



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



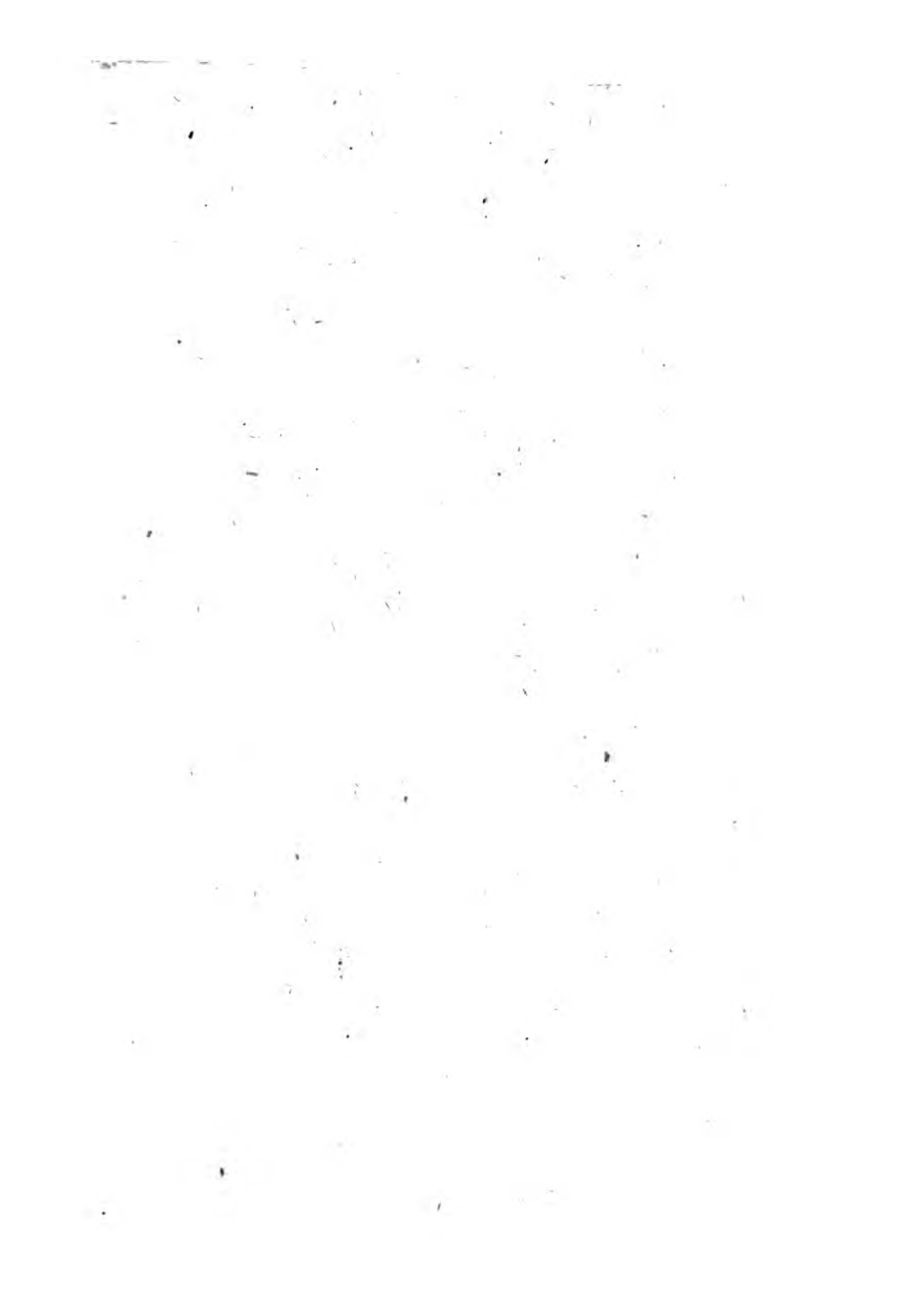
Mit 1 Titelrign. n.

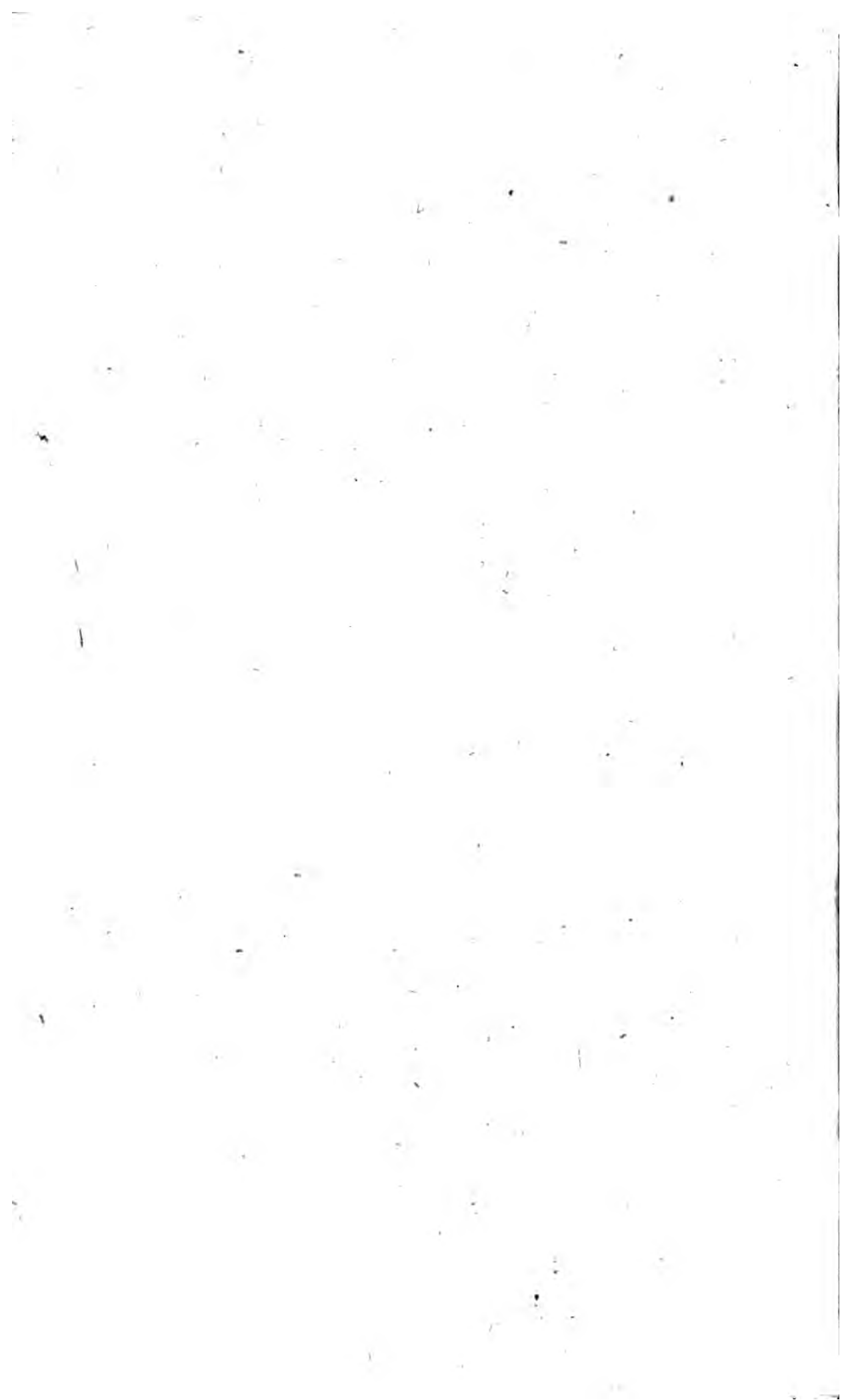
8 Kupferst. u. d.

coll. ant. 3g.

Am Schlusse ein Verlagsverzeichnis von
neuen Werken der "Compagnie" Ant.

12 ⊕ 1888





AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,
ET DE SON AMI
ABRAHAM ADAMS.

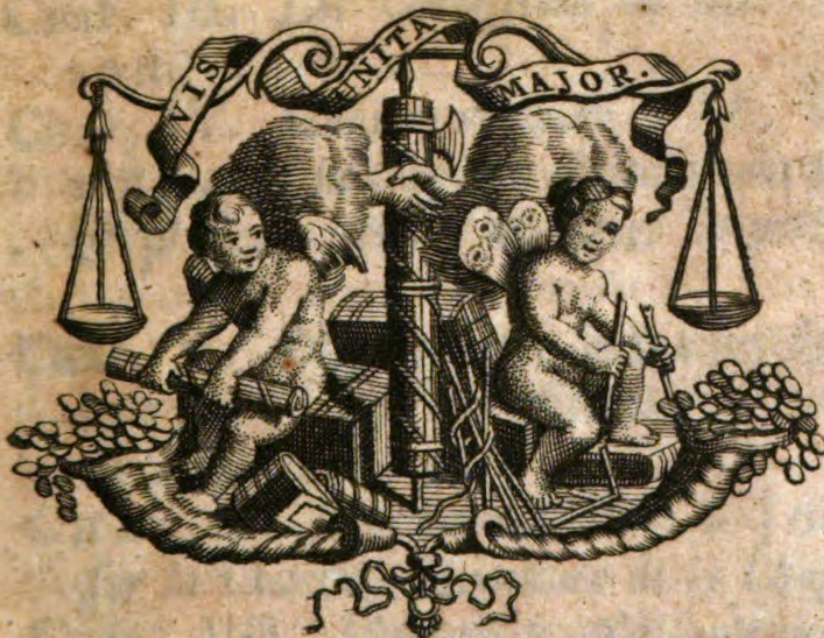
Ecrites dans le goût des Avantures de
DON-QUICHOTTE.

Publiées en Anglois,

Par M. FIELDING.

*Et traduites en François, à Londres, par
une Dame Angloise, sur la troisième
Edition, enrichie de Figures.*

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Aux DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCLIV.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

du Tome II.

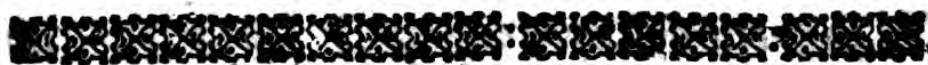


L I V R E T R O I S I E M E.

- CHAPITRE I.** **E** *Loge sérieux des Romans.* pag. 1.
- CHAP. II.** *Scène nocturne, & différentes aventures de Mr. ADAMS & de ses Compagnons de voyage.* 10
- CHAP. III.** *Les Confessions de Mr. WILSON.* 29
- CHAP. IV.** *Manière de vivre de Mr. WILSON, avec la tragique aventure du Chien, & plusieurs autres matières importantes.* 76
- CHAP. V.** *Dispute entre ADAMS & JOSEPH au sujet des Ecoles. Découvert agréable qu'ils font.* 84
- CHAP. VI.** *Réflexions morales de JOSEPH sur la Charité. Aventure de la Chasse.* 92
- CHAP. VII.** *Mauvaises plaisanteries d'un Mylord & de sa compagnie.* 107
- * 2
- CHAP.

T T A B L E

CHAP. VIII. <i>Entretien de Mr. ADAMS avec un Prêtre Romain sur la vanité des Richesses.</i>	122
CHAP. IX. <i>Qui contient des Avantures sanglantes.</i>	129
CHAP. X. <i>Dialogue entre un Poëte & un Comédien.</i>	137
CHAP. XI. <i>Mr. ADAMS exhorte JOSEPH à supporter patiemment son affliction.</i>	145
CHAP. XII. <i>Autres Avantures qui surprendront le Lecteur.</i>	152
CHAP. XIII. <i>Dialogue entre Mr. ABRAHAM ADAMS & Mr. PIERRE PONCE.</i>	160



L I V R E Q U A T R I E M E.

CHAPITRE I. A <i>Arrivée de Lady BOOBY au château de Booby, & celle des autres Voyageurs au village du même nom.</i>	167
CHAP. II. <i>Entretien de Lady BOOBY & de Mr. ADAMS.</i>	175
CHAP. III. <i>Entretien de Lady BOOBY avec le Procureur LA MOUCHE.</i>	180
CHAP. IV. <i>Arrivée de Mr. BOOBY & de PAMELA son Epouse.</i>	186
CHAP.	

DES CHAPITRES.

- CHAP. V.** Cause & effets de la sortie de
Mr. BOOBY. 189
- CHAP. VI.** JOSEPH ANDREWS couche
au château. Dialogue entre Lady BOO-
BY & SLIPSLOP sa Suivante. 200
- CHAP. VII.** Réflexions judicieuses, qu'on
défie de trouver dans les Romans François.
Conseils salutaires que Mr. BOOBY donne
à son Beau-frère. Avanture de FANNY
avec un Petit-Maitre. 212
- CHAP. VIII.** Dialogue entre Monsieur &
Madame ADAMS, JOSEPH, & FAN-
NY. 225
- CHAP. IX.** Visite rendue par Lady BOOBY
& sa compagnie à Mr. ADAMS. 237
- CHAP. X.** Histoire de deux Annis, pour
servir de leçon à ceux qui entreprennent
de mettre la paix dans le ménage d'autrui.
243
- CHAP. XI.** Galanterie de Mylord FANFRE-
LUCHE. Jalousie & courage de JOSEPH.
253
- CHAP. XII.** Découverte qui commence à éclai-
cir cette Histoire. 259
- CHAP. XIII.** Combat entre l'Amour &
l'Orgueil. Suite de la découverte. 263
- CHAP. XIV.** Avantures nocturnes. Dangers
que court Mr. ADAMS. 272
- CHAP. XV.** Arrivée du vieux ANDREWS
* 3 avec

T A B L E &c.

*avec sa Femme, & d'une autre personne
qu'on n'attendoit point, avec le dénouement
de l'histoire du Porte-balle.* 280
**CHAP. XVI. Conclusion de toute cette His-
toire.** 288

Fin de la Table des Chapitres du II.
Volume.



AVAN.



AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,
ET DE SON AMI
ABRAHAM ADAMS.
LIVRE TROISIEME.



CHAPITRE PREMIER.

Eloge sérieux des Romans.

MALGRÉ les égards & le respect
que l'on a fort communément
pour l'autorité de ces grands E-
crivains qui intitulent leurs Ou-
vrages *Histoire d'Angleterre, Histoire de
France, Histoire d'Espagne &c.* il est cer-
tain que l'on trouve médiocrement la vé-
rité dans leurs Ecrits, où le génie fabu-
Tome II. A leux

2 AVANTURES

leux préside pour le moins autant que le génie historique. Telles sont à mon gré les *Histoires de Mylord Clarendon*, de *Whitlock*, d'*Echard*, de *Rapin Thoyras*, * & à plus forte raison encore celles de *Maimbourg* & de *Varillas*. Dans ces Livres les faits étant présentés dans des jours différens, le Lecteur n'en croit que ce qu'il veut; & s'il est judicieux & dégagé de prévention, il regardera toutes ces Histoires comme des espèces de Romans, dont les Auteurs ont une heureuse & féconde imagination. Ils diffèrent les uns des autres de la façon la plus étrange. Ceux-ci attribuent la victoire à un parti, & ceux-là à un autre. Quelques-uns représentent un personnage, comme un malhonnête-homme, ou comme un esprit médiocre, tandis que d'autres lui donnent le plus vertueux caractère & le plus rare esprit. Les uns & les autres ajustent les caractères & tout ce qu'ils racontent, au lieu de la scène où se sont passés les prétendus évènements, & où a vécu celui qui est tout ensemble un scélérat & un honnête-homme, un sot & un grand génie.

Le

* *Echard* a publié une *Histoire Romaine*, & *Mr. de Rapin Thoyras* une *Histoire d'Angleterre*.

Le cas de ces véridiques Ecrivains, qu'on appelle Romanciers, est bien différent. On peut se reposer sur eux à l'égard de la substance essentielle des faits. Ils ne peuvent tout au plus se tromper, que par rapport aux circonstances, & au lieu où les faits sont arrivés. Par exemple, c'est un point digne de l'examen des Critiques, de savoir si le Berger *Chrysoptome*, dont parle *Michel de Cervantes**, & qui mourut pour l'amour de la belle *Marcelle* qui le haïssoit, passa toute sa vie en *Espagne*: mais au moins personne ne doutera jamais que ce personnage n'ait existé. Est-il au Monde des Sceptiques assez opiniâtres pour révoquer en doute les folies de *Cardenio*, la perfidie de *Ferdinand*, l'impertinente curiosité d'*Anselme*, la lâcheté de *Camille*, l'amitié irrésolue de *Lothaire*? non sans doute. Cependant l'Historien qui nous a transmis ces faits curieux & certains, a malheureusement oublié de marquer le tems & le lieu où ils sont arrivés, ce qui est une omission déplorable.

Nous trouvons un exemple de ce que je dis, encore plus marqué dans la fidèle *Histoire de Gil-Blas*, où cet ingénieux Ro-

* Dans son *Histoire de D. Quichotte*.

4 A V A N T U R E S

Romancier a fait une bévue par rapport à la patrie du Docteur *Sangrado*, qui se conformant à l'usage des Cabaretiers par rapport à leurs tonneaux, tiroit le sang de ses malades, & les remplissoit d'eau. Pour peu qu'on soit versé dans l'Histoire de la Médecine, on fait que ce Docteur demeueroit ailleurs qu'en *Espagne*. * Ce même Ecrivain s'est trompé pareillement par rapport au pays de son Archevêque, & à la patrie de certains grands Personnages, dont l'intelligence & le goût étoient trop sublimes pour goûter autre chose que des Tragédies. Je pourrois lui reprocher plusieurs autres méprises de cette espèce. On trouve les mêmes erreurs dans le *Roman Comique de Scarron*, dans les *Mille & une Nuit*, les *Nuits Arabes*, dans l'*Histoire de Mariane & du Paysan Parvenu*, & dans quelques autres de ce genre admirable que je n'ai jamais lus, ou dont j'ai perdu la mémoire.

Du reste, je ne mets pas au nombre de ces Ecrivains fautifs des hommes d'un génie surprenant, tels que les Auteurs des *Avantures d'un Homme de qualité*, de

* Médecins aquatiques d'*Angleterre*, de *France* & autres Pays.

de *Cléveland* ou le *Philosophe Anglois*, du *Doyen de Killerine* &c. qui sans rien emprunter de la Nature, ni de l'Histoire, font mention de personnages qui n'ont jamais existé, & n'existeront point; & de faits qu'il est impossible qu'on ait vus, ou qu'on voie jamais arriver. Ils sont les créateurs de tous leurs Héros, & leur abondante cervelle est le cahos d'où ils ont tiré tous les êtres & tous les ressorts qu'ils font agir. Ce n'est pas que ces Ecrivains ne méritent d'être honorés, peut-être même qu'ils sont dignes de la plus haute estime. Car qu'y a-t-il de plus grand, que d'être un exemple de l'étendue admirable & de la prodigieuse fertilité de l'esprit humain? On peut bien leur appliquer ce que *Balzac* dit d'*Arioste*, & les appeler une seconde nature. Ces Messieurs n'ont en effet aucune communication avec la première. Au contraire, les Auteurs d'un rang inférieur ne peuvent se soutenir seuls, il leur faut des potences, si j'ose m'expliquer ainsi. Souvent ils emploient ces échasses, dont parle le fameux *Voltaire* dans ses *Lettres*, & dont lui-même fait quelquefois un brillant usage; échasses avec lesquelles ils forment de grands pas, qui font trébucher leur génie, quelque-

fois même le jettent dans les ténèbres, ou le précipitent dans le chaos.

Mais pour revenir aux Auteurs de la première classe, qui se contentent de copier la Nature, au-lieu de former leurs personnages de la matière confuse de leurs cerveaux, il n'est point de Livre qui mérite plus le nom d'Histoire que celui des *Avantures* du célèbre *Dom Quichotte*, sans excepter même les *Mémoires de Mariane*, dont le verbeux Auteur m'est inconnu. Celui-ci s'est borné à un certain espace de tems, & à une Nation particulière. L'autre au contraire est l'Histoire du Monde en général, au moins de cette partie de la Terre qui est cultivée par les Loix, les Arts & les Sciences ; & cela depuis le tems qu'elle a commencé à être civilisée jusqu'à nos jours, & même jusqu'à ce qu'elle cesse de l'être.

Je vai maintenant appliquer ces réflexions au Livre que vous lisez. Je les ai placées ici principalement pour prévenir certaines applications, que ne manquera pas de faire le bon naturel de l'Espèce Humaine, dont chaque particulier est toujours ravi de voir la peinture de son semblable. Pour prévenir de malignes interprétations, je déclare une fois pour toutes,

tes , que je ne peins point les hommes mais les mœurs , que je décris les espèces & non les individus. On me dira peut-être que mes caractères ne sont point pris de la vie commune. Je répons , & je puis l'avouer , que j'ai un peu plus écrit que je n'ai vu. L'Homme de Loi n'est pas seulement vivant , mais il vit depuis quatre mille ans , & s'il plaît au Seigneur il en vivra encore autant. Il est vrai qu'il n'est pas borné à une Religion , ni à un Pays. Dès le moment que l'homme ne voulut ni se donner de la peine , ni courir des dangers , ni faire des avances pour la défense de ses semblables , alors nâquit mon Homme de Loi ; & tant qu'il existera quelqu'un qui lui ressemble sur la Terre , je prétens que mon homme existera. C'est donc lui faire peu d'honneur , que de supposer qu'il représente quelque personnage obscur , parce qu'il lui arrive de lui ressembler dans sa profession & dans ses manières. La création de l'Homme de Loi & son apparition dans le Monde , a eu un but bien plus général & plus noble. Ce n'a pas été pour exposer un pauvre particulier à la censure de ceux qui le peuvent connoître , mais pour servir de miroir à une infinité de personnes dans leur cabi-

net; afin qu'ils puissent y voir leurs défauts, qu'ils tâchent de les corriger, & en souffrant une petite mortification secrète, qu'ils puissent se garantir de la risée publique. C'est ce qui distingue le Satyrique universel, du Faiseur de Libelles. Le premier corrige les fautes, comme font les parens. Le second au contraire, Censeur impitoyable, expose cruellement la personne à la vue publique, pour servir d'exemple aux autres. Le premier est un père, le second est un bourreau.

Il y a encore quelques petites circonstances qu'il faut considérer, comme on observe la draperie dans un portrait, où quoique la mode varie en différens tems, la ressemblance & l'air ne varient point. Ainsi je crois, & j'ose dire que Madame *Houssille* est contemporaine de notre Homme de Loi; & quoique peut-être, durant les changemens qu'une si longue existence a dû causer, elle puisse à son tour avoir été au comptoir d'un cabaret, je ne fais point de scrupule d'assurer, que dans la révolution des siècles elle a été assise sur le Trône. En un mot, dès que la chaleur extrême du tempérament, l'avarice, l'insensibilité pour les misères humaines, avec un degré d'hypocrisie, furent unies ensemble

semble pour en composer une femme, ce fut alors que Madame *Houspille* nâquit : & aussitôt que le bon naturel, éclipsé par la pauvreté d'esprit & d'intelligence, parut dans un homme, cet homme fut le mari rampant de Madame *Houspille*.

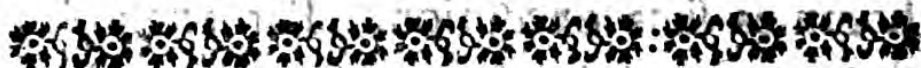
J'ai encore un avis à donner au Lecteur, & à lui offrir une réflexion d'une espèce opposée. C'est que comme dans la plupart de mes caractères particuliers, je n'ai pas eu en vue le moindre des individus, mais seulement toute l'espèce en général, de-même dans mes descriptions générales je n'ai point eu en vue tous les hommes sans exception. Par exemple, dans la peinture que j'ai faite des Grands, je n'ai pas prétendu comprendre ces Seigneurs modestes, affables, polis, judicieux, qui honorent leur rang, & ne le font point sentir à ceux que la fortune a placés au dessous d'eux. Ainsi je n'ai voulu représenter que ces Grands-Seigneurs, que j'appelle *haut-peuple*, espèce méprisable, qui deshonorant leurs ancêtres qui leur ont transmis leurs honneurs & leurs richesses, regardent avec mépris ceux qui auroient pu aller de pair avec les premiers auteurs de leur fortune & de leur élévation. Il me semble

A 5

qu'il

qu'il est impossible d'imaginer un spectacle plus capable de nous indigner, que celui d'un homme qui non seulement est une tache dans l'écuffon d'une illustre famille, mais encore le scandale de toute l'Espèce Humaine, dédaignant & traitant avec hauteur ceux qui ne tiennent rien de la Fortune, & qui doivent tout à la Nature.

Après cette petite digression morale, que j'ai jugée nécessaire, je vai reprendre la suite fidèle de la véritable Histoire que j'ai entrepris d'écrire.



C H A P I T R E II.

*Scène nocturne, & différentes Aventures
de Mr. ADAMS & de ses Compagnons
de voyages.*

NÔs Voyageurs étoient à peine sortis de leur auberge, & ils n'avoient encore fait que quelques milles, lorsque la nuit les surprit. Ce fut alors que *Fanny* dit tout bas à *JOSEPH*, qu'elle le prioit de vouloir bien consentir qu'elle se reposât un peu, parce qu'elle étoit si fatiguée qu'elle

qu'elle ne pouvoit plus marcher. JOSEPH le dit aussitôt au Ministre ADAMS, qui marchoit légèrement, & étoit éveillé comme une abeille. On s'assit, & alors le Ministre se mit à déplorer la perte de son *Eschyle*: cependant il se consola un peu, en faisant réflexion, que s'il eût eu ce Livre, il n'auroit pu alors en faire usage; car le Ciel étoit si couvert & si obscur, qu'on ne voyoit pas une étoile; c'étoit, selon l'expression de *Milton*, des *ténèbres visibles*. La circonstance étoit favorable pour JOSEPH. Car *Fanny*, ne craignant point d'être vue par le Ministre, se laissa aller un peu plus à sa passion qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Reposant sa tête sur la poitrine de JOSEPH, elle lui mit amoureusement un bras sur l'épaule, & elle souffrit qu'il mît sa joue contre la sienne. Ce qui fit tant de plaisir à JOSEPH, qu'il n'eût pas voulu changer le gazon sur lequel il étoit assis, pour le plus beau canapé du plus riche Palais de l'*Europe*, pas même pour le sofa de l'*Aretin François*.

Le Ministre étoit assis à quelques pas de nos deux Amans, & ne voulant pas les troubler il s'occupoit de méditations sur la Morale ou sur la Littérature. Mais

bientôt il vit à quelque distance une lumière, qui sembloit venir vers eux. Ce qui parut surprenant, ce fut que cette lumière s'arrêta un moment, & puis disparut. Il appela aussitôt JOSEPH, & lui demanda s'il n'avoit pas vu une lumière. JOSEPH lui répondit qu'il en avoit vu une. „ Avez-vous remarqué, repliqua le Ministre, comment elle s'est évanouïe? Je n'ai pas peur des Revenans, ajouta-t-il, mais je ne puis pas croire absolument qu'il n'y en ait point." Alors s'étant mis à méditer sur ces Êtres spirituels, il fut bientôt interrompu par différentes voix qu'il crut près de ses oreilles, & qui dans le fond en étoient peu éloignées. Il entendit distinctement qu'on parloit d'un meurtre qui venoit de se commettre, & quelque tems après une de ces voix disoit, qu'il en avoit tué une douzaine pour sa part depuis la fin du jour.

Le pauvre ADAMS se mit alors à genoux, & se recommanda à la Providence; & la timide *Fanny*, qui avoit aussi entendu ces horribles paroles, commença à embrasser son cher JOSEPH d'une telle manière, que quoique les oreilles de celui-ci fussent bien ouvertes, il n'auroit rien

rien craint, s'il n'eût pas pensé que le danger le menaçoit lui seul, pour lui faire payer les doux embrassemens de sa Maîtresse. JOSEPH tira son couteau de sa poche. Le Ministre aiant fini sa prière, empoigna son bâton, qui étoit sa seule arme; & s'approchant de JOSEPH, il voulut qu'il se séparât de *Fanny*, & qu'elle se mît à l'arrière-garde. Mais son avis fut inutile. Elle continua de ferrer étroitement son cher JOSEPH, sans se mettre en peine de la présence de Mr. ADAMS. On lui entendit dire tendrement, qu'elle vouloit mourir entre ses bras. JOSEPH lui disoit aussi tout bas en l'embrassant, qu'il aimeroit mieux mourir auprès d'elle, que de vivre loin d'un si charmant objet. Le Ministre branlant alors son bâton, dit que personne ne craignoit moins la mort que lui, & déclama ces deux vers de Virgile,

*Est hic, est animus lucis contemptor, & illum
Qui vitâ bene credat emi, quò tendis, honorem.*

Cependant les voix cessèrent pour un moment, & ensuite une d'elles se mit à crier, Qui est-là? Le Ministre fut assez prudent pour ne rien répondre. Alors

il vit tout-à-coup paroître une demi-douzaine de lumières , qui sembloient être sorties de terre à la fois , & qui s'avançoient légèrement vers eux. Mr. ADAMS conclut aussitôt que c'étoit une apparition d'Esprits , & que c'étoient leurs voix qu'il avoit entendues. Au nom de Dieu , que voulez-vous , dit-il d'une voix haute ? A peine eut-il prononcé ces paroles , qu'il entendit une de ces voix crier , Les voilà , ils sont ici. Aussitôt on entendit un grand bruit , comme de gens qui se battoient , & se portoient de rudes coups. Le Ministre s'avançoit vers le lieu du combat , quand JOSEPH le tirant par les pans de son habit , le supplia de trouver bon qu'ils profitassent des ténèbres , pour délivrer *Fanny* du danger qui la menaçoit. Il y consentit , & alors JOSEPH la prenant par la main & l'aidant à se lever , ils se mirent tous trois à poursuivre leur chemin , sans regarder derrière eux.

Ils firent environ deux milles , la pauvre *Fanny* se plaignant beaucoup de la fatigue de cette course. Cependant ils aperçurent plusieurs lumières à une petite distance l'une de l'autre , & en même tems ils se virent au haut d'une montagne
es-

escarpée qu'il leur falloit descendre. Malheureusement le pié manqua au Ministre, & à l'instant il disparut; ce qui causa une grande frayeur à JOSEPH & à *Fanny*. A la vérité, si la lumière leur eût permis de le voir, ils auroient eu de la peine à s'empêcher de rire, à la vue du bon Vicaire roulant du haut de la montagne dans la vallée; ce qu'il fit très heureusement sans être blessé. Il se mit donc à crier de toute sa force, qu'ils ne fussent point en peine de lui, qu'il n'avoit aucun mal; ce qui les rassura. JOSEPH & *Fanny* s'arrêtèrent un peu, pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient. A la fin ils avancèrent de quelques pas, & peu à peu la descente leur sembla moins rude. JOSEPH, prenant sa compagne entre ses bras, descendit d'un pié ferme sans faire aucun faux pas, & se vit enfin au bas de la montagne, où Mr. ADAMS vint aussitôt à eux.

Apprenez de-là, Beau Sexe de mon pays, quelle est votre foiblesse, & en combien d'occasions la force des hommes vous peut être utile. Prenez donc bien garde de vous engager dans des parties avec de jeunes-gens lâches & foibles, avec de petits-mâtres effeminés,
qui

qui loin de pouvoir , comme JOSEPH ANDREWS , vous porter entre leurs bras dans les routes dangereuses , & dans les chemins escarpés de cette vie , auroient plutôt besoin de votre secours pour soutenir leur foiblesse.

Cependant nos Voyageurs s'avançoient du côté de la lumière la plus prochaine. Après avoir franchi une Commune , ils se trouvèrent dans une prairie , où il leur sembla n'être que peu éloignés de la lumière. Mais par malheur ils se virent bientôt sur le bord d'une rivière , qu'il falloit passer. Le Vicaire dit qu'il la traverseroit bien , & qu'il savoit nager , mais qu'il étoit embarrassé de *Fanny*. JOSEPH , garçon sensé , lui dit , qu'en suivant le rivage ils trouveroient infailliblement un pont , & que le grand nombre de lumières qu'on appercevoit , faisoit assez connoître que la Paroisse n'étoit pas loin. „ Cela est vrai , repliqua ADAMS , „ & je n'y faisois pas réflexion. ” Suivant l'avis de JOSEPH , on traversa deux prés , & on arriva près d'un petit verger , qui les conduisit à une maison. *Fanny* conseilla à JOSEPH de frapper à la porte , protestant qu'elle étoit si lasse , qu'elle ne pouvoit plus se tenir sur ses piés. Mais
Mr.

Mr. ADAMS avoit déjà frappé, & bientôt un homme vint ouvrir.

Le Ministre lui dit qu'ils étoient deux voyageurs, qui avoient avec eux une jeune fille si fatiguée, qu'ils lui seroient sensiblement obligés, s'il vouloit bien permettre que cette fille entrât pour se reposer. Cet homme, qui à la lumière de la chandelle qu'il portoit, avoit envisagé *Fanny*, & remarqué son air honnête & modeste, prévenu d'ailleurs favorablement par les manières humbles & civiles de Mr. ADAMS, répondit que la jeune Demoiselle étoit la bien venue, ainsi que sa compagnie. Alors il les introduisit dans une salle fort propre, où sa femme étoit à table. Elle se leva aussitôt, fit approcher des chaises, & les pria de s'asseoir. Le Maître du logis, qui étoit le même qui leur avoit ouvert la porte, leur demanda s'ils ne vouloient pas se rafraîchir. Le Ministre le remercia, & lui dit qu'il leur feroit plaisir de leur faire donner un coup de bière; ce que JOSEPH & *Fanny* acceptèrent. Tandis qu'on cherchoit un grand vase pour le remplir de cette liqueur, la Dame du logis dit à *Fanny*, qu'elle paroissoit bien fatiguée, & qu'il seroit à propos qu'elle

qu'elle prît quelque chose de plus confortatif que de la bière. *Fanny* la remercia, en lui disant qu'elle étoit véritablement très fatiguée, mais qu'elle espéroit qu'un peu de repos la rétablirait.

Dès que toute la compagnie fut assise, *Mr. ADAMS*, qui avoit bu plusieurs coups de bière, & qui avec la permission de la Dame avoit allumé sa pipe, se tournant vers son mari lui demanda, s'il n'y avoit pas dans le pays des Revenans ou de malins Esprits. Comme on ne lui répondit rien, il se mit à raconter ce qui venoit de leur arriver sur le chemin, & le meurtre horrible qui venoit de s'y commettre. Mais à peine avoit-il commencé son récit, qu'on entendit frapper rudement à la porte. La compagnie parut un peu surprise, la bonne Dame & *Fanny* pâlirent. Le Maître de la maison, sans être ému, alla ouvrir la porte. Pendant son absence, qui dura quelque tems, la compagnie demeura dans le silence. Ils se regardoient l'un & l'autre, & prêtoient l'oreille, entendant des gens qui parloient assez haut. Le Ministre, pleinement convaincu que c'étoient des Esprits, songeoit déjà aux exorcismes. *JOSEPH* n'étoit pas éloigné d'avoir la même opinion.

Fan-

Fanny étoit la plus effrayée, & la bonne Dame du logis soupçonnoit intérieurement que c'étoient des fripons, qui étoient peut-être de la cotterie de ceux qu'elle avoit reçus chez elle.

A la fin son mari rentra, & dit en riant à Mr. ADAMS, que les Revenans dont il lui avoit parlé, n'étoient autre chose que des voleurs de moutons, & qu'il y avoit eu douze brebis massacrées; que les Bergers avoient sauvé le reste; qu'ils avoient saisi deux de ces voleurs, & qu'ils les conduisoient chez le Juge de paix pour procéder contre eux. Ce discours rassura toute la compagnie; ce qui n'empêcha par Mr. ADAMS de dire tout bas, qu'il y avoit quelque autre chose dans cette affaire, & qu'il étoit convaincu que les Esprits s'en étoient mêlés.

Ensuite ils s'assirent tous autour du feu. Le Maître de la maison apperçut un bout de la robe du Ministre qui étoit tombée, & qui paroissoit sous sa redingotte. Il remarqua aussi la livrée de JOSEPH. Cela ne lui paroissant pas quadrer avec la familiarité qui étoit entre eux, lui donna quelques soupçons qui ne leur étoient pas avantageux. S'adressant donc à Mr. ADAMS, il lui dit qu'il voyoit bien
à

à son habit qu'il étoit Homme d'Eglise, & qu'il supposoit que celui qui l'accompagnoit, étoit son domestique. „ Monsieur, répondit le Ministre, je suis „ Ecclésiastique à votre service; mais à „ l'égard de ce jeune-homme, il n'est „ plus maintenant domestique de qui que „ ce soit; il ne l'a jamais été que de La- „ dy *Booby*, & il n'est sorti de chez el- „ le, je vous assure, pour aucune mau- „ vaise action.” JOSEPH prenant la pa- role, ajouta qu'il n'étoit pas surprenant que l'on vît avec quelque'étonnement un homme du caractère de Mr. ADAMS a- voir la bonté de vouloir bien se familiari- ser avec un pauvre garçon tel que lui. „ Mon enfant, interrompit le Ministre, „ j'aurois honte de porter mon habit „ Ecclésiastique, si je croyois indigne „ de moi de me familiariser avec un pau- „ vre homme qui a des mœurs. Je ne „ fai pas comment ceux qui pensent au- „ trement, peuvent se dire imitateurs „ & disciples de celui qui ne fait accep- „ tion de personne, & qui ne met aucu- „ ne différence entre les riches & les pau- „ vres, si ce n'est qu'il préfère les pau- „ vres aux riches.” Puis s'adressant au „ Maître de la maison: „ Monsieur, dit- „ il,

„ il, ces deux pauvres jeunes gens que
 „ vous voyez, sont mes Paroissiens, je
 „ les considère & les aime comme mes
 „ enfans. Il y a quelque chose de singu-
 „ lier dans leur histoire, mais ce n'est pas à
 „ présent le tems de vous la raconter.”

Le Maître du logis, qui étoit un bon
 Gentilhomme du pays, malgré la simpli-
 cité qu'il remarquoit dans Mr. ADAMS,
 n'eut pas de peine à croire qu'il étoit
 véritablement Homme d'Eglise. Mais
 il n'étoit pas tout-à-fait certain qu'il
 le fût autrement que par sa robe. Pour
 l'éprouver, il lui demanda si Mr. *Pope*
 avoit publié depuis peu quelque chose de
 nouveau. Mr. ADAMS lui répondit, qu'il
 avoit beaucoup ouï parler de Mr. *Pope*
 comme d'un grand Poëte, mais qu'il n'a-
 voit vu aucun de ses Ouvrages. „ Com-
 „ ment, lui repliqua le Gentilhomme,
 „ vous n'avez point vu son *Homère*! Mr.
 ADAMS repartit qu'il n'avoit jamais lu
 de traductions d'Auteurs Classiques. „ Il
 „ est vrai, reprit le Gentilhomme, qu'il
 „ y a une dignité dans la Langue *Grecque*,
 „ dont je crois que les Langues moder-
 „ nes ne peuvent approcher. Savez-vous
 „ le *Grec*, Monsieur, dit le Ministre?
 „ Un peu, répondit le Gentilhomme.
 „ Ah!

„ Ah ! ne savez-vous pas , s'écria A-
 „ DAMS , où je pourrois acheter un *Ef-*
 „ *chyle* ? j'ai perdu le mien depuis peu ” .
 Il y en avoit un chez le Gentilhomme ,
 mais il n'en favoit rien , & ne connoissoit
 guères cet ancien Tragique . Il revint
 donc à *Homère* , & demanda au Ministre
 ce qu'il estimoit le plus dans l'*Iliade* .
 „ Monsieur , dit le Ministre , pour bien
 „ résoudre cette question , il faudroit é-
 „ tablir d'abord quelles sortes de beautés
 „ sont essentielles à la Poësie , parce qu'il
 „ est aisé de faire voir qu'*Homère* a ex-
 „ cellé dans toutes .
 Il continua ainsi . „ Ce que *Cicéron*
 „ dit d'un Orateur accompli , peut bien
 „ être appliqué à un grand Poëte . Il
 „ faut , dit-il , que l'Orateur ait toutes
 „ les perfections . *Homère* les a eues
 „ dans un degré éminent , & ce n'est pas
 „ sans raison qu'*Aristote* , dans le second
 „ Chapitre de sa Poëtique , l'appelle par
 „ excellence , le Poëte . Il est le Père du
 „ Genre Dramatique ainsi que de l'Epi-
 „ que , & non seulement du Tragique ,
 „ mais encore du Comique . Son *Mar-*
 „ *gitès* , dont la perte est déplorable , é-
 „ toit , dit *Aristote* , aussi analogue à la
 „ Comédie , que son *Odyssée* & son *Iliade*
 „ le

„ le font à la Tragédie. C'est donc à
 „ *Homère* que nous devons *Aristophane*,
 „ ainsi qu'*Euripide*, *Sophocle*, & mon
 „ pauvre *Eschyle*. Mais renfermons-nous
 „ présentement, s'il vous plaît, dans la
 „ seule *Iliade*, que je regarde comme son
 „ plus bel Ouvrage, quoique ni *Aristote*
 „ ni *Horace* ne le mettent pas au-dessus de
 „ l'*Odyssée*. 1. A l'égard du sujet, peut-
 „ on en concevoir un plus simple, & en
 „ même tems un plus noble? Il a été
 „ loué par le premier de ces judicieux
 „ Critiques, pour n'avoir point com-
 „ mencé son Poëme par le commen-
 „ cement de la guerre de Troye, & pour
 „ n'avoir point chanté toute cette guer-
 „ re, mais seulement la fin; parce qu'u-
 „ ne guerre de dix années auroit été un
 „ sujet trop vaste. Je me suis donc sou-
 „ vent étonné qu'un Auteur aussi exact
 „ qu'*Horace*, dans son *Epître à Lollius*,
 „ l'appelle *Trojani belli scriptorem*. 2. Quant
 „ à son action, qu'*Aristote* appelle *Prag-*
 „ *maton Systasis*, est-il possible d'en ima-
 „ giner une, où l'imitation soit aussi par-
 „ faite, & pleine d'autant de grandeur?
 „ J'observerai ici que je ne me souviens
 „ pas que personne ait encore remarqué
 „ l'harmonie de son action avec son sujet.
 „ La

„ La colère est le sujet de son Poëme, & l'ac-
 „ tion est la guerre. De-là naissent tous les
 „ incidens, & c'est à cela que se rappor-
 „ tent directement tous les épisodes. 3. Par
 „ rapport aux caractères, je ne sai si je
 „ dois plus admirer la justesse de l'esprit
 „ d'*Homère* dans les différences de ses ca-
 „ ractères, que la fécondité de son ima-
 „ gination dans la variété des choses. A
 „ l'égard du premier point, quelle diffé-
 „ rence de la fierté d'*Achille*, & de l'or-
 „ gueil d'*Agamemnon*? Que le courage
 „ brutal d'*Ajax* est différent de la valeur
 „ aimable de *Diomède*; & que la sagesse
 „ de *Nestor*, fruit de la réflexion & de
 „ l'expérience, diffère de la finesse d'*U-*
 „ *lysse*, qui n'est que l'effet de l'art & de
 „ la fourberie! Je puis assurer qu'il n'est
 „ presque point de caractère parmi les
 „ hommes, qu'*Homère* n'ait traité, du
 „ moins en partie. Il n'est point non
 „ plus de passion qu'il n'ait décrite, com-
 „ me il n'en est point qu'il ne réveille
 „ dans l'ame de son Lecteur. Mais s'il
 „ est supérieur en quelque chose, c'est
 „ principalement dans le pathétique. Je
 „ n'ai jamais lu, sans verser des larmes,
 „ les deux épisodes d'*Andromaque*, gémif-
 „ fant d'abord sur le danger, & pleurant
 „ en-

„ ensuite la mort d'*Hector* son époux. Les
 „ images sont si touchantes en ces en-
 „ droits, que je suis convaincu que le
 „ Poëte avoit le cœur très tendre, & le na-
 „ turel excellent. Que *Sophocle* est bien au-
 „ dessous de son original, dans la scène
 „ d'*Andromaque* avec *Teïmesse*! Cependant
 „ *Sophocle* est le plus grand génie qui ait
 „ chaussé le Cothurne, & il n'a point eu
 „ de successeurs qui l'aient remplacé; je
 „ veux dire que ni *Euripide* ni *Sénèque* n'ap-
 „ prochent point de lui. Pour ce qui est
 „ des sentimens & de la diction de l'*Ili-
 „ de*, il est inutile de s'étendre sur ce su-
 „ jet. *Homère* est principalement admi-
 „ rable dans les sentimens, qui sont
 „ toujours propres & convenables. A
 „ l'égard de sa diction, il faut lire sur
 „ cela *Aristote*, que je ne doute pas que
 „ vous n'aiez lu & relu. Je ne touche-
 „ rai plus qu'un seul article, que ce grand
 „ Critique dans la division de la Tragé-
 „ die appelle *Opsis*, ou le *Spectacle*, &
 „ qui convient à l'Épique comme au Dra-
 „ matique; avec cette différence, que
 „ le premier genre concerne le Poëte, &
 „ le second regarde le Peintre. Mais
 „ quel Peintre peut imaginer un tableau
 „ pareil à ce qui est représenté dans le
 „ *Tome II.* B „ trei-

„ treizième & quatorzième Livre de l'*I-*
 „ *liade*? C'est-là que le Lecteur voit d'un
 „ coup d'œil la ville de *Troye*, avec les
 „ armées rangées en bataille; le camp
 „ des *Grecs* & leur flotte; *Jupiter* assis
 „ sur le Mont *Ida*, la tête nue & le ton-
 „ nerre à la main, tourné vers la *Thra-*
 „ *ce*; *Neptune* traversant la mer, dont
 „ les flots se divisent pour lui faire passa-
 „ ge; le Dieu venant s'asseoir sur le Mont
 „ *Samos*; les Cieux qui s'ouvrent, & tou-
 „ tes les Divinités assises sur leur trô-
 „ ne. Voilà du sublime, voilà de la
 „ Poësie.”

Alors Mr. ADAMS se mit à réciter une
 centaine de vers d'*Homère*, avec une voix,
 une emphase & un si grand feu, que les
 femmes mêmes en furent émues. A l'é-
 gard du Gentilhomme, il se sentit alors
 si éloigné de le soupçonner d'ignorance,
 qu'il douta si ce n'étoit pas un Evêque.
 Il donna les plus grands éloges à sa pro-
 fonde érudition, & accabla de politesses
 tous ses nouveaux hôtes. Il dit qu'il étoit
 bien touché de l'état où étoit cette jeune
 Demoiselle, qui paroissoit pâle & épui-
 sée; il conçut même une haute idée de
 sa condition. Il ajouta qu'il étoit bien fâ-
 ché de ne pouvoir les accommoder tous;
 mais

mais que s'ils étoient d'humeur à passer la nuit auprès du feu, il leur tiendrait compagnie; & qu'à l'égard de la Demoiselle, elle pourroit, si elle le vouloit bien, partager le lit de sa femme, car il n'y avoit que ce lit du Maître dans la maison. Mr. ADAMS, à qui son siège, la bière, le tabac & la compagnie plaisoient beaucoup, accepta l'offre, & dit à *Fanny* de profiter de la bonté qu'on avoit pour elle. Il n'eut pas de peine à le lui persuader, aiant une grande envie de dormir, & pouvant à peine tenir ses yeux ouverts. Alors on couvrit la table, & on servit à souper à nos hôtes, qui furent régalés le mieux qu'il fut possible. Mr. ADAMS mangea de très bon appétit, mais les deux jeunes gens mangèrent médiocrement. Les Médecins disent avec raison que tout ce qui est doux (& rien de plus doux que l'amour) ne réveille point l'appétit.

A peine le souper fut-il fini, que *Fanny* parut vouloir se coucher; elle se retira donc, & la bonne Dame avec elle. Les hommes restèrent auprès du feu; Mr. ADAMS commença à remplir sa pipe, & le Gentilhomme fit venir une excellente bouteille de bière, qui étoit la meilleure liqueur qu'il y eût dans sa maison.

La modestie de JOSEPH & les graces de sa personne, le portrait que Mr. ADAMS en avoit fait, & l'amitié qu'il paroïssoit avoir pour ce jeune-homme, lui concilièrent les bonnes graces du Gentilhomme, & lui firent naître la curiosité de savoir son histoire, Mr. ADAMS lui ayant fait entendre qu'elle étoit singulière. Du consentement de JOSEPH, le Ministre, qui vouloit amuser le Gentilhomme, lui raconta tout ce qu'il savoit de cette histoire, & lui exposa l'amour réciproque de JOSEPH & de *Fanny*, sans lui cacher la médiocrité de leur naissance & de leur éducation. Ces dernières circonstances servirent à lever un doute, qui étoit resté dans l'esprit du Gentilhomme. Il s'étoit figuré que *Fanny* étoit une fille de condition que JOSEPH avoit enlevée, & que le Ministre étoit du complot. Il but plusieurs fois à leurs santés, & fit mille remercimens à Mr. ADAMS, qui avoit parlé fort longtems.

Celui-ci lui dit, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui témoigner toute sa reconnaissance; mais que sa singulière bonté, & son goût pour la Littérature, qu'il lui avoit fait connoître, lui donnoient une curiosité extraordinaire de savoir ce qui
lui

lui étoit arrivé dans sa vie. Le Gentilhomme lui répondit qu'il alloit volontiers lui en faire le récit, & il commença ainsi.



CHAPITRE III.

Les Confessions de Mr. WILSON.



JE suis d'une bonne famille, & j'ai l'honneur d'être Gentilhomme. On me fit étudier au Collège dans ma première jeunesse, & j'y fis des progrès dans l'étude du *Latin*, même du *Grec*, que je fai passablement. A l'âge de seize ans aiant perdu mon père, je me vis maître de mes actions. Il m'avoit laissé une fortune honnête, mais il avoit réglé que je ne pourrois en jouir qu'à vingt-cinq ans. Cependant sa volonté n'étant pas clairement exprimée dans son testament, des Avocats me conseillèrent de plaider contre mes Tuteurs, par rapport à cet article, sans avoir égard aux intentions d'un père si cher & si respectable. Je suivis leur conseil, & mes Tuteurs s'étant mis peu en peine de défendre cette

disposition du testament, j'obtins la jouissance de mon bien. „ Monsieur, interrompit ADAMS, ne pourriez-vous pas me faire la grace de me dire votre nom? Je m'appelle *Wilson*, répondit le Gentilhomme, qui poursuivit ainsi.

Je restai peu de tems au Collège après la mort de mon père, parce qu'étant déjà un peu grand, j'étois très impatient d'entrer dans le monde, où je m'imaginois que mon esprit, mes connoissances & ma bravoure me mettroient sur un bon pié. C'est à cette introduction prématurée de ma jeunesse dans le monde, sans aucun guide pour régler mes pas, que j'attribue tous les malheurs qui me sont arrivés. Il est bien difficile d'effacer les premières impressions qu'on prend de nous. Qu'il est fâcheux de se donner un caractère, avant que d'être en état de pouvoir juger s'il est bon ou mauvais, & de connoître les conséquences de certaines actions, dont dépend la réputation pour le reste de la vie!

Un peu avant que j'eusse atteint l'âge de dix-sept ans, j'avois quitte le Collège, & j'étois venu à *Londres* avec six guinées dans ma poche. Comme c'étoit alors une grande somme pour moi, je fus surpris

pris de la voir si promptement dissipée. Je voulois passer pour un jeune Gentilhomme, à qui rien ne manquoit pour être considéré. Malgré le peu d'argent que j'avois, je me mis galamment, & je trouvai du crédit. J'eus envie d'apprendre à faire des armes, à danser, à monter à cheval, & même la musique; mais comme tout cela m'eût coûté de l'argent & du tems, je me contentai de me fortifier dans la danse, où j'avois été un peu exercé dès mes premières années. Je m'imaginai que mon humeur douce me préserveroit de toute querelle, & que je n'avois pas besoin par conséquent d'apprendre à me battre, & à tuer les autres. Quant à l'art de monter à cheval, je le jugeai peu important, & je me crus assez savant dans celui de la musique, pour me pouvoir passer de Maître, & pour avoir la réputation de la savoir. Car je voyois beaucoup de jeunes-gens, qui sans savoir chanter, ni jouer d'aucun instrument, se méloient de juger des Opéra, & se donnoient pour grands connoisseurs.

Il s'agissoit principalement d'acquérir des connoissances dans la ville, & je crus que pour y réussir je devois fréquenter les endroits publics. Je m'y rendis assidu-

ment ; j'y appris les belles manières , & le beau langage ; j'y appris auffi quels étoient les hommes à la mode & les jolies femmes , & je vins à bout de les connoître de nom & de visage. Il ne me manquoit plus que quelque intrigue , & je résolus de m'en faire au plutôt. Je voulois principalement passer pour avoir de bonnes fortunes. En peu de tems je fis connoissance avec une demie douzaine des plus jolies femmes de *Londres*.

Mr. ADAMS entendant ces paroles , poussa un profond soupir , & s'écria : „ Bon Dieu ! Que la jeunesse est un mauvais tems ! ” Il n'est pas si mauvais que vous le dites , continua le Gentilhomme ; car je vous assure que toutes mes Maîtresses étoient des Vestales , bien que je fusse le contraire. Quoi qu'il en soit , je ne cherchois que la réputation d'homme à aventures , & je l'obtins. Peut-être que je me flatois en cela ; car probablement les personnes à qui je montrerois les billets que je recevois de ces femmes , faisoient aussi-bien que moi , qu'ils étoient contrefaits , & que je me les écrivois à moi-même.

„ S'écrire des Lettres à soi-même ! dit
„ Mr. ADAMS tout étonné. Comment

„ ce-

„ cela se peut-il? ” Nous avons, répondit Mr. *Wilson*, un de ces caractères dans une de nos Comédies. Vous ne sauriez croire les peines que je prenois, & l'impudence avec laquelle je parlois des femmes de distinction.

Tel fut le cours de ma vie durant trois années. „ Le cours de votre vie! dit „ Mr. ADAMS: il me semble que vous „ ne nous en avez rien dit encore. ” Vous avez raison, & votre remarque est juste, répondit le Gentilhomme en souriant; je devois plutôt dire, durant que je ne vivois point. Je me souviens que quelque tems après je voulus écrire le journal de mes actions jour par jour, je vai tâcher de me le rappeler.

„ Le matin je me suis levé, j'ai pris „ ma grande canne. Sortant en redingotte avec mes cheveux en papillottes, „ j'ai battu le pavé jusqu'à dix heures. „ J'ai été à une vente publique. Depuis „ deux heures jusqu'à quatre, je me suis „ habillé. Depuis quatre jusqu'à six j'ai „ diné, depuis six jusqu'à huit j'ai passé „ le tems au Caffé. Depuis huit jusqu'à „ neuf, au Spectacle. Depuis neuf jusqu'à dix, à la promenade. Depuis dix „ heures jusqu'à minuit, j'ai...

Mr. ADAMS dit : „ Voilà, Monsieur, „ une vie au deffous de celle d'un animal. „ Comment un homme d'esprit, tel que „ vous êtes, a-t-il pu vivre ainsi? ” C'étoit la vanité, répondit Mr. *Wilson*, qui me guidoit. Tout méprisable que j'étois alors, je m'admirois moi-même, je méprisois tous les autres; & vous me pardonneriez si je vous dis, que j'aurois fait fort peu de cas d'un homme tel que vous, malgré votre littérature, votre profond savoir, & toutes les autres qualités que je remarque en vous. Mr. ADAMS fit une révérence, & le pria de continuer.

Après avoir ainsi passé deux années, poursuivit le Gentilhomme, un accident m'obligea de changer la scène. Un jour que j'étois au Caffé de *St. James*, où je médisois d'une certaine femme de condition, un Officier des Gardes me donna un démenti. Je lui répondis qu'il se pouvoit que je me trompasse, mais que je croyois dire la vérité. Il ne me repliqua point, mais il se mit à me rire au nez d'un air insultant. Depuis cette aventure je vis tous mes amis se refroidir à mon égard. Aucun d'eux ne m'abordoit ni ne me parloit le premier, & à peine me rendoient-ils le salut. La compa-
gnie

gnie avec laquelle j'avois coutume de manger, me tourna le dos, & au bout de huit jours je me trouvai à *St. James* dans une aussi grande solitude que dans un désert. A la fin un homme d'un certain âge, qui portoit un grand chapeau & une longue épée, me prit en particulier, & me dit qu'il avoit compassion de ma jeunesse; que pour cet effet il me conseilloit de faire connoître au monde, que je n'étois pas tel qu'on se l'imaginoit. Je ne compris d'abord rien à son discours, il falut qu'il me l'expliquât; & il finit par me dire, que si je voulois envoyer un cartel à l'Officier, il s'en chargeroit volontiers par charité. (Quelle charité! s'écria le Ministre.) Je lui demandai jusqu'au lendemain pour lui faire réponse sur cette affaire. Je me retirai chez moi fort pensif, & je me mis à réfléchir sur les conséquences de l'affaire. D'un côté je voyois le risque, l'alternative de tuer ou d'être tué. Il s'agissoit de perdre la vie, ou de l'ôter à un homme contre qui je n'avois pas le moindre ressentiment. Je conclus enfin que le bien qui me reviendroit de cette démarche, ne méritoit pas que je courusse ce hazard. Je pris donc le parti de quitter le quartier, & de me

retirer au *Temple*, où je louai un appartement.

Je fis aisément de nouvelles connoissances, mon aventure étant ignorée dans ce quartier-là. A la vérité je ne les goûtai pas beaucoup, les petits-maîtres du *Temple* n'étant que les singes de ceux que j'avois quittés. C'étoit l'affectation de l'affectation, & leur vanité étoit encore, s'il se peut, plus ridicule que celle des autres. Je rencontrai de jeunes-gens qui soupoient avec des Seigneurs à qui ils n'avoient jamais parlé, & qui avoient des intrigues avec des femmes qu'ils n'avoient jamais vues. Je bornai alors toute mon ambition au *Covent-Garden*, où je brillai sur les balcons & dans les maisons de jeu, où je me liai avec des femmes dont l'honneur étoit flambé, & où à la fin je me prostituai à des prostituées. Mais bientôt mon Chirurgien m'arrêta dans cette noble carrière, & me convainquit de la nécessité de faire chez moi une retraite d'un mois. Au bout de ce tems-là, aiant eu le loisir de faire des réflexions, je pris la résolution de renoncer à la compagnie de tous les libertins que j'avois fréquentés jusqu'alors, & d'éviter, s'il étoit possible, toute occasion de me plonger dans la même

me

me disgrâce. „ Cette retraite d'un mois ,
 „ dit Mr. ADAMS , & ces réflexions
 „ que vous fîtes dans la solitude , étoient
 „ fort propres à vous guérir de vos mau-
 „ vaises habitudes. Mais il me semble
 „ que ce conseil devoit vous avoir été
 „ donné plutôt par un Eccésiaftique , que
 „ par un Chirurgien.

Mr. *Wilson* sourit de la simplicité du
 Ministre , & continua son récit fans ré-
 pondre à l'objection. Je m'apperçus alors
 que ma passion effrenée pour toutes sor-
 tes de femmes , m'avoit mis fort mal à
 mon aise. Je réfolus donc de me borner
 à une feule , & de me faire une Maîtref-
 fe. Je fixai mon choix fur une jeune fem-
 me , qui avoit été ci-devant entretenue
 par deux Galans , & à laquelle je fus re-
 commandé par un homme d'intrigue affez
 célèbre. J'allai me loger dans la même
 maison , & je m'établis pour son Amant.
 Peut-être que j'aurois eu de la peine à la
 payer fuivant les conventions : mais elle
 me délivra de cette inquiétude dès le qua-
 trième jour , l'ayant trouvée tête à tête a-
 vec un jeune-homme qui fe donnoit les
 airs d'un Officier , & qui n'étoit qu'un A-
 prentif de *Londres*. Cette femme , au-
 lieu de fe justifier , me fit une demi-dou-
 zaine

zaine de sermens, & me dit à la fin qu'elle étoit maîtresse de ses actions. Sur cela nous nous séparâmes, & le même Courtier lui trouva un autre chalant. Cependant au bout de deux jours je m'apperçus que j'avois encore besoin d'une retraite d'un mois, pour faire pénitence d'une semaine.

Ensuite je fis connoissance avec une jeune Demoiselle fort jolie, fille d'un Gentilhomme qui avoit servi quarante ans, & qui dans ses campagnes sous le Duc de *Marlborough*, étoit mort Lieutenant à la demi-payé. Il avoit laissé sa veuve avec cette fille, l'une & l'autre dans une fort triste situation. Cette veuve vivoit d'une petite pension du Gouvernement, & de l'aiguille de sa fille, qui étoit fort habile dans ces sortes d'ouvrages. Je commençai à les connoître, dans le tems que cette fille étoit recherchée en mariage par un jeune-homme à son aise. C'étoit un Apprentif Drapier, & il avoit assez de fortune pour réussir dans ce commerce. La mère goûtoit beaucoup ce jeune garçon, & elle n'avoit pas tort. Quoi qu'il en soit, je le prévins. Je le peignis sous des couleurs defavantageuses. Je flatai, je promis, je donnai même; enforte que je gagnai entièrement les bonnes

nes graces de la pauvre fille. En un mot je la séduisis, & je l'enlevai.

A ces mots, Mr. ADAMS se leva, fit trois tours dans la salle, & alla ensuite se rasseoir. Cette partie de mon histoire, lui dit Mr. *Wilson*, vous touche moins que je n'en suis touché moi-même. Je puis vous assurer qu'elle me cause encore chaque jour bien des remords. Mais si déjà vous détestez ma conduite, à quel point porterez-vous votre indignation, quand vous aurez appris les conséquences funestes de cette action? Ainsi, Monsieur, si vous me le permettez, je me contenterai de ce que je vous ai dit, & je ne poursuivrai plus mon récit, qui vous scandalise. „ Non, non, s'il vous plaît, ré-
 „ pondit le Ministre, continuez, je vous
 „ conjure, continuez votre histoire, &
 „ fasse le Ciel que vous puissiez vous re-
 „ pentir sincèrement, tant de ce péché-
 „ là, que de bien d'autres dont vous m'a-
 „ vez fait le récit.” J'étois aussi heu-
 reux, poursuivit le Gentilhomme, que
 la possession d'une très belle personne
 bien élevée, & ornée de plusieurs belles
 qualités, pouvoit me le rendre. Nous
 vécûmes plusieurs mois dans une mutuel-
 le & parfaite union, nous suffisant constamment

tamment l'un à l'autre, sans le secours de la diversité, qu'on dit si nécessaire à l'esprit de l'homme, & encore plus à son cœur. Je commençai peu à peu à sentir cette impérieuse nécessité. Je souhaitai de changer de place & de compagnie. Je m'accoutumai à laisser ma Maîtresse seule dans sa chambre des journées entières. Elle s'en plaignit. Pour la dissiper, je pris soin de lui ménager la société de quelques autres filles de sa sorte, avec lesquelles elle jouoit chez elle, & sortoit pour aller aux Spectacles, ou à la promenade. Mais hélas! cette funeste société la corrompit bientôt, si je puis me servir de cette expression. Sa modestie & ses autres bonnes qualités disparurent presque aussitôt que je lui eus fait faire cette liaison. Je m'en aperçus. Elle ne se plaîsoit plus avec moi; au contraire elle ne s'amusoit qu'avec des libertins; elle se donnoit des airs de coquetterie, & n'étoit gaie & amusante que hors de chez moi, ou quand elle étoit entourée d'une foule de jeunes étourdis dans son appartement. Elle me demandoit souvent de l'argent, sans considération pour mon état; & si j'hésitois à lui en donner, c'étoient des injures ou des évanouïsemens.

Les

Les premiers aiguillons de ma tendresse étoient émoullés il y avoit longtems, desorte que ces manières éteignirent tout-à-fait ma passion. Je commençois à me dire avec joie : Dieu soit loué, elle n'est pas ma femme, & je puis m'en défaire. Un jour que j'étois piqué, je lui fis sentir que je pourrois me lasser à la fin. Elle prit aussi-tôt son parti. Dès que je fus dehors, elle fit crocheter mon cabinet, & m'emporta tout ce que j'avois, c'est-à-dire la valeur d'environ deux mille écus. Mon premier mouvement fut de la poursuivre criminellement ; mais elle eut assez de bonheur pour se dérober à mes recherches, & durant ce tems-là je fis des réflexions. Je me reprochai à moi-même tous ses crimes, puisque c'étoit moi qui l'avois entraînée au vice ; & comme j'appris en même tems la mort de sa mère, qui n'avoit pu survivre à la perte & au deshonneur de sa chère fille, je me regardai comme l'assassin de cette mère.

„ Et vous aviez bien raison, répondit „ Mr. ADAMS, en poussant un profond „ soupir.” Cette réflexion sur ma propre conduite, poursuivit Mr. *Wilson*, me fit accepter avec soumission le châtement que Dieu m'avoit envoyé par ses mains.

Je

Je cessai mes poursuites, & pris la résolution d'oublier totalement cette ingrante. Que n'ai-je pu ignorer son sort? Hélas! Elle se livra à la prostitution la plus horrible, & elle a fini sa carrière infortunée dans une honteuse prison.

Ici le Gentilhomme se mit à pleurer amèrement, & ADAMS l'imita, pleurant & gémissant encore plus que lui. Enfin, après s'être entre-regardés pendant quelques momens, le premier poursuivit son récit. J'avois été fidèle, dit-il, à cette fille, tant qu'elle étoit restée chez moi; mais à peine fut-elle partie, que j'eus des preuves convaincantes des mauvais tours qu'elle m'avoit joués, & je me vis obligé à faire une troisième retraite chez mon Chirurgien, bien plus longue & bien plus douloureuse que les précédentes.

Je renonçai absolument au Sexe, me disant sans cesse que le plaisir n'approchoit point des amertumes qu'il cause. Je déclamois contre les femmes d'une manière si forte, que près de moi *Juvenal*, *Despreaux* & *Brantome* auroient pu passer pour leur Panégyriste. Je regardois les filles qu'on entretient, comme des maisons agréables au dehors, dont les habitans étoient l'infamie, la douleur & la mort.

mort. La plus belle d'entre elles , loin de me tenter , me paroissoit comme une pillule empoisonnée couverte de feuilles d'or , ou comme un cercueil orné de pierres. Mais quoique je m'efforçasse de les décrier , je les aimois toujours dans le fond. Chaque jour mon aversion pour elles diminuoit , & je ne doute point que le tems & les occasions ne m'eussent à la fin s'engagé dans des fers aussi honteux. Je fis connoissance avec la charmante *Saphire*. Cette femme s'empara entièrement de toutes les facultés de mon ame. Elle avoit pour époux un homme des plus à la mode , qui sembloit mériter son cœur. Cependant le Public ne croyoit pas qu'elle le lui eût donné , car elle étoit généralement regardée comme une coquette.

„ Je vous prie , Monsieur , interrom-
 „ pit ADAMS , apprenez-moi l'étymolo-
 „ gie de ce mot. Je le trouve souvent
 „ dans mes Auteurs *François* , mais j'a-
 „ voue que je ne le comprends point ; je
 „ crois pourtant que cela veut dire une
 „ sottise. ” Peut-être , reprit le Gentilhomme , que vous ne vous trompez pas tant qu'on pourroit s'imaginer. Mais puisque la coquetterie est une sottise d'une espèce très singulière , je tâcherai de vous en donner

donner la définition le mieux qu'il me sera possible. Si tous les animaux étoient estimés selon leur utilité, j'en connois très peu qui ne dussent avoir la préférence sur elles. Les coquettes ne jouissent de rien de plus que d'un certain instinct; car quoique nous leur supposions de la vanité & de l'amour-propre, cependant la plupart de leurs actions sont encore au-dessous de ces deux passions, toutes méprisables qu'elles sont en elles-mêmes. Leurs gestes & leurs grimaces en font foi, étant infiniment plus puériles & plus ridicules que celles d'un singe; & quand elles les mettent en œuvre, il semble qu'elles briguent à la fois & notre haine & notre mépris. Le caractère d'une coquette est l'affectation & le caprice. Aujourd'hui la beauté, l'esprit, la bonté du cœur, & toutes les vertus lui servent de masque. Demain la laideur, la folie, la dureté, ont leur tour. Sa vie n'est qu'un mensonge perpétuel, & s'il est possible d'en former un jugement, ce n'est qu'en se fondant sur le parfait contraste des apparences. Il n'est pas possible à une coquette d'aimer autre chose qu'elle-même; & si elle étoit capable d'aimer quelqu'un, ce caractère n'existeroit plus. La coquette-
rie

rie & l'amour sont incompatibles. Si une coquette venoit par hazard à aimer quelqu'un (ce qui ne se peut) sa passion porteroit le masque de l'indifférence ou de la haine; de-même que leur haine & leur indifférence prennent la figure de la tendresse ou de l'amitié. C'est-là le cas où je me trouvois avec *Saphire*, qui ne m'eut pas plutôt vu attaché à son char, qu'elle me donna ce qu'on appelle de l'espérance, en me regardant tendrement, ou quand nos yeux se rencontroient, baissant les siens avec une apparence d'émotion & de surprise. Ses artifices eurent tout le succès qu'elle en attendoit. A mesure que je me déclarois, elle s'avançoit; elle me parloit bas, elle soupiroit, changeoit de couleur, & faisoit voir tous les indices d'une passion dont les plus sages sont les dupes.

Un plus long détail, continua-t-il, pourroit vous ennuyer; ainsi je me contenterai de vous dire, qu'après l'avoir servie longtems suivant les formes prescrites, & lui avoir inspiré, à ce que je croyois, pour le moins autant d'amour pour moi, que j'en ressentois pour elle, je cherchai à en venir aux éclaircissemens. Elle évita soigneusement toutes les occasions de
se

se trouver seule avec moi. Mais à la fin, à force d'affiduités, je trouvai un moment favorable. Je ne vous dirai point tout ce qui se passa dans notre entretien. Il commença par une déclaration de ma part, qui fut reçue de la sienne avec une surprise affectée, & ensuite avec un transport de colère qui ne fut pas plus réel. Elle me dit qu'elle ignoroit ce que j'avois pu voir en elle, pour que j'osasse lui parler de la sorte; puis me tournant le dos, elle me dit que si je voulois éviter les effets de son juste ressentiment, il ne falloit plus la voir, & encore moins lui parler. Je ne me contentai point de cette réponse, & continuant ma poursuite, je fus convaincu à la fin que son époux jouissoit de la possession de son corps; mais que ni lui, ni qui que ce fût, ne pouvoit se vanter d'avoir trouvé le chemin de son cœur.

Je fus guéri de ma passion pour cette Belle, par les avances que la femme d'un riche Négociant s'avisa de me faire. Quoiqu'elle ne fût ni jeune, ni jolie, mon tempérament ne me permit pas de faire le rétif. Elle fut bien satisfaite, voyant qu'elle n'avoit pas cultivé une terre ingrate, car elle trouva en moi un Amant sincère & passionné. Si elle fut contente de
moi,

moi, je le fus d'elle, puisqu'elle me rendit tendresse pour tendresse. Avec elle je n'eus point de caprice à souffrir, comme avec la coquette. Celle-ci avoit trop d'esprit pour sacrifier la noble passion qu'on nomme amour, à une folle vanité. Nous ne fûmes pas longtems sur le pié du Roman; nous voulions que nos sens eussent part dans notre commerce, & nous trouvâmes sans peine les moyens de les satisfaire. Je me croyois fort heureux avec ma conquête. Les caresses de cette femme étoient assez vives, pour dégoûter un Amant ordinaire. Mais pour moi je pensois autrement, & elles eurent tant d'agrément à mes yeux, qu'elles me conduisirent à un degré de passion, où jusqu'alors la beauté jointe à la jeunesse s'étoit efforcée vainement de me faire parvenir. Ce bonheur ne fut pas d'une longue durée. Son mari commençoit à s'effaroucher, & sa jalousie nous effraya. Le pauvre homme! que je le plains, s'écria ADAMS! Il méritoit sans doute d'être plaint, repliqua *Wilson*; il étoit fort honnête-homme, & aimoit tendrement sa femme. Pour moi je suis charmé de n'avoir point à me reprocher de l'avoir aliénée de lui, car je n'étois pas son premier

mier Amant. Nos appréhensions ne furent que trop bien fondées ; il nous épia si bien , que ses yeux furent témoins de notre tendresse. Il me poursuivit en Justice , & obtint un decret contre moi , par lequel on lui ajugeoit vingt mille écus de dédommagement. Cette amende m'incommoda beaucoup. Pour surcroît d'embarras de ma part , il fit divorce avec sa femme , qui vint se jeter entre mes bras. Je menai avec elle une vie bien triste. Ma passion pour elle étoit usée , & sa jalousie outrée me tenoit à la gêne. A la fin la mort me délivra d'un fardeau dont je ne pouvois me défaire honnêtement , étant moi-même l'auteur de son malheur.

Pour le coup , je dis adieu à la tendresse , pour me livrer à des plaisirs moins dangereux & de moindre dépense. Je m'associai à une troupe de grossiers voluptueux , qui buvoient la nuit & dorment le jour , de ces gens qui consumment le tems sans en jouir. Leurs assemblées se faisoient entendre de loin ; ce n'étoit que bruit , chansons , ivresse & débauche. L'un dormoit à table , l'autre y bavardoit ; celui-ci fumoit , celui-là éclatoit de rire sans savoir pourquoi. En un mot c'étoit l'égoût de la crapule. Tous
leurs

leurs entretiens étoient des contes infipides , ou des disputes impolies , qui se terminoient ou par une gageure , ou par un combat à coups de poing. Je m'en-nuyai bientôt de ces ivrognes , que je quit-tai avec mépris , leur compagnie étant in-digne d'un homme raisonnable.

Je devins ensuite membre d'une société d'esprits-forts. Le Dieu *Comus* , qui les rassembloit , ne servoit qu'à animer leurs entretiens , dont l'objet ordinaire étoit les systèmes les plus abstraits de la Philosophie. Ces Messieurs s'étoient voués à la recherche de la Vérité. Pour y parvenir , ils se dépouilloient de tous les pré-jugés de l'éducation , afin de suivre l'infail-liable sentier de la Raison humaine. Ce gui-de leur avoit démontré l'absurdité ou l'inu-tilité de cet ancien & très simple dogme , adopté par tous les peuples de l'Univers , qui nous enseigne l'existence d'un Dieu. À sa place , ils avoient établi une certai-ne règle de Droit , dont l'observation ex-acte les conduisoit , disoient-ils , à la pra-tique de la plus saine & de la plus pure Morale. Mes réflexions m'attachèrent à cette société , autant qu'elles m'avoient dégoûté de l'autre. Je commençois à me croire d'une espèce plus relevée qu'au-pa-

Tome II. C ravant,

ravant, & j'étois d'autant plus enchanté de cette règle de Droit, que je n'y découvrois rien qui fût contraire au caractère de l'honnête-homme. Je méprisois souverainement tous ceux qui avoient besoin des secours de la crainte ou de l'espérance, pour les engager à suivre les traces de la vertu, dont la propre excellence, selon moi, devoit être l'unique bien, digne de nous tenir à sa suite. J'avois une si haute idée de mes nouveaux amis, & de la pureté de leur sublime morale, que je leur aurois confié tout ce que je possédois, & tout ce que j'avois de plus cher.

Lorsque j'étois le plus attaché à cette doctrine, deux ou trois évènements qui se succédèrent en peu de jours, m'en firent connoître l'illusion. Un de nos Philosophes, & des plus respectés parmi nous pour son exacte observation de la règle de Droit, enleva la femme d'un de nos confrères, qui étoit son ami intime. Un autre, à qui un généreux ami servoit de caution pour une somme considérable, disparut sans prendre congé. Et un troisième, qui m'avoit emprunté de l'argent sans que j'en eusse exigé de reconnoissance, eut assez de mauvaise foi pour nier sa dette.

Des

Des actions si contraires à notre règle de Droit, me firent douter de son infail-
libilité. Je fis confidence de mes scrupu-
les à un de nos Maîtres, qui me parla en
ces termes: „ Il n’y a aucune chose qui
„ soit bonne ou mauvaise en elle-même.
„ Les actions tirent leur dénomination
„ comme bonnes ou mauvaises, des cir-
„ constances où celui qui les fait se trou-
„ ve au moment de l’action. Il se peut
„ que celui qui vient d’enlever la femme
„ de son voisin soit innocent, & même
„ vertueux. Quoique dans le moment
„ qu’il a fait cette action, sa passion l’ait
„ emporté sur sa probité, il n’est pas
„ moins un membre digne & utile à la
„ société. Si la beauté d’une femme ex-
„ cite nos passions, les loix de la Nature
„ nous ordonnent de nous procurer du
„ soulagement.” Il ajouta bien d’autres
maximes de même poids, qui me donnè-
rent tant d’horreur pour la société, que
je ne voulus plus avoir aucune liaison avec
ces faux & pernicieux Philosophes.

Cette retraite, qui me réduisoit à une
solitude ennuyeuse, me fit prendre le par-
ti de fréquenter le Théâtre, que j’aimois
beaucoup. Je m’y livrai de sorte, que
je ne manquois presque aucune représenta-

tion; & bientôt je me liai avec plusieurs Poètes, & avec quelques-uns des Acteurs, avec qui je m'abaissois à boire de tems en tems, quoiqu'il n'y ait rien de si honteux pour un honnête-homme, que de fréquenter de pareilles canailles. Dans ces parties, les Poètes nous récitoient leurs ouvrages, & les Acteurs nous déclamoient leurs rôles, pour nous amuser. Je remarquois que celui qui faisoit les frais de la conversation, étoit le plus satisfait de la compagnie, qui, quoiqu'elle le caressât, & lui fît mille politesses, manquoit rarement de le tourner en ridicule, dès qu'il étoit parti. Ces incidens me fournirent de la matière pour bien des remarques, trop longues pour vous être répétées.

„ N'en passez pas une seule, je vous en prie, s'écria le Ministre, car j'aime bien les remarques. ”

Prémièrement, continua *Wilson*, je suis convaincu que l'axiome ordinaire, qui dit que les gens d'esprit ont plus de vanité que les autres, est faux. Les hommes se glorifient également de leurs richesses, de leur puissance, des faveurs de la nature, de leurs titres; mais toutes ces choses-là sont par leur nature exposées à la vue du Public; au-lieu que le
bel-

bel-esprit ne peut vous rendre sensible à ses perfections, qu'en vous faisant voir ses productions nouvelles. C'est là-dessus, je veux dire sur l'empressement avec lequel il vous étale ses ouvrages, que le Public a fondé cette supposition. Mais si nous faisons réflexion sur les mœurs de chacun, nous leur découvririons cette même foiblesse, quoique sous différens points de vue. Dans celui qui dépense des sommes immenses pour meubler sa maison, ou pour orner sa personne, & qui passe des journées devant un miroir à s'ajuster; dans cet autre, qui se croit bien payé de mille peines, & de mille bassesses, par un titre, ou par une marque d'honneur qu'il achète souvent au dépens de sa probité, la vanité n'est-elle pas le premier mobile de leurs actions, & sont-ils moins infatués d'eux-mêmes, que ce pauvre Poëte qui vous importune de ses vers? Ma seconde remarque me fait regarder la vanité comme la plus pernicieuse des passions, & comme celle qui corrompt davantage les cœurs. A l'égard de l'amour & de l'ambition, comme les rivaux ne sont pas si nombreux, ces deux passions ne vous engagent point dans une misanthropie indigne du Christianisme.

L'avarice même, qui est sans contredit le plus vil & le plus insatiable de nos desirs, ne peut cependant nous rendre odieux tous ceux qui ont quelque mérite. Mais l'homme qui s'aime trop, qui s'estime à l'excès & s'admire, ne voit rien en autrui de brillant ou de louable, qui ne lui fasse ombrage & ne lui déplaise; & le mérite, quelque part qu'il se trouve, est l'éternel objet de sa jalousie & de son aversion.

Ici Mr. ADAMS commença à fouiller dans ses poches. „ Hélas ! s'écria-t-il, „ je ne l'ai point sur moi.” Le Gentilhomme lui demanda ce qu'il cherchoit. A quoi il répondit, que c'étoit un Sermon contre la vanité & l'orgueil. „ C'est mon „ chef-d'œuvre, ajouta-t-il. Ah ! Que „ j'ai tort de ne point porter cet excel- „ lent ouvrage par-tout avec moi ! Je „ ferois bien cinq milles pour l'aller cher- „ cher, & pour avoir le plaisir de vous „ le lire.” Le Gentilhomme lui répon- dit qu'il n'étoit aucunement nécessaire, ses réflexions l'ayant déjà guéri de cette pas- sion. „ C'est justement pour cela, re- „ prit le Ministre, que je voudrois vous „ le lire, car je suis sûr que vous l'admi- „ reriez. Je n'ai jamais détesté aucune „ passion, tant que la vanité. Oui, mon „ Ser-

„ Sermon sur ce point essentiel de la Moralité est assurément très beau, & vous jugeriez par-là de mon talent.” Le Gentilhomme, qui ne put s’empêcher de sourire du contraste, continua de la sorte.

Ce fut alors que je me liai avec des Joueurs de profession, & avec eux il ne m’arriva rien de remarquable, si ce n’est la perte totale du peu de bien qui me restoit : ces Messieurs prirent la peine de m’en débarrasser. Voici donc une nouvelle scène, qui m’étoit inconnue jusqu’alors. La pauvreté la plus affreuse, avec son escorte d’Assignations, de Décrets de prise de corps, m’entourèrent jour & nuit. Mes habits furent bientôt délabrés, mon crédit fut perdu, & mes amis m’abandonnèrent. Dans cette triste situation, mon désespoir m’inspira le dessein du monde le plus bizarre, qui fut d’entreprendre de faire rire les autres, tandis que j’étois plongé dans la plus noire tristesse ; c’est-à-dire, que je me mis dans la tête d’écrire une Comédie. J’avois pour cela du loisir plus qu’il n’en falloit ; car la crainte des Huissiers dans laquelle je vivois, m’imposoit l’obligation de la retraite. Enfin me sentant du goût & des

dispositions, je me mis à écrire, & dans cinq mois j'achevai une Pièce comique de cinq Actes, qu'on reçut au Théâtre. Je me rappelai qu'autrefois j'avois vu des Auteurs donner des billets pour les premières représentations de leurs Pièces, & en recevoir l'argent, longtems avant qu'elles fussent jouées. Bien résolu de profiter d'une coutume si favorable à mes besoins, je fis ample provision de billets. Ah que les Poètes seroient heureux, si ces espèces avoient cours dans le Commerce! Mais personne n'en veut, & ils ne servent que pour demander l'aumône un peu plus honnêtement. Ce fut alors que je fis le triste apprentissage de la dépendance: suite funeste de la pauvreté, ou plutôt le plus cruel des maux qu'elle entraîne après elle. Que d'heures j'ai passé sans feu dans l'antichambre d'un Homme de condition! Combien de fois, tandis que je soufflois dans mes doigts pour les empêcher de se geler, ai-je vu qu'on admettoit des faquins, parce qu'ils étoient chamarés d'or ou d'argent! Quelquefois, après m'être fait annoncer, on me venoit dire que Mylord étoit en affaire, & ne pouvoit me parler ce jour-là. Je comprenois par ce message, que je ne
le

Je verrois point du tout : cependant quelquefois on me faisoit entrer , apparemment quand on étoit las de mon visage. Mais je n'y gagnois rien. Mylord se trouvoit lié. „ Lié ! Qu'est-ce que cela veut dire , demanda ADAMS ? ”

Monsieur , répondit le Gentilhomme , autrefois des Seigneurs , qui se faisoient honneur de protéger les Gens de Lettres , voyant que le profit que les Libraires leur donnoient pour leurs Ouvrages , étoit trop léger pour les faire vivre , se mirent sur le pié de contribuer à leur subsistance par des Souscriptions volontaires. C'est ainsi que Mrs. Pope , Row & Prior se sont vus à leur aise , par le moyen des récompenses de leurs travaux , que le Public leur a autrefois accordées. Enfin cette façon d'acquérir de l'argent parut si facile , que tous les Barbouilleurs de papier se mirent sur le pié de publier leurs sottises de la même manière. D'autres portèrent leur effronterie , jusqu'à recevoir des Souscriptions pour des Ouvrages non encore commencés , & qu'ils n'avoient pas même dessein d'écrire. Par toutes ces voies , les Souscriptions devinrent si fort à charge au Public , qu'on chercha des moyens pour s'en dispenser. Ainsi ceux

dont le discernement n'étoit pas assez juste pour distinguer les mauvais Auteurs d'avec les bons, inventèrent un moyen pour s'excuser envers les uns & les autres : ce fut de prendre, par exemple, une guinée de quelqu'un de leurs amis, à condition de lui en rendre cent, plus ou moins, s'ils signoient pour un Auteur quel qu'il pût être. Les uns ont fait réellement ces marchés. D'autres prétendent les avoir faits pour se délivrer des importunités. La même chose se pratique à l'égard des billets de Théâtre, dont on n'étoit pas moins persécuté. Voilà ce qu'on appelle *être lié*.

„ L'expression est juste, répondit A-
 „ DAMS, & même mystérieuse. Car un
 „ homme riche, qui se lie de cette fa-
 „ çon, pour s'empêcher de faire du bien
 „ aux gens de mérite, devrait être réel-
 „ lement *lié*.” Pour revenir à notre su-
 jet, reprit le Gentilhomme, quelques Sei-
 gneurs, en très petit nombre, à qui j'a-
 vois fait longtems ma cour, me donnè-
 rent chacun une guinée, mais d'un air si
 méprisant, & de si mauvaise grace, que
 le plus effronté Mendiant *François* auroit
 rougi en recevant une aumône de la for-
 te. Me voilà bien payé, disois-je, d'un
 tems,

tems, qui employé à labourer la terre, m'auroit autant profité, avec infiniment plus de satisfaction.

Deux mois se passèrent ainsi, en me repaissant de l'espérance d'une bonne recette à la représentation. Mais un jour que j'allois trouver le Souffleur, pour lui demander le jour de la première répétition, il me rendit ma Pièce, en me disant que Messieurs les Comédiens ne pouvoient la jouer cet hiver-là; mais que si je voulois la retoucher, on la représenteroit l'année suivante avec plaisir. Je l'arrachai de ses mains outré de colère, & j'allai me coucher dans un accès de fureur & de désespoir.

„ Vous auriez mieux fait de vous mettre en prières, dit notre Ministre; car „ le désespoir est un grand péché. „ Ma rage étant passée, continua *Wilson*, je m'appliquai sérieusement à chercher le parti que je devois prendre dans une situation aussi triste que la mienne, sans argent, sans crédit, sans amis, & sans réputation. Après bien des projets, aussitôt détruits que formés, je pris la résolution de me loger près du *Temple*, & d'écrire au rôle pour les Procureurs & Avocats. Je me mis donc en devoir d'exé-

cuter mon dessein , & j'allai trouver un Procureur que j'avois employé autrefois , pour lui demander sa pratique. „ Au- lieu de me l'accorder , il se mit à rire. „ Du diable , si je m'y fie , me dit-il ! „ Vous écrieriez mes Actes en Vers ; & „ au-lieu d'un Factum , vous m'enverriez „ à l'Audience , avec mon sac rempli de „ Scènes de Théâtre.” Les autres me répondirent sur le même ton , & je vis à mon grand regret , que *Plutus* lui-même avoit moins d'horreur d'un bel-esprit , que ces Suppôts de la Chicane. Si j'entrois au Caffé , j'entendois dire tout bas : Le voilà , c'est *Wilson*. Cela se répétoit par tous ceux qui étoient présens. Je ne fais pas si vous l'avez remarqué ; mais il y a une malignité dans les cœurs , qui à moins d'être déracinée par l'éducation , les porte à prendre plaisir à mortifier un homme qu'ils croient peu satisfait de la figure qu'il fait dans le Monde. Cela se fait voir particulièrement dans les assemblées publiques de ceux qui tiennent le milieu entre la petite Noblesse & la basse Bourgeoisie , & qui sont sans contredit les gens du Monde qui pensent le plus de travers.

Pendant que je languissois dans mon taudis , sans pouvoir trouver de quoi me
nour-

nourrir (tant le nom d'Auteur m'étoit nuisible) je fis connoissance avec un Libraire souple & arrogant, bas & fier, entreprenant, actif dans son vaste commerce, aiant l'art de débiter les plus mauvais Livres, & n'estimant les manuscrits qu'au poids & au titre. Il me dit qu'un homme comme moi qui avoit du génie, devoit composer des Ouvrages d'esprit, & enrichir le Public de Livres qui m'enrichiroient moi-même: il ajouta que si je voulois m'engager avec lui, il me fourniroit de quoi vivre à mon aise. Un homme aussi mal dans ses affaires que je l'étois n'avoit point de choix à faire, & le mâtois le faisoit bien. J'acceptai son offre sur le pié qu'il le voulut, par conséquent le marché fut peu avantageux pour moi. Je me mis à traduire ou à compiler de toutes mes forces, je ne me plaignois plus du manque d'ouvrage. Il m'en donna tant, qu'au bout de six mois je faillis à perdre la vue, & de plus, faute d'exercice, je tombai malade, & fus très longtems sans pouvoir écrire. Le dernier de mes Ouvrages ne fut pas goûté, & ma maladie interrompit la publication d'un autre; ce qui fut cause que mon Libraire, qui me fit de mauvaises chicanes sur mes honoraires,

& m'en vola plus de la moitié (parce que je m'étois sottement contenté de sa parole) ne voulut plus m'employer. De plus il me décria parmi ses confrères, comme un paresseux, comme un Auteur intéressé, & d'un talent médiocre.

Cependant, à force de travailler, j'avois amassé quelques guinées, & j'avois été en état d'acheter un billet de Lotterie, dans l'espérance que la Fortune me dédommageroit des injustices qu'elle m'avoit fait essuyer au jeu. Ce n'étoit cependant encore qu'un jeu de hazard, revêtu d'un autre nom. Cette emplette vida ma bourse; & pour mettre le comble à ma misère, un Huissier, à qui mon coquin de Libraire avoit eu la méchanceté d'indiquer mon adresse, s'introduisit un jour dans ma chambre, & m'arrêta, à la poursuite de mon Tailleur, pour trente-cinq guinées que je lui devois: somme immense pour moi, & dont personne ne voulut répondre pour me tirer de ses mains. Il me mena chez lui, où il m'enferma. Ainsi je me vis malade, aux arrêts, sans argent, sans amis, & sans aucune ressource. La vie m'étoit à charge..... „ Vous „ ne restâtes pas dans cette triste situa- „ tion, interrompit ADAMS ? Votre „ Tail-

„ Tailleur sans doute se désista de sa poursuite, dès qu'il eut senti que vous étiez insolvable?" Il le favoit, reprit *Wilson*, avant que de me faire arrêter, & il me connoissoit trop pour me soupçonner d'avoir de l'argent, sans me mettre en devoir de payer mes dettes. Il m'avoit servi plusieurs années, & avoit reçu de moi des sommes très considérables; mais j'avois beau lui rappeler tout cela, & même lui promettre, que s'il me permettoit de m'appliquer à mes affaires, je lui donneroie peu à peu son argent, en ne me réservant précisément que ce qu'il me falloit pour subsister. Il me répondit que sa patience étoit à bout; que je le remettois toujours; enfin, qu'il avoit besoin d'argent; que l'affaire étoit entre les mains d'un Procureur, & par conséquent que si je ne payois ou ne donnois pas une caution valable, il falloit que j'allasse en prison sans miséricorde.

„ Sans miséricorde! s'écria *ADAMS*,
 „ en se levant avec précipitation. Comment ce misérable osoit-il dire l'Oraison Dominicale, où le mot d'*offenses* est mis dans la traduction à la place de celui de *dettes*, qui est le mot original.
 „ J'ignore la raison de ce changement;
 „ mais

„ mais je fai positivement, que si nous
 „ ne pardonnons pas à nos débiteurs in-
 „ solvables, on ne nous pardonnera ja-
 „ mais nos dettes au jour du Jugement
 „ &c.”

Dès qu'il eut fini, le Gentilhomme re-
 prit la parole, & continua ainsi. Pendant
 que j'étois dans ce cruel état, une de mes
 anciennes connoissances, qui savoit le nu-
 mero de mon billet, me vint dire, tout
 transporté de joie, que j'avois gagné trois
 mille guinées. „ Vous voilà donc tiré
 „ d'affaire, s'écria A D A M S ? ” Point du
 tout, reprit le Gentilhomme, ceci n'é-
 toit qu'un tour de la Fortune pour m'ac-
 cabler encore plus. J'avois cédé mon bil-
 let deux jours auparavant à un de mes pa-
 rens, n'ayant pu l'engager à me donner
 seulement une guinée qu'à cette dure con-
 dition. Je fis confiance de mon malheur
 à celui qui m'en avoit appris la nouvelle.
 Mais loin de me plaindre, il se mit à me
 reprocher toutes les fautes que j'avois
 faites, avec une dureté sans égale.
 „ Vous êtes, me dit-il, un malheureux,
 „ que la Fortune se plaît en-vain à favo-
 „ riser. Vous êtes ruiné sans ressource,
 „ & sans pouvoir espérer, ni pitié, ni
 „ assistance de vos amis ; car ce seroit
 „ une

„ une foiblesse de se mettre en peine d'un
 „ homme qui court en aveugle à sa per-
 „ te.” Il ajouta à cette barbare déclama-
 tion une vive peinture du bonheur dont
 j'aurois jouï, si je n'avois point vendu
 mon billet. Je lui alléguai ma misère pour
 toute excuse, à quoi il ne fit aucune répon-
 se; mais il ne laissa pas de continuer ses
 reproches, au point que je fus obligé de
 le prier de mettre fin à une visite qui me
 fatiguoit.

Peu de jours après je fus traîné en pri-
 son, où faute d'avoir de quoi payer une
 chambre, on me mit dans un endroit com-
 mun à toute sorte de malheureux, où
 nous étions privés de toutes les douceurs
 de la vie, même d'un air sain, dont les
 animaux les plus vils jouissent en liberté.
 Dans cette extrémité j'écrivis à plusieurs
 personnes, qui dans des tems plus heu-
 reux avoient paru être de mes amis, &
 dont même quelques-uns me devoient en-
 core quelque argent, que je leur avois
 généreusement prêté autrefois. Leurs ré-
 ponses furent uniformes, c'est-à-dire, des
 excuses nobles à la place d'un refus mal-
 honnête. Dans cet affreux état le déses-
 poir s'empara de mon ame. Je maudissois
 l'inhumanité des Loix, qui punissent si
 sévère-

févèrement l'imprudence: je me recriois contre la barbarie, que des hommes qui se disent Chrétiens, exercent contre leurs semblables pour un peu de boue, dont le plus souvent ils n'ont pas besoin.

Je passois mes tristes jours dans ces réflexions, lorsqu'un jour que j'étois plus accablé qu'à l'ordinaire, on me nomma assez haut: je levai la tête: un homme s'approcha de moi, me présenta très respectueusement une Lettre, & se retira sans que je prisse garde à lui, tant j'étois insensible à tout ce qui pouvoit m'arriver. J'ouvris la Lettre. O Ciel! Que devins-je, en lisant ces mots!

MONSIEUR,

„ Mon père, à qui vous avez vendu
 „ votre billet de Lotterie, mourut le même
 „ jour qu'elle fut tirée. Vous avez
 „ pu apprendre qu'il m'a institué sa légataire
 „ universelle. Je suis trop touchée
 „ de vos malheurs, pour profiter seule
 „ d'un don que la Fortune vous avoit destiné,
 „ & dont votre triste situation vous
 „ a forcé de vous défaire. Je vous prie
 „ d'accepter cette bagatelle de

Votre très humble Servante,

HENRIETTE.

Ma

Ma joie fut aussi grande que mon désespoir l'avoit été un moment auparavant. Et de combien croyez-vous qu'étoit la somme qu'elle traitoit de bagatelle? Pas moins de deux guinées peut-être, dit ADAMS! Deux cens guinées, répondit le Gentilhomme. Deux cens guinées! Ah ciel, s'écria le Ministre, quelle somme! Tout autant, répondit l'autre. Mais cet argent, quoique ce fût un trésor pour moi, ne me fit pas la centième partie autant de plaisir, que l'adorable source d'où il venoit. Cette généreuse fille étoit la plus belle personne d'Angleterre; je l'adorois en secret depuis longtems, sans lui avoir déclaré ma passion; je la respectois trop pour m'offrir à elle dans un état si pauvre & si humiliant. Je baisai mille fois son billet, en versant des larmes de tendresse, de reconnoissance & de joie. Je mandai aussi-tôt mes créanciers, je les payai, & je sortis de ce séjour d'ennui, de tristesse & de douleur, avec cinquante guinées qui me restoient. Je me rendis aussitôt chez ma chère libératrice, pour lui rendre graces de son bienfait. Elle étoit à la campagne, & j'en fut bien aise, par la réflexion que je fis, que son absence me donnoit le tems de me faire habiller,

ler, avant de paroître à ses yeux. Elle revint au bout de trois jours : je volai chez elle, & je lui fis des remercimens proportionnés à ses bontés. Elle m'interrompit, en me priant de perdre jusqu'au souvenir d'une chose qui ne pouvoit se retracer à mon esprit sans rappeler des idées fâcheuses. „ Ce que j'ai „ fait, me dit-elle, est peu de chose à „ mes yeux, peut-être même beaucoup „ moins que je ne dois faire. Ainsi, pour „ peu que vous soyez dans le goût de vous „ appliquer à quelque négoce, où une „ somme plus considérable vous feroit nécessaire, n'épargnez ni ma bourse, ni „ mon crédit. ”

Cette bonté polie, cette générosité, sa beauté, son amitié noble, sincère & si desintéressée, me mirent dans une espèce d'extase. Si elle eût été la caducité & la laideur même, je ne pouvois que l'adorer. Quels furent donc mes sentimens, à la vue de tant de vertus & de charmes dans un objet déjà maître de mon cœur ! L'amour parut à mon ame orné de tout ce que la douceur, la beauté & la vertu ont de plus enchanteur. Ah ! Monsieur, je m'oubliai dans cet instant, & fermant les yeux sur la dis-

distance que la Fortune mettoit entre nous, sans réfléchir sur la témérité, l'ingratitude & l'insolence de mon procédé, emporté par les sentimens dont j'étois rempli, ou plutôt enivré de joie & d'amour, j'osai lui proposer, à elle qui m'avoit tant donné.... Quoi? De se donner elle-même. Je pris sa main, & la baisai avec ardeur, & avec un transport mêlé de joie, de crainte, de tendresse & de honte. Je levai les yeux sur elle, je la vis rougir. Elle voulut retirer sa main, les forces lui manquèrent : un tremblement nous saisit l'un & l'autre. O amour ! c'est à toi à peindre une scène si touchante. Ni le pinceau d'*Apelle*, ni le crayon de *Racine* ou de *Voltaire*, ne sont point capables d'un si parfait ouvrage. Ma passion l'emporta sur le respect & l'admiration : je lâchai sa main, & comme un furieux je fis un effort pour la saisir dans mes bras. Elle recula brusquement, en me disant d'un air sévère, qu'elle croyoit avoir mérité plus de respect. Je me jetai à ses piés. „ Si je vous ai offensée, „ Mademoiselle, lui dis-je, ma vie est „ à vous. Que j'expie la faute que j'ai „ faite, en mourant à vos piés, ou de „ telle autre façon que vous le souhai-

„ te

„ terez! Vous ne ferez jamais si prête à
„ punir, que moi à subir ma peine. Je
„ déteste l'insolente pensée qui m'a poussé
„ à vous faire cette insulte. Oui, je suis
„ un ingrat, qui ai conçu le desir de sa-
„ crifier votre bonheur au mien. Cro-
„ yez, Mademoiselle, que je m'en ré-
„ pens sincèrement; mais croyez aussi
„ que l'amour le plus sincère est l'auteur
„ de mon crime. Depuis longtems, Ma-
„ demoiselle, je vous adore dans le si-
„ lence & le desespoir. Vos bontés m'ont
„ ouvert la bouche malgré moi; j'ai vou-
„ lu exprimer ma reconnoissance, &
„ l'excès de ma passion m'a trahi. Je
„ vai vous dire un éternel adieu, vous
„ ne me reverrez plus. Cependant ac-
„ cordez-moi, je vous supplie, la justi-
„ ce de croire que l'intérêt n'a aucune
„ part à ce que j'ai eu la hardiesse de
„ vous dire, & soyez persuadée qu'il n'y
„ a point de rang si haut, ni si glorieux,
„ où la Fortune puisse m'élever, qui me
„ rende jamais heureux, si je n'ai pas
„ le bonheur de le partager avec vous.
„ Maudite soit la Fortune!
„ Ne la maudissez point, interrompit-
„ elle, avec un certain ton de voix, dont
„ la douceur me pénétra. Ne vous plai-
„ gnez

„ gnez point d'elle , puisqu'elle m'est
 „ propice. Si votre bonheur dépend de
 „ moi , je vous ai déjà dit que je suis
 „ prête à vous donner tout ce que vous
 „ pouvez me demander , à condition que
 „ la raison & la bienséance s'accorderont
 „ avec vos desirs.

„ Mademoiselle , lui répondis-je , si
 „ la Fortune fait jamais quelque chose
 „ pour moi , ce ne sera qu'en me met-
 „ tant en état de contribuer à votre fé-
 „ licité ; c'est ma seule ambition. Qu'el-
 „ le vous favorise , qu'elle vous rende
 „ toujours heureuse ; je lui pardonne tous
 „ mes malheurs , dont votre générosité
 „ vient d'arrêter le cours.

„ Vous avez raison de lui pardonner ,
 „ si elle me rend heureuse , me dit cet-
 „ te adorable personne en rougissant. No-
 „ tre bonheur va devenir commun , il
 „ faut que j'avoue que votre passion n'est
 „ pas faite pour être cachée. Si ce que
 „ ma raison me permet de vous accorder
 „ n'est pas assez , laissons dormir la rai-
 „ son pour un moment , & n'écoutons que
 „ la vertu & l'amour.”

„ Ces mots prononcés avec une grace
 „ inexprimable , me transportèrent hors de
 „ moi-même , mes sens se troublèrent , je
 „ la

la faisis entre mes bras, je l'embrassai sans pouvoir prononcer une seule parole. Elle ne résista point, je la tins un instant dans cette extase. A la fin je lui dis, que le don de sa main étoit l'unique bien qui pût me satisfaire. Son silence & sa rougeur parlèrent pour elle, car sa bouche ne s'ouvrit que pour m'ordonner de la laisser seule. J'obéis, & je revins bientôt après. Mais le souvenir de ces momens, qui me furent si chers, m'emporte; pardonnez-moi, Monsieur, mon indiscretion.

„ Point, point, répondit A D A M S en se frottant la bouche, votre récit m'a fait tant de plaisir, que je l'écouterois encore une fois très volontiers” Hé bien donc, Monsieur, continua *Wilson*, au bout de huit jours elle me rendit le plus heureux de tous les hommes.

Quand j'eus le loisir d'examiner les biens de ma femme (ce qui ne se fit pas les premiers jours) je trouvai qu'elle possédoit six mille guinées tant en argent qu'en effets. Son père avoit été Marchand de Vin en gros, & elle souhaita que je continuasse le même négoce. Je l'entrepris un peu trop légèrement; car n'étant point initié dans ces mystères de *Bachus*, & me piquant d'une exacte probité, au-lieu d'augmenter

menter nos fonds, je les vis diminuer, & de plus je perdis mes chalans. Les Marchands mes confrères décrièrent mes Vins de *Bourgogne*, de *Champagne* & de *Bordeaux*, parce qu'ils n'étoient point assaisonnés comme ceux qu'ils avoient l'art de fabriquer. Je les vendois par conséquent un peu plus cher que les leurs, cependant je gagnois beaucoup moins. Je perdis donc l'espérance de faire fortune par ce négoce. D'ailleurs les visites familières de plusieurs connoissances qui m'avoient abandonné dans mes infortunes, & qui me recherchèrent dès qu'ils me virent à mon aise, me déplurent infiniment. L'expérience m'avoit appris que les plaisirs du Monde ne sont que des puérités, & les affaires, pour la plupart, des friponneries; & que l'un & l'autre n'étoit que vanité. Les hommes de plaisir se donnent pour dépenser, & les hommes d'affaires pour acquérir.

Mon bonheur dépendoit entièrement de ma chère épouse, que j'aimois avec une ardeur inexprimable, & j'en étois aimé de même. Je n'étois occupé que du soin de lui plaire, & de pourvoir aux besoins d'une famille croissante, car elle étoit enceinte de son second enfant. Je pris cette occasion pour

lui proposer la retraite, qu'elle acceptavo-
 lontiers, voyant que j'en avois extrême-
 ment envie. Nous mêmes le reste de notre
 bien, qui étoit réduit à la moitié de ce
 que nous avions au commencement de no-
 tre mariage, en argent comptant, dont
 une partie fut employée pour acheter
 cette petite Terre, où nous nous retirâ-
 mes après ses couches, quittant un Mon-
 de rempli de folie, de haine, d'envie,
 d'orgueil & d'ingratitude, pour jouir du
 doux repos de la sagesse, de l'amitié &
 de l'amour. Nous sommes ici depuis près
 de vingt ans avec très peu de société, le
 voisinage nous regardant comme des sau-
 vages. Le Seigneur de la Paroisse me
 fait passer pour un Misantrope, & le Vi-
 caire pour un Calviniste; l'un, parce que
 je ne chasse point à sa suite; & l'autre,
 parce que je n'ai pas la complaisance de
 m'enivrer avec lui.

„ La Fortune, dit ADAMS, vous a payé
 „ tout ce qu'elle vous devoit”. Monsieur,
 répondit *Wilson*, je rends graces au sou-
 verain Moteur de l'Univers, des aim-
 ables enfans que sa bonté m'a donnés. Ce-
 pendant je sens que l'homme n'est pas fait
 pour jouir d'un bonheur sans mélange dans
 cette vie. Trois ans après ma retraite
 je

je perdis mon fils aîné. Ici il laissa échapper quelques larmes. Et ADAMS lui dit qu'il falloit se soumettre aux decrets de la Providence, avec d'autant plus de résignation que la mort est inévitable. Il faut sans doute s'y soumettre, repliqua le Gentilhomme; & s'il étoit mort, je m'en consolerois bien facilement. Mais hélas! il fut enlevé de chez moi par des *Bohémiens*, sans que j'en aie eu depuis la moindre nouvelle. Le pauvre enfant! il avoit la douceur & tous les agrémens de sa mère. Il versa quelques larmes en achevant ces mots, & le bon Ministre, qui sympathisoit toujours avec ses amis en pareille occasion en fit autant, jusqu'à ce que le Gentilhomme, après s'être remis, lui dit: Mon histoire est finie; si elle vous a ennuyé, je vous prie de m'excuser. A présent nous boirons une autre bouteille, si vous le jugez à propos. Le Ministre accepta l'offre, & Mr. *Wilson* descendit à sa cave.



C H A P I T R E IV.

*Manière de vivre de Mr. WILSON,
avec la tragique Avanture du
Chien, & plusieurs autres
matières importantes.*

Monsieur *Wilson* étant de retour avec la bouteille, lui & Mr. ADAMS gardèrent un profond silence pendant quelques minutes. Puis tout à coup le Ministre se leva. Non, dit-il, cela ne se peut. *Wilson* lui demanda ce qu'il vouloit dire.

„ Je pensois, lui répondit ADAMS, que
„ le Roi *Théodore* pourroit bien être vo-
„ tre fils, mais je fais réflexion que son
„ âge ne s'accorde point avec celui de
„ votre enfant. Cependant comme le
„ Seigneur fait tout pour le mieux, il
„ vous le rendra peut-être un jour, dans
„ la personne de quelque Duc, ou d'un
„ Mylord tout au moins. Je le recon-
„ noitrois par-tout, repartit le Gentil-
„ homme; car il est marqué au côté gau-
„ che d'une fraise, dont sa mère eut en-
„ vie étant grosse de lui.”

Le Soleil commençoit à se lever quand
le

le Gentilhomme propofa au Miniftre d'aller faire un tour dans le jardin, où JOSEPH, qui venoit de fe froter les yeux après un profond fommeil de deux heures, les alla joindre. Ce petit jardin fans ftatues, fans jets d'eau, fans boullingrain, fans parterre, n'étoit orné que d'une allée de noyers, qui conduifoit à un cabinet de verdure, deftiné pour fervir de retraite à Mr. *Wilson* & à fa femme, qui s'y retiroient en Été pour jouir de l'innocent plaifir de contempler de-là les petits jeux de leurs enfans. La vanité n'avoit point d'autel dans cet enclos. Des fruits fimples & choifis ornoient les efpa liers, tandis qu'à leurs piés on voyoit croître tout ce qu'on peut defirer dans un jardin potager. ADAMS en admira l'arrangement & la fertilité. „ Vous avez „ apparemment un habile Jardinier, dit „ il au Gentilhomme? Mon Jardinier, „ répondit *Wilson*, eft devant vos yeux. „ C'eft moi qui ai cultivé de mes propres „ mains tout ce que vous voyez. Tandis „ que je m'occupe à me procurer ce qui „ eft néceffaire pour ma table afin d'en „ jouir, je fais provifion de fanté & d'ap- „ pétit. Dans les faifons qui l'exigent „ je paffe ordinairement dans mon jardin

„ six heures par jour à travailler. Par
 „ ce moyen j'ai conservé ma santé depuis
 „ vingt ans, sans le secours d'aucun re-
 „ mède. Je viens ici dès le point du jour,
 „ pendant que ma femme habille ses en-
 „ fans & nous prépare le déjeuner, a-
 „ près quoi nous ne nous quittons plus de
 „ la journée; car s'il fait mauvais tems,
 „ je rentre au logis; ou s'il fait beau, el-
 „ le vient me joindre dans le jardin. Je
 „ n'ai point honte de m'entretenir avec
 „ mon épouse, ni de me mêler dans les
 „ jeux de mes enfans. L'inquiète in-
 „ constance des Libertins, la stupidité des
 „ Gens d'affaires, & l'austère gravité des
 „ Savans leur font imaginer qu'ils ont une
 „ supériorité au-dessus des femmes, qui
 „ leur défend de s'abaisser jusqu'à elles.
 „ Pour moi, à dire vrai, je regarde ce
 „ mépris comme un effet plutôt de leur
 „ orgueil que de leur raison. Je vous
 „ avoue que j'ai trouvé fort peu d'hom-
 „ mes capables de faire des remarques
 „ plus justes, ni de s'exprimer avec plus
 „ d'agrément que ma femme. Je crois
 „ même que personne ne peut se vanter
 „ d'avoir un ami plus fidèle ni plus con-
 „ stant; d'autant plus que l'amitié du beau
 „ sexe est accompagnée d'une tendresse
 „ dé-

„ délicate, & scellée par des gages plus
 „ chers, que l'amitié la plus solide entre
 „ les hommes ne peut l'être. Car quel-
 „ le union peut égaler celle qui est cimen-
 „ tée par les fruits d'une tendresse réci-
 „ proque? Peut-être, Monsieur, que vous
 „ n'avez jamais été père, & en ce cas
 „ il est impossible que vous puissiez con-
 „ cevoir le plaisir que je goûte à la vue
 „ de mes enfans. Vous me mépriseriez
 „ peut-être, & vous ririez, si vous me
 „ voyiez assis à terre, jouant avec mes
 „ chères petites filles. Je vous regarde-
 „ rois avec respect dans cette situation,
 „ répondit ADAMS. Je suis actuellement
 „ père de six enfans, j'en ai eu onze,
 „ & je puis dire que je n'en ai jamais frap-
 „ pé un seul, qu'en qualité de précep-
 „ teur. Alors même je ressentais la dou-
 „ leur que je leur faisois, plus qu'eux
 „ mêmes. Et à l'égard de ce que vous
 „ venez de dire des femmes, je regret-
 „ te bien souvent que la mienne n'enten-
 „ de point le *Latin* & le *Grec*.”

Le Gentilhomme repliqua en souriant,
 qu'il n'avoit pas prétendu insinuer que la
 sienne fût savante, autrement que dans
 les choses qui regardent le ménage. „ Ma
 „ chère *Henriette*, dit-il, s'entend à merveil-

„ le à faire des confitures & des liqueurs.
 „ Il n'y a que la bière, dont le soin me
 „ regarde. Et vous vous en acquitez à
 „ merveille, dit le Ministre, je n'en ai
 „ jamais bu de meilleure. Tout le res-
 „ te, continua *Wilson*, roule sur elle.
 „ Nous avons autrefois une servante ;
 „ mais depuis que mes filles sont en âge
 „ d'aider leur mère, elle les fait travail-
 „ ler. Je n'ai que peu de bien à leur don-
 „ ner, & nous ne voulons pas qu'elles
 „ méprisent des hommes simples & labo-
 „ rieux, avec qui nous espérons les unir.
 „ Je souhaiterois qu'elles eussent en par-
 „ tage chacune un homme de mon hu-
 „ meur; parce que je fai par expérien-
 „ ce, qu'un bonheur tranquille ne peut
 „ subsister parmi les embarras du Monde.”

Il continuoit de parler quand ses fil-
 les vinrent avec empressement lui deman-
 der la bénédiction. Elles parurent inti-
 midées à l'aspect de deux Etrangers; mais
 l'ainée se rassura, & dit que sa chère mè-
 re & la jeune Demoiselle étoient levées,
 & qu'elles les attendoient pour déjeuner.
 Ils entrèrent dans la salle, où ils trouvè-
 rent la Dame avec *Fanny*. Mr. *Wilson*
 fut frappé de la beauté de cette jeune fil-
 le, qui lui parut toute autre que la veil-
 le,

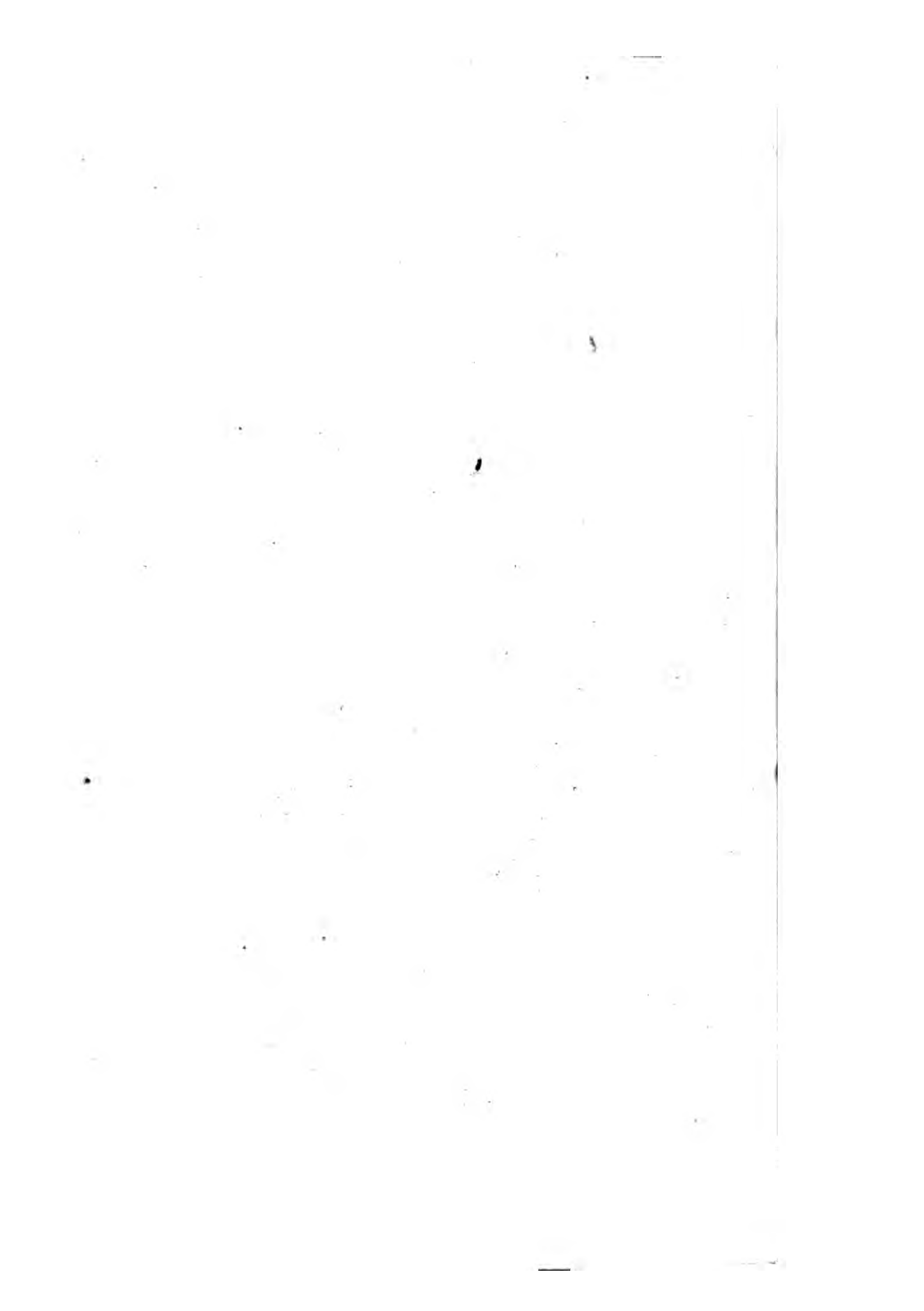
le , parce qu'elle s'étoit mise très proprement. Car le coquin qui l'avoit volée , n'avoit pris que sa bourse ; son paquet lui étoit resté. Mais s'il fut étonné à la vue de tant de charmes , nos hôtes furent enchantés de voir la tendresse mutuelle qui se faisoit remarquer dans les procédés du mari & de la femme , & l'affection pleine de dignité qu'ils témoignoiént à leurs filles , que celles-ci paroissoient reconnoître par chaque mot & par chaque mouvement. Une tendresse respectueuse étoit peinte dans leurs yeux. Le cœur droit & vertueux du Ministre nageoit dans la joie en contemplant cette aimable famille , qui à leur tour le comblèrent de politesses , lui présentant tout ce qu'il y avoit dans la maison , de la meilleure grace du monde. Mais ce qui acheva de l'attendrir , fut de voir la Dame quitter la table , pour donner d'un cordial qu'elle composoit elle-même pour les pauvres à un de ses voisins , qui en venoit demander pour une malade. Le mari à son tour s'en alla au jardin cueillir quelque plante , dont un autre malade avoit besoin. Car ce couple charitable ne favoit rien refuser aux nécessités de leurs frères.

Au milieu de ce déjeuner , où régnoit

une gaieté sans dissipation, & une abondance sans prodigalité, ils entendirent le bruit d'un coup de fusil, & un moment après un petit épagneuil, favori de l'aînée des Demoiselles, entra tout sanglant, & se coucha aux piés de sa Maîtresse. La petite Demoiselle, qui n'avoit qu'onze ans, se mit à pleurer; & en même tems un voisin entra pour leur dire, que le fils de Mylord venoit de tirer le chien, & qu'il avoit dit qu'il poursuivroit *Wilson* en justice, puisqu'il étoit assez hardi pour garder chez lui un chien après la déclaration qu'il avoit faite de ne point souffrir de chiens dans la Paroisse. La pauvre bête expira en caressant sa Maîtresse, ce qui fit pleurer les trois sœurs & *Fanny*. Mr. *Wilson* & son épouse essayoient de les consoler, quand *ADAMS* se saisissant de sa massue, voulut à toute force poursuivre l'assassin du petit chien. *JOSEPH* l'ayant arrêté, il se vengea à coups de langue, l'appellant faquin avec emphase, & lui souhaitant cent coups d'étrivières de sa propre main. Madame *Henriette* prit sa fille, qui tenoit encore son chien favori, & l'emporta dans ses bras hors de la salle.

Alors *Wilson* leur dit, que c'étoit la seconde fois qu'on avoit tiré sur ce pauvre chien;

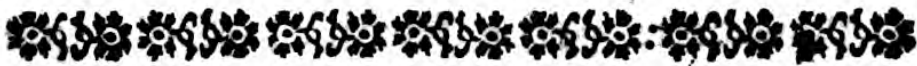




chien ; qu'on l'avoit blessé la première fois par pure méchanceté, l'animal n'étant pas plus gros que le poing ; & que de plus, depuis six ans que la petite le gardoit, il ne s'étoit jamais éloigné de dix toises de la porte. Il ajouta qu'il n'avoit desoblige Mylord en aucune façon, mais qu'il falloit toujours souffrir quelque chose des plus riches que soi. „ Il est aussi absolu „ dans cette petite Paroisse, dit-il, que „ le Grand-Turc dans ses vastes Etats. „ Il a tué tous les chiens, & fait enlever „ tous les fusils du voisinage ; & pour „ comble d'injustice il détruit le pays, en „ foulant les grains & les légumes, sans „ aucun égard pour le pauvre laboureur. „ Je voudrois bien le trouver dans mon „ jardin, dit ADAMS. Je lui pardonnerois né- „ anmoins plus aisément, s'il avoit passé au „ travers de ma chambre à cheval, que „ d'avoir fait une action comme celle-ci.

La gaieté de l'aimable compagnie fut donc ainsi interrompue par cet accident, auquel des Etrangers ne pouvoient remédier. La mère étoit occupée à consoler sa chère fille, qui ne pouvoit oublier sitôt le petit animal mort en la caressant. JOSEPH & *Fanny* ne demandoient qu'à se mettre en chemin, pour être plutôt en

état de commencer les préliminaires de leurs noces. ADAMS cédant, quoiqu'à regret, à leurs prières, prit congé de Mr. *Wilson* & de sa famille, en les remerciant de leur généreuse hospitalité. Il partit en déclarant que son hôte étoit un reste de ces sages & heureux mortels qui vivoient dans l'Age d'or.



C H A P I T R E V.

Dispute entre ADAMS & JOSEPH au sujet des Ecoles. Découverte agréable qu'ils font.

NOS Voyageurs, bien reposés & bien rafraîchis chez le Gentilhomme *Wilson*, se mirent gaiement en chemin, & voyagèrent plusieurs milles sans aucune aventure digne de remarque. Mais l'intervalle fut rempli par une dispute très curieuse sur la nature des Ecoles, entre Mr. ADAMS & JOSEPH.

„ JOSEPH, dit ADAMS, avez-vous
 „ fait attention au récit que notre bon
 „ hôte a fait de ses aventures? J'ai écou-
 „ té tout le commencement, répondit
 „ Jo.

„ JOSEPH. Et ne trouvez-vous pas , reprit
 „ l'autre , qu'il a été bien malheureux dans
 „ sa jeunesse ? Oui vraiment , repliqua
 „ JOSEPH. Hélas mon enfant , conti-
 „ nua le Ministre en composant son vi-
 „ sage , oui je l'ai découverte la funeste
 „ source de tous ses malheurs. Une Eco-
 „ le publique , JOSEPH , une Ecole pu-
 „ blique ! Voilà ce qui l'a plongé dans
 „ l'abîme du vice , dans la crapule , &
 „ dans l'infortune. Ces Ecoles publiques ,
 „ ces Collèges , sont les Séminaires de
 „ Satan. Tous les scélérats que j'ai con-
 „ nus à l'Université , avoient puisé leur
 „ libertinage dans cette source impu-
 „ re. Ah ! je m'en souviens encore ,
 „ les maudits garnemens ! On les nom-
 „ moit les Ecoliers du Roi. Je n'en fai
 „ pas la raison à présent , mais c'étoient
 „ de grands misérables. Pour toi , Jo-
 „ SEPH , tu es bienheureux de n'avoir
 „ point été à ces Ecoles , car tu n'aurois
 „ jamais conservé ta vertu , comme tu
 „ as fait , si l'on t'y avoit élevé. Mon
 „ premier soin est de m'assurer du cœur
 „ d'un enfant , en lui insinuant les prin-
 „ cipes de la Morale Chrétienne ; car je
 „ lui passerois plutôt d'être un Ane toute
 „ sa vie , qu'un Athée ou un Calviniste.

„ A quoi sert une science périssable, si
 „ on l'achette par la perte d'une ame im-
 „ mortelle? L'ame est l'essentiel. Mais
 „ c'est à quoi les Maîtres des Ecoles pu-
 „ bliques ne pensent point. J'en ai vu
 „ sortir de leurs mains à dix-huit ans, sans
 „ savoir seulement leur Catéchisme. Je
 „ les fouette plutôt pour cela, que pour
 „ aucune autre leçon. Croyez-moi, mon
 „ enfant, Mr. *Wilson* doit tous ses mal-
 „ heurs à l'éducation qu'il a reçue dans
 „ une Ecole publique.”

„ Il ne me convient pas de disputer
 „ contre vous, répondit JOSEPH, par-
 „ ticulièrement sur une matière de cette
 „ nature; car vous avez la réputation de
 „ bien enseigner vos Ecoliers, & mieux
 „ qu'aucun Maître d'Ecole de la Provin-
 „ ce. Je le crois vraiment, reprit A-
 „ DAMS, & si l'on disoit de celle-ci &
 „ des deux voisines, on ne se tromperoit
 „ guères. Mais *gloria non est mea*. Puis-
 „ que vous me permettez de parler, con-
 „ tinua JOSEPH, vous savez que mon
 „ défunt Maître, le Chevalier *Booby*, a-
 „ voit été élevé dans une de ces grandes
 „ Ecoles. Cependant c'étoit l'homme
 „ le plus accompli de notre province, &
 „ je lui ai entendu dire, que s'il avoit cent
 gar-

„ garçons, il les feroit tous étudier dans
 „ la même Ecole. Il ajoutoit, pour ap-
 „ puyer ce sentiment, qu'un enfant tiré
 „ d'une Ecole publique, faisoit plus de
 „ progrès dans le Monde en un an, qu'un
 „ autre n'en faisoit dans cinq années. Un
 „ enfant, disoit-il, à qui on donne une
 „ éducation publique, est initié dans le
 „ Monde (c'étoit son expression, je m'en
 „ souviens encore) avant même que d'y
 „ paroître; car les grandes Ecoles sont
 „ des espèces de Sociétés, où un garçon
 „ qui a assez d'esprit pour faire des ob-
 „ servations, voit en racourci ce qu'il
 „ doit s'attendre à rencontrer un jour
 „ dans le commerce du Monde. *Hinc ille*
 „ *lachrymæ*, repliqua ADAMS, c'est juf-
 „ tement pour cette raison que je donne
 „ la préférence aux petites Ecoles. Je
 „ suis du sentiment de Mr. Adiffon, qui
 „ fait dire à *Juba* dans sa belle Tragedie
 „ de *Caton*, l'unique Pièce *Angloise* que
 „ j'aie jamais lue,

„ Si, pour ne rien valoir, il faut l'expérience,
 „ Puisse *Juba* périr plongé dans l'ignorance.

„ Quel homme sensé y a-t-il dans l'U-
 „ nivers, poursuivit-il, qui ne préférât
 „ la conservation de l'innocence de son
 „ fils,

„ fils, à l'érudition la plus étendue? Au
 „ reste il peut s'instruire de toutes les
 „ Sciences dans des Ecoles particulières.
 „ Soit dit sans vanité (car je déteste l'or-
 „ gueil) sachez que je ne m'estime infé-
 „ rieur à qui que ce soit , *nulli secundum* ,
 „ dans le grand Art d'enseigner la Jeunes-
 „ se. Ainsi un enfant peut acquérir au-
 „ tant de science dans la retraite , que
 „ dans l'Ecole la plus fréquentée. Et a-
 „ vec tout le respect que je vous dois ,
 „ repartit J O S E P H , autant de vice aussi ;
 „ témoins nos Mylords & Gentilshom-
 „ mes campagnards, qu'on a élevés de
 „ la façon du monde la plus retirée, &
 „ qui sont cependant aussi vicieux que
 „ s'ils eussent été produits dans le grand
 „ monde dès leur enfance. Je me sou-
 „ viens du tems que j'étois postillon. Je
 „ remarquai alors que les jeunes chevaux
 „ se trouvoient vicieux par nature. J'a-
 „ vois beau les corriger. Je crois que
 „ c'est à peu près de-même parmi les
 „ hommes, & que si un enfant est per-
 „ vers & scélérat par tempérament , il
 „ n'y a point d'Ecole qui puisse le chan-
 „ ger. Au contraire, si par nature il est
 „ vertueux, *Londres* même ne pourra le
 „ corrompre. D'ailleurs le Chevalier
 „ mon

„ mon Maître disoit , que la discipline
 „ est meilleure dans les grandes Ecoles
 „ que dans les petites. ”

„ Vous parlez avec trop de suffisance ,
 „ interrompit ADAMS , aussi-bien que
 „ votre ancien Maître. La discipline ,
 „ dites-vous ! Quoi ! parce qu'un homme
 „ a trente ou quarante enfans par jour à
 „ corriger plus que son confrère , il gar-
 „ de une meilleure discipline ! voilà une
 „ belle conséquence. Je prétens moi
 „ qui vous parle , que si tous les Précep-
 „ teurs , depuis *Chiron* qui a élevé *Achille* ,
 „ jusqu'aux Pédagogues de notre siècle ,
 „ eussent laissé leur règle & leur méthode
 „ par écrit , moi à la tête de six Ecoliers
 „ je garderois une discipline aussi exacte ,
 „ que le plus fameux d'eux tous. Je ne
 „ dis rien , Jeune-homme , je ne dis rien ;
 „ mais si le Chevalier *Booby* lui-même eût
 „ été élevé plus près de chez lui , sous la
 „ conduite de quelqu'un , que je ne veux
 „ point nommer , il n'en auroit que mieux
 „ valu. Mais son père voulut l'initier
 „ dans le Monde , *Nemo sapit omnibus ho-*
 „ *ris.* ”

JOSEPH le voyant un peu échauffé ,
 lui demanda bien des excuses , en l'assu-
 rant qu'il n'avoit eu aucune intention de
 lui

lui déplaire. „ Je le crois, mon enfant ;
„ lui dit le Ministre, je ne suis point fâ-
„ ché contre toi, mais la discipline.....
Alors il se mit à nommer tous les Pédagogues dont les anciens Livres ont conservé la mémoire, se mettant au-dessus d'eux, comme le premier homme du Monde pour instruire la Jeunesse. A dire le vrai, c'étoit-là son foible ; il croyoit un Maître d'Ecole le plus grand Homme du Monde, & il se regardoit lui-même comme le plus habile dans cette profession.

Mr. ADAMS continuoit de parler sur ce sujet, lorsqu'ils se trouvèrent dans un endroit qui charmoit les yeux & tous les sens. C'étoit une espèce d'Amphithéâtre formé par une gradation d'arbres, aux piés desquels étoit un beau gazon, terminé par le confluent de trois petites rivières. La Nature y avoit répandu un agrément, que l'Art n'auroit imité que foiblement ; elle avoit formé en cet endroit un païsage, capable d'inspirer, sans le secours de l'amour, des idées romanesques à des personnes plus avancées en âge que n'étoient JOSEPH & Fanny.

Le Soleil avoit fourni la moitié de sa carrière, quand nos Voyageurs arrivèrent

rent dans ce vallon enchanté. JOSEPH propofa à Mr. ADAMS de s'y reposer, pour goûter des mets que la libéralité de Madame *Wilson* leur avoit fournis pour leur halte. Le Ministre y aiant consenti, ils s'affirent sur l'herbe, & tirèrent de leur sac une poule froide & une bouteille de vin, avec quoi ils firent un repas excellent. Je ne dois pas encore omettre une pièce d'or qu'ils trouvèrent dans leur sac. Le bon Ministre voulut retourner sur ses pas pour la rendre à Mr. *Wilson*, s'imaginant qu'on l'avoit mise-là par mégarde. Mais JOSEPH eut le bonheur de lui persuader, que Mr. *Wilson* l'avoit mise exprès pour les défrayer dans le reste de la route, aiant appris de lui-même l'embarras où il s'étoit trouvé dans le tems qu'il rencontra le généreux *Irlandois*. ADAMS dit là-dessus qu'il en étoit charmé pour l'amour de celui qui avoit fait une si bonne action, dont il recueillerait la récompense dans le Ciel. D'ailleurs il se confoloit par l'espérance de le rendre bientôt; parce que le Gentilhomme étant dans l'intention de faire un voyage dans la province de *Somerset*, il avoit promis au Ministre de lui rendre une visite à son Presbytère. Cette circonstance, qui nous

a paru trop frivole pour en faire mention plutôt, se place naturellement ici, afin de flater ceux qui aiment le caractère de *Wilson* autant que nous, de la douce espérance de le revoir encore une fois. JOSEPH fit alors un beau discours sur la Charité, que le Lecteur trouvera dans le Chapitre suivant, s'il est disposé à le lire.



C H A P I T R E VI.

*Réflexions morales de JOSEPH sur la
Charité. Avanture de la Chasse.*

„ JE me suis souvent étonné, dit Jo-
 „ SEPH, de voir si rarement la cha-
 „ rité mise en pratique parmi les hom-
 „ mes; car si la compassion qu'un hom-
 „ me doit naturellement prendre de la
 „ misère de son semblable, ne les excite
 „ point, il me semble que leur vanité
 „ devrait les y porter. Rien ne peut en-
 „ gager un homme à bâtir une belle mai-
 „ son, à faire emplette de statues & de
 „ peintures, que le desir de s'attirer le
 „ respect & l'admiration de ceux parmi
 „ lesquels il est obligé de vivre. Pour-
 „ „ quoi

„ quoi donc ne cherche-t-il pas aussi à se
 „ distinguer par sa charité ? Car après
 „ tout, si quelqu'un relevoit une honnête
 „ Famille tombée en décadence, ou
 „ donnoit de quoi à un Négociant pour
 „ le rétablir dans ses affaires, ou tiroit
 „ un Débiteur insolvable des prisons, ou
 „ enfin s'il faisoit quelque autre acte de
 „ charité semblable, ne seroit-il pas plus
 „ estimé & plus révééré, que celui qui ne
 „ dépense que pour satisfaire son orgueil
 „ ou sa sensualité ? Non seulement celui
 „ qui profiteroit du bienfait, mais tous
 „ ceux encore qui en entendraient par-
 „ ler, respecteroient bien plus celui qui
 „ auroit fait une telle action de généro-
 „ sité, que celui qui possède tant de
 „ choses magnifiques. Car si nous ad-
 „ mirons ces choses, ce sont elles seules
 „ qui attirent nos regards, & nullement
 „ la personne qui a tant employé d'ar-
 „ gent pour se les procurer. Au con-
 „ traire c'est l'Architecte & le Peintre
 „ que nous louons seulement, en admi-
 „ rant leurs ouvrages. Pour moi, quand
 „ j'étois derrière la chaise de Lady *Booby*,
 „ lorsqu'elle étoit à table, j'admirois les
 „ peintures magnifiques dont la salle é-
 „ toit ornée, sans penser ni à son mari
 „ ni

„ ni à elle, qui les avoient achetées à un
 „ si haut prix. Ainsi pensoient tous les
 „ autres; car j'ai remarqué souvent, que
 „ quand quelqu'un demandoit, *de qui*
 „ *sont ces tableaux?* on ne répondoit ja-
 „ mais par le nom de mon Maître, mais
 „ par ceux de *Paul Véronèse, de Raphael,*
 „ *du Titien, du Poussin,* qui étoient, à
 „ ce que je crois, les noms des Peintres.
 „ Mais si l'on demandoit, qui est-ce qui
 „ a tiré un tel de prison? qui est-ce qui
 „ a rétabli un tel dans son négoce, & ha-
 „ billé ses enfans? la réponse seroit tou-
 „ te simple. D'ailleurs ces personnages
 „ opulens se trompent, s'ils croient s'at-
 „ tirer de l'honneur par ce moyen. Car
 „ je ne me souviens pas d'avoir jamais
 „ été avec Lady dans aucun endroit, où
 „ elle eût loué la maison & les meubles,
 „ qu'elle ne s'en moquât ensuite dès qu'elle
 „ se voyoit libre chez elle, & qu'elle
 „ ne critiquât tout ce qu'elle avoit paru
 „ admirer. J'ai entendu dire à mes con-
 „ frères, que leurs Maîtres & Maîtres-
 „ ses en faisoient de-même. Mais à l'é-
 „ gard d'une action qui est bonne par el-
 „ le-même, je défie qui que ce soit de la
 „ tourner en ridicule; celui qui l'entre-
 „ prendroit se feroit moquer de lui. Ce-
 „ pen-

„ pendant il y a peu de personnes qui
 „ fassent du bien aux autres, quoique tous
 „ s'accordent à faire l'éloge de ceux qui
 „ en font. Il est en vérité bien singu-
 „ lier, que tout le monde se mêle de louer
 „ la générosité & la charité, sans que per-
 „ sonne s'empresse d'être généreux &
 „ charitable. La vertu a mille panégyris-
 „ tes, & n'a presque point de sectateurs.
 „ Tout le monde invective contre le vi-
 „ ce, & tout le monde est vicieux. J'i-
 „ gnore la raison de tout ce que je viens
 „ de dire, mais la chose est ainsi; & tous
 „ ceux qui ont fréquenté les Grands, com-
 „ me j'ai fait depuis trois ans, vous di-
 „ ront la même chose. ”

„ Est-ce que les Grands sont tous mé-
 „ chans, demanda *Fanny*? Il y en a par-
 „ mi eux qui ne le sont point, répondit
 „ JOSEPH, car j'ai entendu quelques-
 „ uns des nôtres parler de la charité de
 „ leurs Maîtres. Mr. *Pope*, ce grand
 „ Poëte, disoit un jour à table chez nous,
 „ qu'il y avoit un homme qui demeuroit
 „ à *Ross*, & un autre à *Bath*, qui s'ap-
 „ pelloit Mr. M... j'ai oublié son nom,
 „ mais il est tout du long dans son gros
 „ Livre de Vers. Ce Gentilhomme a
 „ fait bâtir un beau château, que Mr.
 „ *Pope*

„ *Pope* admire. On voit, dit-il, sa charité de plus loin que son château, quoiqu'il soit bâti sur le haut d'une montagne; & elle lui fait bien plus d'honneur. Ce fut sa charité qui le fit mettre dans le Livre de Mr. *Pope*, qui assura qu'il y placeroit tous ceux qui le mériteroient. Ainsi, comme il vit toujours avec les Grands, s'il y en a quelques-uns de bons, il les connoit, & il les y enrégistrera quelque jour, s'ils le méritent. Mais il n'y a rien ajouté depuis longtemps.

Le Lecteur est peut-être surpris du silence de Mr. ADAMS durant ce discours, qui lui fournissoit tant de matière pour exercer son éloquence. Mais la vérité est qu'il dormoit depuis que JOSEPH avoit commencé à parler: ce qui ne doit point nous surprendre, puisqu'un homme qui auroit veillé autant que lui, seroit excusable de dormir à une Oraison funèbre.

JOSEPH, qui étoit demeuré dans la même attitude, la tête panchée d'un côté, & les yeux fixés à terre, les leva enfin sur Mr. ADAMS, & le voyant profondément endormi, se tourna du côté de *Fanny*. Il la prit par la main, & commença un badinage des plus innocens, qu'elle

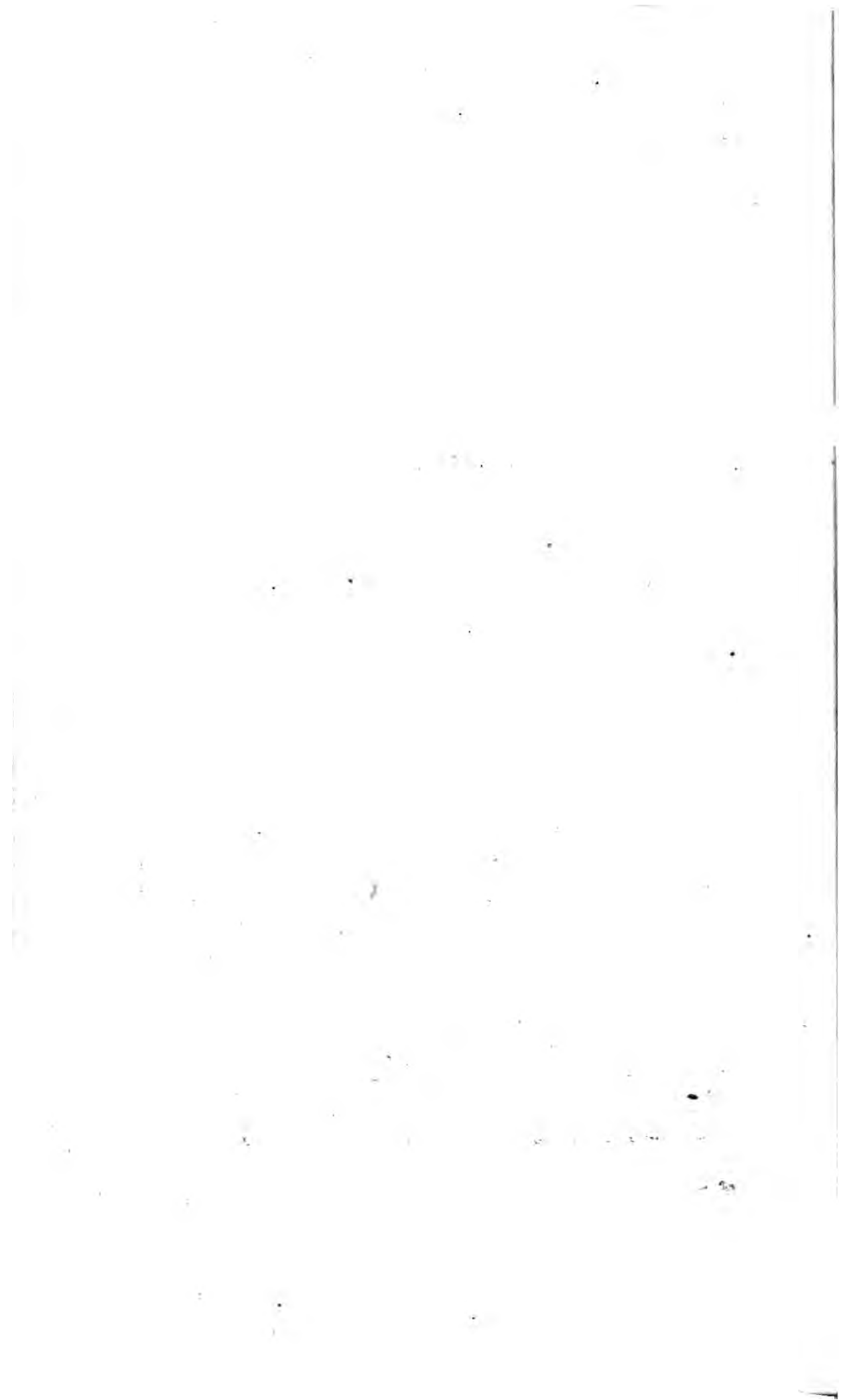
qu'elle n'auroit cependant pas souffert en présence d'aucun témoin. Pendant qu'ils s'amusoient d'une façon si charmante & que le Ministre ronfloit, ils entendirent aboyer des chiens courans, & un moment après ils virent un lièvre traverser le ruisseau à la nage & venir s'asseoir presque à leurs piés, pour éviter les chasseurs. *Fanny* fut enchantée du petit animal, qu'elle auroit volontiers pris dans ses bras, pour le garantir du malheur qui étoit prêt à l'accabler. L'espèce la plus raisonnable de la création a de la peine à distinguer ceux qui leur veulent du bien, d'avec leurs plus mortels ennemis. A plus forte raison un pauvre lièvre est-il excusable d'avoir fui celle qui l'auroit protégé. Dès qu'il la vit, il repassa le ruisseau. Il étoit cependant si épuisé, qu'il tomba trois ou quatre fois en courant. La tendre *Fanny* invectiva contre la barbarie des hommes, qui tourmentent de la sorte une pauvre bête sans défense, seulement pour s'amuser.

Elle n'eut pas le tems de poursuivre ses réflexions, car la meute sortit du bois, avec une suite nombreuse d'animaux carnaciers à deux jambes, montés sur d'autres, qui quoiqu'ils en eussent quatre, ne

laissent pas d'être en cette occasion les plus raisonnables. Les chiens avoient déjà passé le ruisseau. Cinq hommes à cheval tentèrent de les suivre. Trois y réussirent ; mais les deux autres tombèrent de cheval dans l'eau , où leurs compagnons , & même leurs propres chevaux les abandonnèrent pour suivre la chasse , tandis que ces deux infortunés faisoient de vains efforts pour se tirer de l'eau & de la boue où ils étoient enfoncés. JOSEPH en eut pitié , & quittant sa chère *Fanny* il courut à eux ; il les aida à se relever , & à monter sur les bords du ruisseau ; mais ils n'eurent point le tems de le remercier. Ils se mirent aussi-tôt à courir après la chasse , en criant à leurs compagnons d'arrêter leurs chevaux. Ce fut inutilement , les autres avoient autre chose à faire.

Les chiens avoient presque atteint le lièvre , qui ne pouvant plus courir se traînoit parmi les brossailles , tout près de *Fanny*. Le pauvre animal tomba sous la dent cruelle de ses ennemis , qui le mirent en pièces aux yeux de cette tendre Fille. Elle n'avoit pu gagner sur JOSEPH , qui étoit chasseur d'inclination , de faire aucun effort pour sauver cette innocente victime , qui périssoit , lui disoit-il , suivant les loix de la chasse. Le





Le lièvre fut pris à peu de distance d'ADAMS, qui rouffloit encore, & les chiens en le déchirant, le traînèrent si près de lui, qu'en le tirant çà & là, quelqu'un d'eux prit apparemment sa robe pour la peau du lièvre, & se mit à la secouer. D'autres en firent autant à sa perruque, qui étoit attachée avec un mouchoir; de sorte qu'en la tirant, ils donnèrent des secousses assez violentes au pauvre Ministre, qui plus sensible au toucher qu'à l'ouïe, se réveilla à tems. Alors dégageant sa tête aux dépens de sa perruque, qu'il laissa à la merci de ces animaux, il fut tout droit sur ses jambes, les uniques membres qui paroissoient en état de le retirer du danger. Un bon tiers de sa robe resta au pouvoir de l'ennemi. Pour lui il se mit à courir de toutes ses forces. Mais cette fuite ne doit pas lui être reprochée, le nombre des assaillans, le genre du combat, & la surprise où il s'étoit éveillé, le justifient. Et si parmi mes Lecteurs il se trouve quelqu'un d'une si grande valeur qu'il ne puisse excuser une pareille fuite, je déclare (mais tout bas, & sans dessein d'offenser les braves de ma Nation) qu'il est un ignorant, qu'il n'a lu ni *Homère* ni *Virgile*, & qu'il n'a aucune connoissance

ni d'*Hector* ni de *Turnus*. Il ignore même l'histoire de plusieurs Héros de notre siècle, qui quoique courageux comme des lions, & féroces comme des tigres, ont pris la fuite en certaines occasions. Si ces personnes, dis-je, sont blessées de Mr. ADAMS, elles feront au moins contentes de ce que nous allons dire de JOSEPH. Le Maître de la meute venoit d'arriver. Ce Seigneur aimoit le badinage le plus grossier & le plus indécent. Il se mit donc à crier de toute sa force, pour encourager ses chiens à poursuivre le Ministre, jurant par tous les diables que c'étoit la plus belle bête qu'il eût chassée de long-tems. Il s'agitoit comme s'il avoit vu fuir devant lui tous les ennemis de la Nation. En quoi il fut imité par sa digne compagnie.

Muse, qui présidez aux écrits des Biographes de notre siècle, vous qui daignâtes inspirer le célèbre *Gulliver*, qui guidâtes avec tant de soin le jugement de votre cher *Mallet*, qui rendîtes son stile si net & si fort; vous, qui avez témoigné un si généreux mépris pour la grande *Histoire Romaine* en François, & pour la grande *Vie de Cicéron*; vous enfin, qui sans le secours de la moindre lueur d'éru-
ditiôn,

dition, avez forcé *Colley Cibber* de parler *Anglois* dans quelques pages de son Livre; venez, Muse, aidez-moi dans cet instant critique.

JOSEPH voyant le danger où étoit Mr. ADAMS, arracha soudain au Mylord la massue dont son père l'avoit autrefois armé comme un second *Rodrigue*, pour venger sa querelle. Cette massue étoit le chef-d'œuvre du plus grand Artiste de l'Angleterre en ce genre. C'est lui qui fait les massues de tous nos Petits-Maîtres *Anglois*. On dit même qu'il en a fourni la superbe ville de *Paris*, mais pour des usages bien différens. A *Londres* elles ne servent que de parure; ce sont comme des joncs ou des cannes d'écaïlle tortue. A *Paris* elles sont consacrées au meurtre, & on assure que des brigands nocturnes en ont assommé les honnêtes-gens; mais la vigilance des Magistrats en a fait heureusement passer la mode: ce qui ne doit plus effrayer nos *Anglois*, que le séjour de cette vaste & charmante Capitale attire dans ses murs, pour s'y former à la Politesse, & y puiser le bon Goût, & la connoissance de tous les Beaux-Arts qu'on y cultive.

Dès que JOSEPH eut empoigné cette

arme formidable, il vola comme le vent au secours de son ami. Il l'atteignit justement au moment qu'*Hector* se saisissant de sa robe venoit d'en emporter un des pans. Lecteur, nous aurions bien voulu faire ici une comparaison, mais deux raisons nous en empêchent. Premièrement, parce que rien ne doit interrompre notre récit, qui devoit bien plutôt se précipiter dans cet endroit : cependant si nous voulions passer par dessus cette considération, nous alléguerions bien des exemples pour nous servir d'excuse. Secondement, nous n'en trouvons point d'assez justes, d'assez expressives, pour l'objet qu'il s'agit de peindre. Où prendrions-nous une comparaison naturelle, pour donner une idée parfaite du courage, de l'ardeur, de la force, de l'agilité de notre Héros? Que ceux qui veulent peindre des lions, des léopards, ou des Guerriers plus redoutables encore que ces animaux, relèvent désormais leur peinture, par la comparaison qu'ils en feront avec JOSEPH, qui est lui-même au dessus de toute comparaison.

Hector tenoit la robe du Ministre, & arrêtoit sa course. Ce que voyant JOSEPH, il leva sa massue, & lui déchargea un si
terri-

terrible coup sur la tête, que le chien tomba tout étourdi à ses piés. *Soliman* & *Spadille* se saisirent alors du surtout, & l'auroient mis en pièces, si JOSEPH n'avoit appliqué un coup sur le dos de *Soliman*, qui lui fit lâcher prise, & fuir en hurlant à pleine gorge. *Spadille*, le meilleur chien qui ait jamais battu la plaine, *Spadille* qui n'a jamais donné à faux, *Spadille* les délices de son Maître & l'exemple de la meute, succombe sous le bras de l'invincible JOSEPH. *Miro*, *Briffo* & *Tonnerre* ont le même sort. Alors l'indomtable *Diamant* s'élança sur JOSEPH, & le mord à la jambe: il étoit d'une race invincible dressée au combat, & avoit lui-même fait souvent reculer les plus fiers taureaux. Ici *Diamant* reconnoit un vainqueur pour la première fois; c'étoit fait de lui, si *Diane* elle-même, transformée en Piqueur, n'eût sauvé son favori.

A la fin le Ministre tourna la tête, & s'escrima heureusement avec son bâton de Pommier sauvage, dont plusieurs chiens sentirent le poids. Mais *César*, l'indomtable *César*, s'élança sur lui avec tant de force, qu'il le jeta par terre; mais JOSEPH qui survint à l'instant, attaqua l'ennemi avec tant de vigueur & de coura-

ge , que le grand *César* prit la fuite.

Le combat s'échauffoit , le sang couloit , & la terre étoit jonchée de corps , sinon morts , au moins estropiés , quand le Piqueur éleva sa voix pour rappeler ses chiens.

Jusqu'ici ma Muse a soutenu la dignité d'un récit , qu'aucun Poëte , Historien , ou Orateur jusqu'à moi n'a jamais entrepris , ce genre de combat leur étant inconnu. La Muse a fait son devoir ; il est tems qu'elle reprenne haleine , & nous notre stile ordinaire , pour poursuivre notre Histoire.

Le Mylord & ses compagnons , qui d'abord s'étoient fort divertis de la fuite d'ADAMS , & de l'intrépidité de JOSEPH , & qui y avoient pris plus de plaisir qu'à aucune autre chose , ou qu'à aucun combat de Cocqs qu'ils eussent vus , commencèrent enfin à trembler pour les chiens. Il assembla donc ses amis autour de lui pour lui servir d'escorte , & piqua des deux jusqu'à ce qu'il eût joint les combattans. Alors , d'un ton de Maître , il demanda à JOSEPH , qui l'avoit rendu assez insolent pour maltraiter ses chiens à sa vue ? JOSEPH lui répondit avec respect , mais d'une voix assurée , que ses chiens

chiens aiant attaqué son ami, il le défendroit au péril de sa vie contre la meute du plus grand Seigneur du Royaume ; & qu'il périroit plutôt que de le voir maltraité par quelque homme ou bête que ce pût être. A ces mots lui & JOSEPH manièrent leurs armes, en signe de défi. Mais Mylord & sa suite jugèrent à propos de délibérer entre eux, avant que de se mettre en devoir de venger leurs quadrupèdes alliés.

Dans l'instant qu'ils commençoient leur Conseil de guerre, *Fanny*, qui méprisoit son propre péril à la vue du danger auquel elle croyoit JOSEPH exposé, les vint joindre. Mylord & sa suite furent si surpris à la vue de tant de charmes, qu'ils oublièrent tous leurs projets de vengeance, pour ne songer qu'à elle. Tous leurs sens, à l'exception de celui de la vue, demeurèrent suspendus. Ils étoient comme abîmés dans une extase d'admiration. Il n'y eut que le Piqueur d'insensible à ses traits, étant tout occupé à rappeler ses chiens à la vie; en quoi il réussit si bien, que deux seulement d'un ordre inférieur restèrent sur le champ de bataille. „ Nous „ voilà quites à bon marché, s'écria-t- „ il : pour moi je ne blâme point ces

„ Messieurs: & pourquoi, diable! Mylord
 „ s'avise-t-il de vouloir apprendre à ses
 „ chiens à chasser des Chrétiens? c'est le
 „ moyen de les gâter.”

Mylord étant consolé du mal de ses chiens, peut-être par l'idée qu'il avoit en tête de s'en venger d'une façon à laquelle on ne s'attendoit pas, s'approcha d'ADAMS, & lui dit qu'il étoit très fâché de tout ce qui s'étoit passé: il l'assura qu'il avoit fait tous ses efforts pour l'empêcher, dès qu'il eut appris le caractère dont il étoit revêtu. Ensuite il loua beaucoup le domestique, (prenant JOSEPH pour le valet du Ministre) de son affection & de sa bravoure; & il conclut en priant Mr. ADAMS de venir diner chez lui avec la jeune Demoiselle. ADAMS s'en défendit; mais Mylord le pressa avec tant de politesse & de vivacité, qu'il fut enfin contraint d'accepter l'invitation. Il remit sa perruque & son chapeau, (ses autres dépouilles aiant été ramassées par JOSEPH) & suivit la troupe, qui marcha à pas lents jusqu'au château de Mylord, qui n'étoit pas éloigné.

Durant le chemin ils se mirent à vanter les agrémens de l'aimable *Fanny*. Le Lecteur m'excusera, si je ne lui rends point

com

compte de tout ce qui se dit là-dessus, ni des badinages qu'ADAMS essuya en même tems. Quelques-uns dirent que jamais taureau ne s'étoit mieux présenté au combat, avec bien d'autres plaisanteries d'une pareille délicatesse, au grand contentement de Mylord, & de ses imbécilles compagnons.



CHAPITRE VII.

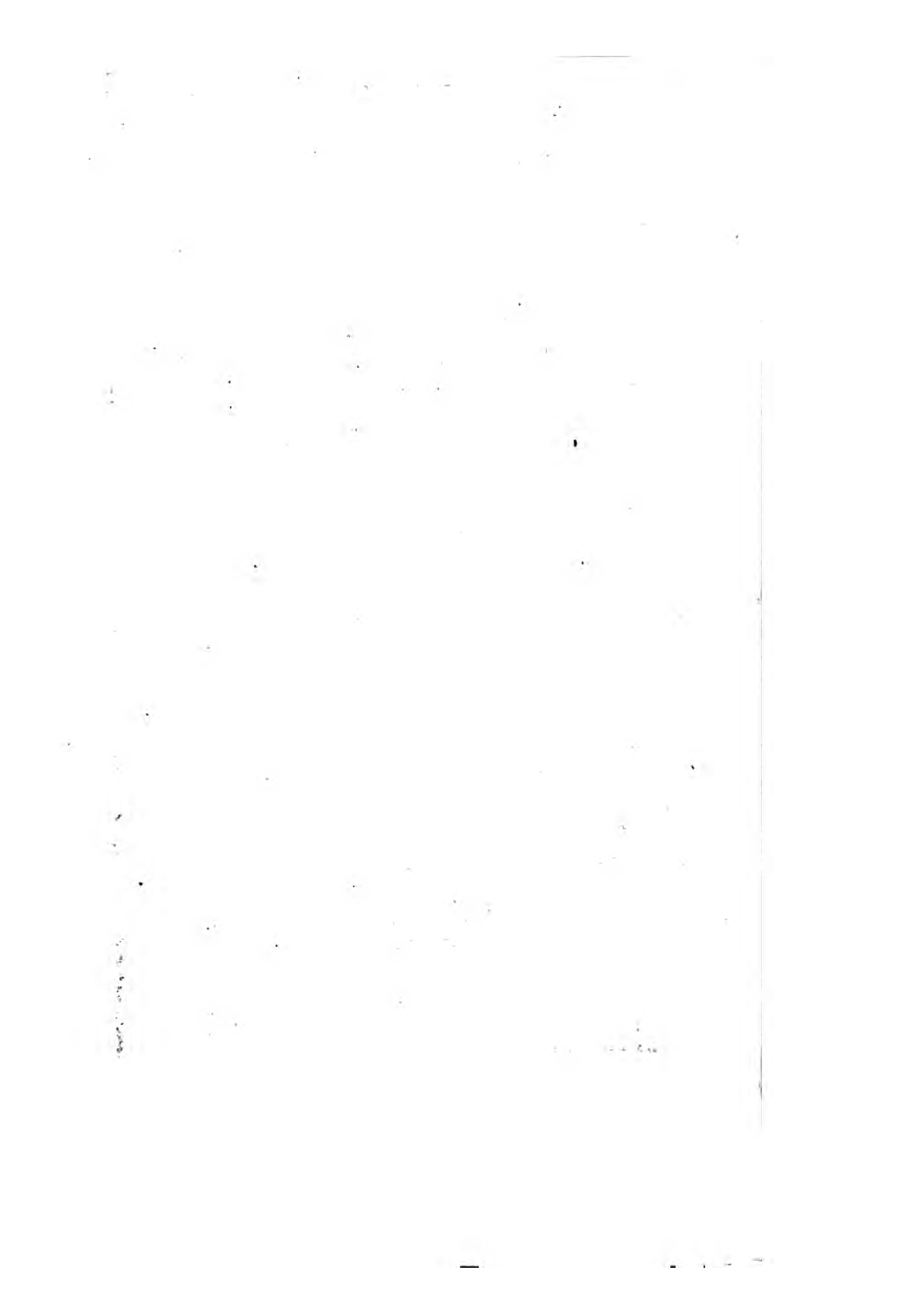
Mauvaises plaisanteries de Mylord & de sa Compagnie.

ILs arrivèrent au château dans le moment que le cuisinier commençoit à s'impacienter. Alors une petite dispute s'éleva au sujet de *Fanny*, que Mylord, qui étoit garçon, vouloit faire manger à sa table; ce qu'elle refusa absolument. Le Ministre déclara aussi qu'il ne vouloit pas souffrir qu'elle fût séparée de JOSEPH; desorte qu'elle s'en fut à la cuisine avec lui, où les domestiques eurent ordre de le bien enivrer, pendant que Mylord se proposoit de faire la même chose à l'égard du Ministre; moyennant quoi il espéroit

trouver le moyen d'exécuter un dessein, que la vue de *Fanny* lui avoit inspiré.

Il est nécessaire de développer ici le caractère de Mylord & de ses courtisans, avant que de pousser plus loin notre narration. Il étoit très riche, & âgé d'environ quarante ans : il avoit été élevé chez lui, sous les yeux de sa mère, & d'un Précepteur, qui avoit reçu avec l'investiture de sa charge la défense très absolue de le jamais corriger, ni de le gêner aucunement sur ses études; de sorte qu'il n'aprit presque rien. Il se livra à la chasse dès sa quinzième année, sa mère aiant eu la complaisance de lui fournir tout ce qu'il falloit pour son équipage. Son Précepteur, qui se faisoit un devoir de gagner l'amitié de son élève, dans l'espérance de trouver un établissement par ce moyen, se rendit son émule dans tous ses exercices, & son compagnon dans ses débauches de vin, qu'il commença de fort bonne heure. Sa mère le voyant parvenu à l'âge de vingt ans, commença à craindre d'avoir manqué à son devoir dans l'éducation de son fils; elle s'imagina y suppléer en engageant Mylord à prendre un parti, qui selon elle devoit réparer tout le tems qu'il avoit perdu. Ce fut ce qu'on appelle





appelle vulgairement, voyager. Elle obtint son consentement, à l'aide du Précepteur, qui fut nommé pour lui servir de Gouverneur. Dans trois ans il fit le tour de l'*Europe*, & revint à la fin avec un équipage à la *Françoise*, & une centaine de phrases de la Langue de chaque Pays qu'il avoit traversé, & une ample provision de vices étrangers, & de mépris pour son Pays natal, sur-tout pour le peu de façons qui nous restent des manières simples, & de la probité de nos Ancêtres. Sa mère s'applaudissoit de son ouvrage. Maître enfin de son bien & de ses actions, il s'appliqua à figurer dans le Parlement, où il passoit pour un homme accompli. Mais ce qui le distingua de tous ses pareils, fut un goût décidé pour tout ce qu'il y a de ridicule, d'odieux, & de détesté parmi les hommes; desorte qu'il ne choisissoit jamais pour son ami, que celui qui étoit l'objet du mépris des sociétés. Quand il faisoit quelque une de ces belles acquisitions, il prenoit plaisir à l'engager dans mille extravagances. Leur chef-d'œuvre étoit de tourner en ridicule les personnes les plus respectables. Ceux de cette espèce que Mylord avoit alors à sa suite, étoient un vieux Caporal

qui se disoit Officier réformé, un vil Comédien, un Poëte plus décrié pour son caractère que pour ses vers, un Empirique, un Musicien chassé de l'Opéra, & un vieux Maître à danser *Allemand*.

On eut bientôt fervi. Tandis que Mr. ADAMS disoit le *Bénédicté*, le Capitaine profita de l'occasion pour lui retirer sa chaise, desorte qu'il tomba par terre en voulant s'asseoir. Voilà le premier tour d'esprit. Le second fut une digne invention du Poëte, qui tandis qu'ADAMS faisoit respectueusement Mylord, lui versa une assiette de soupe dans ses culottes. Il est vrai qu'il en fit de grandes excuses, prétendant l'avoir fait par mégarde; ce qui joint aux réponses douces & naïves du Ministre, donna un grand relief à l'auteur d'un jeu si spirituel. La troisième plaisanterie se fit par l'entremise d'un laquais, qui par ordre de Mylord mêla de l'esprit de genièvre dans la bière qu'il présenta à Mr. ADAMS, qui ne se laissoit point d'exagérer la bonté de ce breuvage, au grand contentement de la compagnie. Ce bon Ministre, de qui nous avons appris ces circonstances, ne pouvoit se rappeler plusieurs autres tours qu'on lui joua, & dont il fut longtems la dupe.

DE JOSEPH ANDREWS. III

dupe. La bonté de son cœur ne lui permit de s'appercevoir de la malice de cette troupe extravagante, qu'à force de répétitions. Ainsi sans le secours d'un des domestiques qui servoit alors chez Mylord, nous serions contraints de laisser cette narration très imparfaite. Il se passa sans doute bien d'autres évènements dignes de remarque avant la fin du repas, mais ils ne sont point venus à ma connoissance.

Lorsque la nape fut levée, le Poëte se mit à réciter un impromptu de sa façon, & à la fin de son dernier vers il arracha la perruque du Comédien; ce qui fut applaudi de tout l'auditoire. Le Comédien, au lieu de lui rendre le change, se mit à étaler sa science, en répétant des morceaux de Comédie qu'il accommodoit au sujet, quand les traits ne paroissent point assez piquans contre le Clergé: car c'étoit sur cela qu'il vouloit briller, à cause du Ministre; & il y réussit tellement, qu'il se vit applaudi ce jour-là pour la première fois de sa vie. Le Maître à dancier se mit sur les rangs à son tour, & dit au Ministre: *Fou l'être un homme bien fait per la dancire; je fois à fotre marchine que sous havre pris d'un bien grand Maître. C'est fort*

fort cholie qualité pour un Ministre , de pied dancire. Il conclut son compliment en le priant de danser un menuet avec lui , ajoutant que sa robe tiendrait lieu de cotillon. Et sans attendre sa réponse , il tira une paire de gands jadis blancs de sa poche , pendant que le Musicien accordoit son violon , & que la compagnie offroit de parier qu'ADAMS dansoit mieux que le Maître. Mais sa modestie lui fit refuser la gageure , sous prétexte qu'il se tenoit pour vaincu , n'ayant jamais vu un homme , disoit-il , qui avoit l'air plus à la danse. Il s'avança ensuite pour le prendre par la main. Mais ADAMS la retira brusquement ; & fermant le poing , il lui conseilla bien sérieusement de ne pas porter la raillerie si loin. A cette vue le Maître à danser prit le parti de la retraite & recula assez loin , étudiant les mouvemens du Ministre , qui tenoit les yeux fixés sur lui , pour épier le moment de le saisir au collet ; ce que l'autre aiant apperçu , n'eut garde de l'approcher. Pendant cette scène muette , le Capitaine trouva l'occasion d'attacher à la robe du pauvre ADAMS une petite fusée , & d'y mettre le feu ; ce qui le surprit étrangement , n'ayant jamais vu de ces sortes de tours. Il crut
qu'il

qu'il alloit sauter tout de bon, & fit un bond de sa chaise au milieu de la salle, où il sauta çà & là comme un chevreau: ce qui causa un épanouissement de rate à tous les conviés, qui jurèrent qu'il dansoit dans la perfection. Dès que la fusée eut fait son effet, ADAMS se rapprocha de la table, où il se tint dans la posture d'un homme qui se préparoit à haranguer. Ils s'écrièrent tous: Écoutez, écoutez. Aiant ainsi obtenu la permission de parler, il commença de la forte, en adressant son discours au Maître de la maison.

„ Mylord, je suis fâché de voir qu'un
 „ homme à qui la Providence a donné
 „ tant de richesses, & qu'elle a comblé
 „ de tant de faveurs, en fasse un si mau-
 „ vais usage; car quoique je ne puisse
 „ vous accuser de m'avoir insulté vous-
 „ même, vous avez cependant pris plai-
 „ sir aux affronts qu'on m'a faits, ou
 „ pour mieux dire, qu'on a faits à vous-
 „ même. Vous m'avez convié, & par
 „ les Loix de l'Hospitalité votre pro-
 „ tection m'est due. Un de ces Mes-
 „ sieurs a jugé à propos d'exercer sa vei-
 „ ne poétique à mes dépens. Tout ce
 „ que j'ai à dire là-dessus, est que j'aime
 „ mieux être le sujet, que l'auteur de
 „ ces

„ ces vers. Il me méprise comme Mi-
 „ nistre ; je ne crois pas que mon Ordre
 „ soit méprisable , ni moi non plus , puis-
 „ que je ne le deshonoré point. Je suis
 „ pauvre , il est vrai ; mais la pau-
 „ vreté n'est point une tache , la ri-
 „ chesse l'est bien plus souvent. Un au-
 „ tre a récité quelques morceaux comi-
 „ ques où l'Ordre Ecclésiastique en gé-
 „ néral est insulté. Des Pièces de Théa-
 „ tre de cette nature sont l'opprobre du
 „ Gouvernement qui les souffre ; & la
 „ Nation qui les voit représenter , sera
 „ maudite. Pour les autres , qu'ils fassent
 „ réflexion sur la façon dont ils ont trai-
 „ té un homme de mon âge & de mon
 „ caractère ; & je crois qu'ils s'en repen-
 „ tiront. Vous m'avez trouvé , My-
 „ lord , avec deux de mes Paroissiens. Je
 „ ne prétens point parler de l'attaque de
 „ vos chiens ; soit que l'insolence de vo-
 „ tre Piqueur y ait donné lieu , soit que
 „ le hazard seul y ait eu part , je l'ai ou-
 „ bliée. La pauvreté apparente où vous
 „ me voyez , vous a fait croire sans
 „ doute que votre invitation étoit une
 „ charité que vous me faisiez. Cepen-
 „ dant nous avons sans vanité de quoi
 „ nous nourrir. (A ces mots il tira la
 „ de-

„ demie-guinée qu'il avoit trouvée dans
 „ le panier, ensuite il continua son dis-
 „ cours.) Vous m'avez fait asseoir à vo-
 „ tre table, Mylord; honneur que je n'ai
 „ aucunement ambitionné; mais quand
 „ je m'y suis placé par votre ordre, j'ai
 „ eu pour vous tout le respect qui vous
 „ est dû; ou si j'y ai manqué, ma vo-
 „ lonté n'a eu aucune part à ma faute.
 „ Ainsi il est impossible que j'aie pu mé-
 „ riter tant d'insultes. Si on les a faites
 „ à mon Ordre ou à ma pauvreté, (vous
 „ voyez pourtant que je ne suis point dans
 „ la misère,) la honte ne rejailit point
 „ sur moi; & je prie le Seigneur de dé-
 „ tourner de dessus votre tête la puni-
 „ tion du grand péché que vous avez
 „ commis.

Un battement de mains suivit la con-
 clusion de son discours. Quand le bruit
 fut cessé, Mylord lui dit qu'il étoit très
 fâché de tout ce qui s'étoit passé, à quoi
 il n'avoit eu aucune part. „ Les vers,
 „ dit-il, comme vous l'avez très bien
 „ remarqué, sont si mauvais, qu'il vous
 „ est facile d'y répondre. Et pour la
 „ fusée, c'est une impertinence du Maî-
 „ tre à danser, qui mériteroit d'être as-
 „ sommé; & si vous jugez à propos de
 „ vous

„ vous battre contre lui, loin de me faire aucune peine, je vous en saurai bon gré. A D A M S lui répondit, que ce n'étoit point à lui à le punir. Cependant, ajouta-t-il, celui que vous venez de nommer, Mylord, n'est point l'auteur de cette indigne poliçonnerie; je réponds de son innocence, car j'avois les yeux sur lui dans le tems qu'on l'a faite. Je pardonne au coupable, & je lui souhaite plus de bon-sens & d'humanité.

Le Capitaine en fronçant le sourcil, lui demanda d'un ton brutal, „ Est-ce à moi que votre discours s'adresse? Dieu me damne, j'ai autant d'humanité qu'un autre, & si quelqu'un en doute, je lui couperai la gorge, pour en convaincre la compagnie.” (A D A M S répondit en souriant, qu'il avoit dit vrai par hazard.) „ Si vous n'étiez pas Ministre, je vous ferois venir à une explication, mais votre soutane vous protège. Morbleu! si un homme qui porte une épée m'en avoit dit autant, je lui aurois déjà arraché l'ame. Si vous vous avifiez de me toucher, repartit A D A M S, ma soutane ne vous serviroit de rien.” Alors fermant son poing, il déclara haute-

te-

tement qu'il avoit mis à la raison bien d'autres gens que lui. Mylord fit tous ses efforts pour les mettre aux mains, mais il perdit ses peines. Le Capitaine se contenta de dire qu'il étoit bienheureux d'être Ministre ; & buvant ensuite une rasade à la prospérité de l'Eglise, il mit fin à la dispute.

Le Médecin, qui sembloit le plus modéré, étoit le plus méchant d'eux tous. Il commença en ce moment une harangue, où il se mit à louer le discours du Ministre, en blâmant très fort ceux qui l'avoient insulté ; il fit l'éloge de la pauvreté Apostolique, & conclut en recommandant à ADAMS de pardonner généreusement à tous les coupables. Mr. ADAMS répondit, que tout étoit déjà pardonné, & dans le même instant il se versa un grand verre de bière, sa liqueur favorite, & but à la santé de la compagnie. Lui, le Poëte & le Capitaine, se donnèrent mutuellement la main. Ensuite il remercia respectueusement le Médecin des égards qu'il lui avoit témoignés durant toute la scène ; car il n'avoit pas sourcillé, se contentant de rire intérieurement. Le grave Docteur *Galénique* continua de discourir contre les airs évaporés

rés & les propos inutiles, disant qu'il y avoit des plaisirs proportionnés à tous les âges & à tous les caractères, depuis le hochet jusqu'à la sphère, depuis les châteaux de carte jusqu'aux dissections anatomiques, depuis les Marionnettes jusqu'à la Tragédie. „ Les hommes, dit-il, ne se font jamais mieux connoître, „ que dans le choix de leurs amusemens. „ Quand nous voyons un enfant mépriser les toupies, les sabots, les volans & autres fadaïses, dont la plupart s'occupent avec tant de plaisir, pour s'appliquer à la lecture ou aux exercices des hommes faits, nous en concevons une haute idée. De-même si nous voyons un homme parvenu à un certain âge s'amuser aux jeux de l'enfance, nous ne pouvons que le mépriser. „

A D A M S loua beaucoup les réflexions du Médecin, & ajouta que rien ne le surprenoit tant que de voir dans des Auteurs dignes de foi, que *Scipion*, *Lélius*, & plusieurs autres Grands-Hommes, perdoient des heures entières dans des amusemens puérils. „ J'ai chez moi, reprit le Docteur, un Manuscrit Grec, qui parle „ des divertissemens de *Socrate*. „ Que je vous serois obligé, s'écria A D A M S, si vous

DE JOSEPH ANDREWS. 119

vous aviez la bonté de me le prêter !
„ Je vous l'enverrai , reprit le Méde-
„ cin ; je crois même que je me rappelle
„ un passe-tems qui étoit de l'invention
„ de ce sage Philosophe , & qu'il aimoit
„ plus qu'aucun autre. Il faisoit élever
„ un trône , où étoient un Roi & une
„ Reine avec leurs Gardes & leur Cour
„ autour d'eux. Alors on introduisoit un
„ Ambassadeur : c'étoit le rôle de *Socra-*
„ *te* lui-même. Quand on l'avoit conduit
„ aux piés du Roi , il lui faisoit une ha-
„ rangue , remplie de beaux sentimens
„ de vertu & de morale. Dès qu'il a-
„ voit fini , on le plaçoit sur le trône en-
„ tre le Roi & la Reine , qui lui faisoient
„ des présens dignes de la Majesté Ro-
„ yale. Voilà , je crois , le principal rô-
„ le. Peut-être ai-je oublié quelques ba-
„ gatelles , car il y a bien du tems que
„ je l'ai lu. „ Ce divertissement , dit A-
„ DAMS , étoit digne de ce célèbre Phi-
„ losophe. Je voudrois que les Grands
„ de nos jours eussent quelque chose
„ de semblable , pour leur tenir lieu
„ de cartes & de dés , & de cent autres
„ puérités qui consomment leur tems.
„ La Morale Chrétienne , ajouta-t-il ,
„ fournit pour ces harangues une ma-
„ tière

„ tière bien plus sublime , qu'aucune
 „ de celles dont *Socrate* eût pu faire
 „ choix.”

Mylord se recria sur la justesse de cette remarque , & dit qu'il vouloit se donner ce plaisir la même soirée. Le Docteur lui représenta qu'il n'y avoit aucun d'entre eux , qui fût capable de faire une harangue sur le champ. „ Ainsi, dit-il,
 „ on ne peut faire la cérémonie qu'après
 „ que quelqu'un en aura composé & a-
 „ pris une par cœur ; à moins, continua-
 „ t-il, que Mr. le Ministre n'ait quelque
 „ Sermon sur lui. En avez-vous Mon-
 „ sieur ? Oui, j'en ai un , répondit le
 „ bon A D A M S ; je ne voyage jamais sans
 „ cela, crainte d'accident.” Le Docteur,
 qui jouoit son rôle d'un sérieux capable de tromper un homme bien plus habile, l'engagea aisément à faire l'Ambassadeur. A D A M S ne pouvoit rien refuser à son digne ami, car c'étoit ainsi qu'il nommoit le Docteur. Ainsi Mylord ordonna que le trône fût élevé ; & à la fin de leur seconde bouteille, on vint lui annoncer que tout étoit prêt pour la cérémonie.

Le Lecteur fera peut-être surpris de l'habileté des domestiques, jusqu'à ce qu'il sache que le trône n'étoit autre chose qu'un
 grand





grand tapis, étendu sur deux tabourets assez éloignés l'un de l'autre, pour qu'une grande cuve d'eau fût placée entre deux, sans qu'on pût s'en appercevoir. Le Roi & la Reine, c'est-à-dire Mylord & le Capitaine, se placèrent sur les tabourets, ensuite le Poëte & le Docteur conduisirent l'Ambassadeur aux piés de Leurs Majestés. Dès que son Excellence eut lu son Sermon jusqu'au bout, on le mena à sa place, où il ne fut assis qu'un instant. Car le Roi & la Reine se levèrent aussi-tôt, & le tapis n'étant soutenu que par leur poids, s'enfonça dès qu'ils furent levés, & plongea Mr. l'Ambassadeur dans l'eau jusqu'au cou. Le Capitaine s'échappa heureusement. Mais le Mylord aiant descendu trop lentement, ADAMS l'empoigna & le tira dans la cuve; ce qui réjouit beaucoup les spectateurs, sans qu'ils osassent le témoigner. Quand il eut tourné & retourné Mylord tant qu'il voulut dans l'eau, il sortit de son bain, dans l'intention d'en faire autant au Docteur. Mais il s'étoit prudemment esquivé.

ADAMS ne perdit point de tems; il prit son bâton, & alla retrouver ses compagnons de voyage. Ensuite il déclara qu'il ne demeureroit pas plus longtems dans

une maison comme celle-là , & partit sans prendre congé de Mylord, dont il s'étoit vengé au-delà de ses souhaits ; parce que ce Seigneur aiant négligé de se faire secher, eut un gros rhume qui pensa lui couter la vie.



C H A P I T R E V I I I .

Entretien de Mr. ADAMS avec un Prêtre Romain, sur la vanité des Richesses.

ADAMS & JOSEPH, outrés de colère de ce qui étoit arrivé dans ce château, en sortirent la massue à la main, & emmenèrent *Fanny* avec eux, malgré les menaces & les prières des domestiques, qui mirent tout, hors la force, en usage pour les retenir. Nos Voyageurs marchèrent très vite, non dans l'appréhension d'être poursuivis, mais pour rechauffer Mr. ADAMS, & de peur qu'il ne s'enrhumât. Mylord, qui avoit bien instruit ses laquais sur ce qu'il souhaitoit d'eux à l'égard de *Fanny*, n'avoit aucune crainte qu'elle pût lui échapper. Aiant donc

donc appris que l'oiseau s'étoit envolé de sa cage, il s'emporta jusqu'à la fureur, & fit prendre différens chemins à ses gens pour la suivre & la ramener, leur déclarant que s'ils ne le faisoient, il leur défendrait de reparoître devant lui. Le Poëte, le Comédien & le Capitaine promirent & entreprirent de la retrouver. Le Médecin & le Maître à danser restèrent auprès de Mylord.

La nuit étoit extrêmement noire, quand nos Voyageurs s'étoient mis en chemin. Cependant ils marchèrent si bien, qu'en peu d'heures ils arrivèrent à une hôtellerie, éloignée de sept milles du château, où ils résolurent de passer la nuit. Cette maison qu'on auroit pu appeller un cabaret borgne, si l'enseigne ne l'avoit annoncée hôtellerie, ne fournissoit rien que du pain, du fromage & de la bière; dont ils firent cependant un fort bon repas, car la faim est un Cuisinier *François*.

Ce repas frugal étant fini, Mr. ADAMS déclara que cette nourriture simple lui avoit fait plus de bien, que le superbe diner du château de Mylord. Ensuite il fit voir la folie du Genre-humain, qui sacrifie jusqu'à l'espérance du bonheur éternel à la folle ambition de s'enrichir, tan-

dis que si peu de chose est nécessaire à l'homme pour le sustenter & le vêtir.

„ Vous avez raison, Monsieur, répondit
 „ un homme qui étoit auprès du feu, &
 „ qui étoit voyageur aussi-bien qu'ADAMS.
 „ Je suis étonné aussi-bien que vous, de
 „ voir le Genre-humain si attaché à l'ar-
 „ gent ; puisque chaque jour l'expérience
 „ nous fait voir, que les richesses ne peu-
 „ vent nous procurer de satisfaction. Que
 „ peuvent-elles nous donner qui soit vrai-
 „ ment desirable ? Peuvent-elles rendre
 „ la difformité aimable, donner de la for-
 „ ce au foible, ou de la santé au malade ?
 „ Si les richesses avoient ce pouvoir, on
 „ ne verroit pas tant de visages laids,
 „ ni tant d'hommes mal faits parmi les
 „ Grands. On ne verroit pas tant de ca-
 „ davres traînés dans des équipages su-
 „ perbes. Tout l'or du *Pérou* ne peut
 „ transformer la laideur, jusqu'à lui don-
 „ ner les agrémens de cette aimable fille
 „ que j'ai devant les yeux. (En disant
 „ ces mots, il regardoit *Fanny*.) Il n'est
 „ point de fard qui puisse opérer un tel
 „ miracle. Quelle drogue assez efficace
 „ pourroit-on acheter, pour rendre à la
 „ caducité la vigueur dont jouit ce jeu-
 „ ne-homme ? Les richesses nous acca-
 „ blent

„ blent de soins, au-lieu de nous procu-
 „ rer du repos; elles nous attirent l'en-
 „ vie, & non la bienveillance. Peuvent-
 „ elles prolonger la vie de celui qui les
 „ possède, ou même lui assurer la conti-
 „ nuation de leur séjour dans ses coffres?
 „ De quelle valeur sont-elles donc, puis-
 „ qu'elles ne peuvent ni nous embellir ni
 „ nous fortifier le corps, ni adoucir les
 „ amertumes de notre vie? Pour l'esprit,
 „ elles lui sont plus nuisibles qu'utiles,
 „ puisqu'elles nous rendent vains & or-
 „ gueilleux, & nous endurecissent le cœur.”
 „ Donnez-moi la main, Frère, s'é-
 „ cria ADAMS, vous êtes sans doute un
 „ Ecclésiastique.” Non, répondit l'au-
 „ tre, qui étoit un Prêtre de l'Eglise Ro-
 „ maine. Ceux qui savent nos Loix, ne
 „ s'étonneront point de ce desaveu. Soyez
 „ ce qu'il vous plaira, poursuivit le Mi-
 „ nistre, vous venez d'exprimer les sen-
 „ timens de mon cœur. Je suis assuré que
 „ j'ai prêché plus de vingt fois tout ce
 „ que vous venez de dire; car il m'a tou-
 „ jours paru plus aisé pour un cable de
 „ passer par un trou d'éguille, que pour
 „ un riche d'entrer dans le Ciel. Je dis
 „ un *cable*, parce que c'est le mot du tex-
 „ te, que nous avons mal rendu par ce-

„ lui de *chameau*. Votre proposition ;
 „ répondit le Romain, vous sera accor-
 „ dée par tous les Théologiens, comme
 „ une vérité incontestable, & en même
 „ tems bien déplorable. Mais comme
 „ un bien qu'on n'envisage que de loin,
 „ tout infini qu'il est, ne nous touche
 „ que foiblement, le plus grand service
 „ qu'on pourroit rendre au Genre-hu-
 „ main, (& je crois la chose très possi-
 „ ble) seroit de le convaincre que les
 „ biens de ce Monde même ne peuvent
 „ s'acquérir par les richesses. Cette doc-
 „ trine, selon moi, ne peut être contre-
 „ dite: car elle est non seulement méta-
 „ physiquement vraie, mais encore ca-
 „ pable d'être démontrée mathématique-
 „ ment. J'en suis en mon particulier si
 „ fortement convaincu, que je méprise
 „ souverainement les biens du Monde.”

A D A M S lui répondit par un très long dis-
 cours tissu de citations de tous les Auteurs
 qui ont écrit sur cette matière, & aux-
 quels nous renvoyons le Lecteur curieux.

Quand l'*Anglican* eut fini, le *Romain*
 recommença, & poursuivit avec zèle
 un discours, qu'il termina en priant Mr.
 A D A M S de lui prêter dix-huit sols pour
 payer son écot, l'assurant que faute de le

rem.

rembourser en espèces, il le feroit en prières. Le bon ADAMS lui dit que dix-huit sols étoient trop peu pour le voyage qu'il alloit faire, & qu'il partageroit une demie guinée avec lui. En même tems il se mit en devoir de lui tenir parole: mais il eut beau chercher dans toutes ses poches, il n'y trouva rien; car la bonne compagnie avec qui il avoit diné, pour couronner le badinage, lui avoit dérobé un trésor qu'il leur avoit imprudemment montré avec une espèce d'ostentation.

„ Je suis ruiné, dit ADAMS, je l'ai
 „ perdu assurément. Monsieur, comme
 „ je suis Chrétien, j'avois une demie gui-
 „ née toute entière dans ma poche ce
 „ matin, & à présent je n'ai pas un sol.
 „ Assurément le Démon me l'a dérobée.
 „ Il n'est pas nécessaire, Monsieur, ré-
 „ pondit le Prêtre Romain, de chercher
 „ une défaite; si vous n'avez pas envie
 „ de me prêter, je suis content. „ Je
 „ vous assure, mon cher Monsieur, s'é-
 „ cria ADAMS, que si j'avois sur moi
 „ une somme immense, dix pièces mê-
 „ me, je les donnerois pour tirer un Chré-
 „ tien de peine. Je suis plus mortifié
 „ de cet accident par rapport à vous que
 „ par rapport à moi-même. Peut-on être

„ plus malheureux ? Parce que je n'ai
„ point d'argent, on croit que je ne suis
„ point Chrétien. „ C'est moi qui suis
„ le plus malheureux, répondit l'autre,
„ si vous êtes aussi généreux que vous le
„ dites. Un écu m'auroit conduit com-
„ modément jusqu'à mon gîte, qui n'est
„ qu'à vingt milles d'ici, & où l'abondan-
„ ce m'attend. Je vous assure que je ne
„ suis point accoutumé à voyager ainsi,
„ mais je ne fais que d'arriver des pays
„ d'outremer. Une tempête nous a for-
„ cés de jeter nos bagages dans la mer.
„ Je me flate que l'hôte me fera crédit.
„ Cependant je n'aime point à faire voir
„ ma misère à ces sortes de gens, parce
„ qu'ils ne mettent guères de distinction
„ entre un coquin & un pauvre.”

Il crut qu'il se tireroit mieux d'affaire
en parlant tout de suite à l'hôte, étant ré-
solu de partir sans délai malgré les téné-
bres. Il le fit donc appeler, & lui ex-
posa sa situation. „ Hélas, Monsieur,
„ dit l'hôte, en se gratant la tête, s'il
„ est vrai que vous êtes sans fol ni maille,
„ il faut bien que je vous fasse crédit. J'ai-
„ merois pourtant mieux de l'argent
„ comptant, que la parole d'un Duc.
„ Mais comme vous avez l'air d'un
hon-

„ honnête-homme, je me fie à vous. ”
 Dès que le Prêtre eut le dos tourné,
 l'hôte déclara que s'il l'avoit soupçonné
 d'être fans argent, il ne lui auroit jamais
 tiré une goutte de bière. „ Je ne compte
 „ plus de le revoir, ajouta-t-il; je cro-
 „ yois, de la façon dont il parloit des ri-
 „ chesses, qu'il avoit cent guinées dans sa
 „ poche. ” ADAMS le reprit de ses mau-
 vais soupçons, qu'il lui dit être indignes
 d'un Chrétien. Ensuite, fans penser à la
 perte qu'il avoit faite, & fans considérer
 l'embarras où il se trouveroit lui-même
 le lendemain, il se coucha dans un mau-
 vais lit, comme ses compagnons avoient
 fait quelques heures anparavant. Cepen-
 dant la lassitude & la santé les firent mieux
 dormir, que bien d'autres sur le duvet &
 entre des rideaux de velours.



CHAPITRE IX.

Qui contient des Avantures sanglantes.

LE point du jour approchoit, quand
 le souvenir de sa chère *Fanny* réveil-
 la JOSEPH. Tandis qu'il y rêvoit avec
 F 5 plai-

plaisir, on vint frapper à la porte du cabaret. Il se leva & ouvrit sa fenêtre pour demander qui c'étoit. Les personnes qui étoient en-bas, lui demandèrent à leur tour s'il n'y avoit point d'étrangers dans la maison. Un autre de la bande ajouta à cette question, en s'informant s'il n'avoit point vu une jeune fille accompagnée de deux hommes. JOSEPH ne reconnut point la voix de ceux qui lui parloient. Cependant il commença à soupçonner que c'étoit à *Fanny* qu'on en vouloit, parce qu'un des domestiques du château lui en avoit assez dit pour le faire tenir sur ses gardes. Ainsi il répondit que non. Un des valets qui connoissoit l'hôte, l'appela par son nom, & lui fit la même question, à laquelle celui-ci répondit, Oui.

„ Hà hà, dit le valet, nous les tenons
 „ donc: allons, Mr. l'Hôte, ouvrez-nous
 „ la porte.”

Fanny, qui s'étoit aussi réveillée, entendant ce qui se disoit, s'habilla à la hâte, & s'en fut joindre JOSEPH, comme il achevoit sa toilette. Il l'embrassa tendrement, en la priant de ne rien craindre, puisqu'il étoit résolu de mourir en la défendant.

„ Est-ce-là le moyen, dit-elle, de me rassurer, que de me dire
 „ que

„ que vous allez m'exposer à perdre ce
 „ que j'ai de plus cher au monde ? ” JOSEPH lui baïsa respectueusement la main, en lui disant que la circonstance lui étoit bien favorable, puisqu'elle lui avoit attiré de sa part une déclaration, dont jusques-là elle n'avoit pas daigné l'honorer. En même tems il éveilla Mr. ADAMS, qui dormoit toujours malgré le bruit. Mais dès qu'il fut instruit du danger qui les menaçoit, sans faire attention que *Fanny* étoit dans la chambre, il sauta en bas du lit, & força cette modeste fille à tourner le dos.

Le Ministre étant vêtu entièrement, à l'exception de ses culottes qu'il oublia de mettre, & dont le défaut se trouvoit réparé par la longueur de ses vêtemens, il aida JOSEPH à baricader la porte, où nous les laisserons en sentinelle pour voir ce qu'on faisoit en-bas. La porte étant ouverte, le Capitaine, le Poëte, & le Comédien, suivis de trois des laquais de Mylord, entrèrent dans la maison, où ils dirent à l'hôte que deux hommes avoient enlevé une fille du château, & lui demandèrent où elle étoit couchée. L'hôte qui les crut sur leur parole, les mena jusqu'à la porte de la chambre où *Fanny* avoit pas-

fé la nuit, & les y laissa. Le Capitaine & le Poëte disputèrent à qui entreroit le premier: le plus alerte l'emporta: ce fut le Poëte, qui chercha sous le lit, dans les armoires, & jusques dans la cheminée, mais inutilement. Ils s'informèrent où les hommes étoient couchés, & s'approchèrent de la porte. Alors JOSEPH leur cria de se retirer, ou qu'il casseroit la tête à celui qui seroit assez hardi pour les insulter. Le Capitaine demanda tout bas à l'hôte, s'ils avoient des armes à feu. Celui-ci dit qu'il ne le croyoit pas, & que même il étoit presque assuré du contraire; parce qu'il les avoit entendus s'entredemander, quel parti il faudroit prendre si on les attaquoit: à quoi ils avoient répondu qu'ils se défendroient avec leur massue, & que Dieu favoriseroit la bonne cause. Cette réponse aiant satisfait le Capitaine, il s'avança vers la porte, en disant qu'il aimoit l'odeur de la poudre, & qu'il se soucioit très peu qu'ils eussent des armes ou non. Pour le Poëte, il descendit l'escalier, déclarant qu'il étoit fait pour chanter les Héros, & non pour marcher sur leurs traces.

Le Capitaine, à l'aide des laquais, eut bientôt enfoncé la porte, & trouvé l'ennemi rangé en bataille. Il dit très poliment

ment à Mr. ADAMS, que si lui & sa compagnie vouloient s'en retourner de bon gré au château, il n'y avoit point de faveur qui ne leur fût accordée; mais que s'ils refusoient les offres de Mylord, il avoit ordre de ramener la jeune fille de vive force; parce qu'à son air, on avoit tout lieu de croire que c'étoit quelque jeune Demoiselle, qu'ils venoient d'enlever à ses parens; qu'on voyoit bien d'ailleurs à ses manières, qu'elle étoit d'un bien au dessus du leur. *Fanny* protesta avec un torrent de larmes, qu'elle n'étoit qu'une infortunée orpheline sans aucuns parens dans le Monde, & elle le supplia très humblement de ne point attaquer ses amis, qui étoient résolus, lui dit-elle, de périr plutôt que de l'abandonner. Mr. ADAMS, dans des termes qui valoient des sermens, confirma tout ce qu'elle venoit de dire. Le Capitaine repliqua qu'il n'avoit point de tems à perdre; & que les malheurs qui pourroient leur arriver, ne viendroient que de leur entêtement.

Aussi-tôt, sans perdre de tems, il essaya de passer derrière le Ministre, pour se saisir de *Fanny*. Celui-ci, en voulant l'en empêcher, reçut un coup d'un des laquais, qu'il rendit au Capitaine, sans se

mettre en peine d'où il étoit venu ; & il l'adressa si bien dans l'estomac du guerrier, qu'il recula , en chancelant , jusqu'à la muraille. Celui-ci faisant réflexion qu'une récidive pourroit devenir plus sérieuse, tira son couteau de chasse, s'approcha d'ADAMS, & s'apprêta à lui porter un coup. Mais JOSEPH dans l'instant lui déchargea un pot de grez sur la tête avec tout ce qui étoit dedans ; le couteau de chasse lui tomba de la main, & il mesura la terre en se prosternant aux piés de son vainqueur, tandis que son sang, mêlé de la liqueur dont le pot étoit rempli, distilloit tout le long de son visage & de ses habits. ADAMS avoit eu sa part du pot de chambre ; & pour l'achever, un des laquais lui avoit frotté la barbe avec un linge qui trempoit dans une cuve d'eau où l'on avoit mêlé de la suie de cheminée, dans l'intention de l'aveugler, & de le mettre par ce moyen hors d'état de se défendre. Mais le brave Ministre lui riposta d'un coup de poing au travers du visage, & le coucha à ses piés.

Jusqu'alors la Fortune sembloit se déclarer pour nos Voyageurs. Mais tout d'un coup, selon ses caprices ordinaires, elle changea de parti. L'hôte vint, & s'élan-

s'élançant dans la mêlée, il donna de sa tête dans la poitrine de JOSEPH, & le fit chanceler. Celui-ci se remit à l'instant, & releva si rudement le menton du cabaretier, qu'il le mit à deux doigts d'une culbute. Il alloit redoubler, quand un grand coquin de laquais lui appliqua un coup de massue sur le derrière de la tête avec tant de violence, qu'il l'étendit par terre sans connoissance.

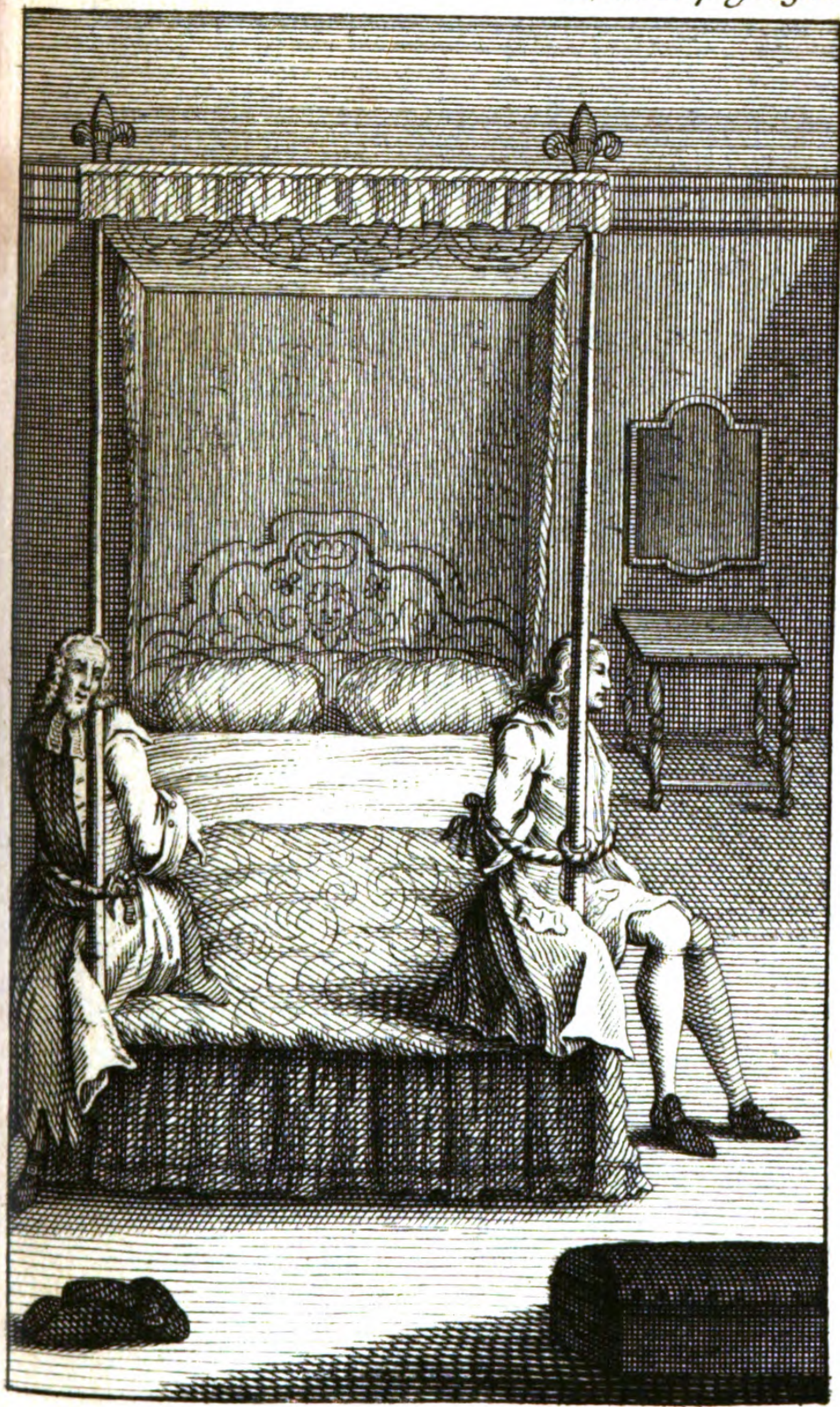
Fanny faisoit retentir la maison de ses cris, & ADAMS s'avançoit au secours: mais l'hôte & les trois laquais se jettèrent sur lui. Alors la bravoure succomba sous la multitude. ADAMS fut accablé, mais non vaincu. Si *Don-Quichotte* l'eût vu dans l'état où il étoit, tout barbouillé de noir, se battre ainsi contre quatre ennemis comme un autre *Alcide*, il l'eût pris pour un *More* enchanté.

Mais voici la scène tragique. Le Capitaine s'étoit relevé, voyant JOSEPH étendu par terre, & ADAMS prisonnier. Il se saisit de *Fanny*, qu'il traîna hors de la chambre, à l'aide du Poëte & du Comédien; car ces deux Messieurs aiant appris que leur parti triomphoit, avoient remonté à la chambre. La pauvre fille fit des lamentations capables d'adoucir les scé-

scélérats les plus endurcis, quand elle vit qu'on vouloit la séparer de JOSEPH. Mais ses larmes & ses prières furent inutiles. Elle fut attachée sur le cheval du Comédien, que le Capitaine monté sur le sien mena par la bride, entraînant cette belle infortunée, malgré tout ce qu'elle put dire pour l'attendrir. A peine même l'écoutoit-il, tant il étoit préoccupé du degré de faveur dont il alloit jouir, après avoir rendu un service si important à son Patron.

Les domestiques eurent ordre de bien lier ADAMS & JOSEPH, afin que Mylord n'en fût point importuné pendant l'entretien qu'il devoit avoir avec *Fanny*; desorte que par les conseils du Comédien, ils attachèrent l'un & l'autre dos à dos à une colonne du lit, & prièrent l'hôte de ne les point délier jusqu'à nouvel ordre, ensuite ils prirent le chemin du château.









C H A P I T R E X.

Dialogue entre le Poëte & le Comédien.

AVANT de procéder au dénouement de la Tragédie, nous oublierons un peu ADAMS & JOSEPH, à l'imitation des Poëtes Lyrico-dramatiques de notre Siècle, qui au milieu d'une pièce interrompent une action sérieuse, & quelquefois intéressante, par un excellent ouvrage d'esprit, que le Vulgaire appelle Ballet. On le représente en dansant, & non en chantant, parce que les personnes qui le font valoir, ont pour la plupart la faculté de leur entendement située dans leurs talons, comme d'excellens Joueurs d'instrumens l'ont dans leurs doigts, & ainsi de plusieurs autres fameux Artistes, & même des personnes qui n'ont aucun talent. Car la Nature n'a donné des têtes à certaines gens, que pour la bonne grâce du corps, & seulement pour pouvoir porter un chapeau.

Le Poëte & le Comédien avoient commencé leur entretien pendant que les autres se battoient. Le premier continua de
la

la sorte , quand le combat fut fini. „ Com-
 „ me je vous l'ai fait remarquer tout à
 „ l'heure , dit-il , la raison pour laquelle
 „ vous avez si peu de bonnes pièces , est
 „ évidente. Vous n'encouragez point les
 „ Auteurs. Ces Messieurs ne veulent
 „ plus écrire. Non , Monsieur , ils n'é-
 „ criront point , vous dis-je , sans espé-
 „ rance de profit & de réputation : l'un
 „ & l'autre sont les objets de leur ambi-
 „ tion. Les ouvrages de Théâtre sont
 „ comme des arbres : ils ne peuvent ni
 „ croître ni s'embellir sans nourriture ,
 „ mais ils s'élèvent & fleurissent dans une
 „ terre grasse. Les Muses , ainsi que des
 „ vignes , ont besoin d'être cultivées. La
 „ Cour & la Ville ne savent ce qu'ils
 „ veulent ; on y aime mieux *Arlequin* que
 „ *Radamiste* , & l'Opéra Comique l'em-
 „ porte sur les Théâtres sérieux. On a
 „ perdu absolument le discernement du
 „ Noble & du Sublime. A dire le vrai ,
 „ je crois que les Acteurs sont en partie
 „ cause de cette dépravation du goût ,
 „ car ils sont aujourd'hui exécrables. Un
 „ homme a beau écrire comme un An-
 „ ge , ces misérables n'entendent rien à
 „ leurs rôles , n'ont aucun talent , & dé-
 „ figurent toutes les pièces. La Nature
 „ ne

„ ne leur a donné ni voix, ni figure, ni
 „ esprit ; & ils ont l'audace de vouloir
 „ plaître.”

„ Doucement, dit le Comédien à son
 „ tour. Je vous assure, Monsieur, que
 „ les Acteurs sont assez bons pour les
 „ Auteurs d'à présent. Ils approchent
 „ même beaucoup plus de la perfection
 „ de leur Art. Je serois aujourd'hui moins
 „ surpris de voir un *Betterton* ou un *Booth*
 „ sur le Théâtre, que de voir un *Shakes-*
 „ *pears* ou un *Otway*. Je pourrois donc
 „ vous retorquer votre argument, &
 „ vous dire que la raison pour laquelle
 „ les Auteurs sont méprisés, est parce
 „ que leurs pièces ne valent rien.”

„ Je ne dis pas le contraire, reprit le
 „ Poëte, mais je suis surpris de vous voir
 „ prendre l'affirmative avec tant de cha-
 „ leur. Vous ne pouvez pas vous croi-
 „ re intéressé dans notre dispute. Je crois
 „ que vous rendez trop de justice à mon
 „ discernement, pour vous imaginer que
 „ c'est à vous que j'en veux. Non,
 „ Monsieur, si nous avions six Acteurs
 „ qui eussent le bonheur de vous ressem-
 „ bler, ils égaleroient les *Bettertons* & les
 „ *Sand-Fords* du dernier Siècle. Car sans
 „ flatterie, s'ils revenoient encore sur le
 „ Théa-

„ Théâtre, ils ne pourroient jamais jouer
 „ mieux leurs rôles que vous avez fait
 „ les vôtres. C'est un fait qu'on ne peut
 „ nier, & je l'ai entendu dire à toutes
 „ les personnes capables d'en juger fai-
 „ nement. Vous me pardonnerez, si je
 „ vous en fais mon compliment. En
 „ effet, il est certain que pour les der-
 „ niers rôles que je vous ai vu jouer, cha-
 „ cun l'emportoit sur le précédent, c'é-
 „ toit de nouvelles perfections chaque
 „ fois. Enfin vous avez surpassé mon
 „ attente, & porté votre génie au-delà
 „ de ce que je croyois possible.”

„ Vous êtes aussi fort peu intéressé,
 „ Monsieur, dans ce que j'ai dit de nos
 „ Auteurs Dramatiques, répondit le Co-
 „ médien. Il y a dans votre pièce des
 „ vers pompeux, hardis, inimitables,
 „ & dignes, je ne dis pas seulement du
 „ Cothurne, mais de la Trompette Epique.
 „ *Shakespears* lui-même n'a rien fait de
 „ mieux. Une rare délicatesse de senti-
 „ ment, une diction toujours pure, &
 „ des expressions d'une noblesse à laquel-
 „ le nos Messieurs n'ont pas rendu justi-
 „ ce. A dire le vrai, ils sont si mauvais
 „ Comédiens, si ignorans, si grossiers,
 „ si fots dans leurs jugemens, que je
 „ plains

„ plains un Auteur qui se trouve' présent
 „ au massacre de sa pièce par de tels
 „ bourreaux.”

„ Cela n'arrive que rarement, repliqua
 „ le Poëte; puisque le plus souvent les
 „ pièces de Théâtre ne font que des avor-
 „ tons, qui ne peuvent vivre. Nos Co-
 „ médies font des rapsodies sans esprit,
 „ sans sel, sans liaison, sans conduite;
 „ des jeux de mots, de l'insipide méta-
 „ physique, de fades plaisanteries, ou
 „ bien un galimathias où le bon-sens est
 „ ridiculement sacrifié à de prétendus
 „ bons-mots. Que je plains un Acteur
 „ obligé d'étudier son rôle dans de pa-
 „ reilles Comédies. Par rapport aux
 „ Tragédies, ce sont des pensées guin-
 „ dées & obscures, une action sans vrai-
 „ semblance, sans conduite, sans mœurs.
 „ Avec une versification pompeuse &
 „ quelques situations bizarres, on croit
 „ être un *Sophocle*.”

„ Si les vers sont obscurs dans le ma-
 „ nuscrit, ils le sont bien plus dans la
 „ bouche de l'Acteur, reprit le Comé-
 „ dien. J'en connois à peine un seul qui
 „ sache parler distinctement. Comment
 „ voulez-vous qu'ils sachent ajuster les
 „ gestes & la voix au sujet qu'ils font
 „ char-

„ chargés de faire valoir ? Celui-ci en
 „ parlant à une Reine, se tient dans l'at-
 „ titude d'un homme qui fait des armes.
 „ Celui-là n'a d'autre talent, que de sa-
 „ voir ouvrir de grands bras, avec un
 „ petit corps & une face de singe. Cet
 „ autre, avec une mine ignoble & une
 „ taille grosse & courte, croit se rédimen-
 „ ter par ses poûmons, & effacer son cama-
 „ rade à voix grasse & pâteuse. Le dia-
 „ ble m'emporte, si le Public n'est enco-
 „ re mieux servi par les Auteurs que par
 „ les Acteurs ! Cependant je veux ména-
 „ ger mes confrères. ”

„ Vous êtes plus généreux que juste,
 „ répondit l'Auteur : je n'aime point à
 „ parler mal des ouvrages de qui que ce
 „ soit : mais de bonne foi, dites-moi ce
 „ que *Betterton* ou *Booth* eussent fait d'un
 „ galimathias tel que celui de *la Mariane de*
 „ *Fenton*, du *Philotas de Frowde*, ou de l'*Eury-*
 „ *dice de Mallet* ; enfin de tous les hurlemens
 „ insipides, que votre Poëte, (comment
 „ l'appellez-vous, *Lillo* ou *Dillo*) a donnés
 „ au public sous le titre de Tragédies ? ”

„ Fort bien, interrompit le Comédien.
 „ Mais que pensez-vous de deux drolles,
 „ comme *Quin & Délane*, ou de ce maî-
 „ tre-fou, de ce grimacier *Cibber* le fils,
 „ de

„ de ce vilain animal de *Macklin*, ou de
 „ la bégueule *Mademoiselle Clive* ? Que de-
 „ viendroient dans la bouche de ces
 „ maussades Acteurs les *Shakespears*, les
 „ *Otways*, & les *Lees* ? Quelle grace ces
 „ gens-là peuvent-ils, je ne dis pas prê-
 „ ter, mais conserver à un ouvrage
 „ Dramatique ? Je voudrois bien leur en-
 „ tendre déclamer des vers harmonieux
 „ de *Lee*.”

„ Attendez, attendez, s'écria le Poë-
 „ te : répétez de grace les vers tendres
 „ qui sont dans le troisième acte de ma
 „ pièce, ces vers admirables qui vous
 „ ont fait tant d'honneur. Je le ferois
 „ volontiers, répondit le Comédien, si
 „ je ne les avois pas oubliés. A dire
 „ la vérité, reprit l'Auteur, vous n'a-
 „ vez pas été parfait dans cette pièce.
 „ Si vous aviez bien su votre rôle, on
 „ vous auroit applaudi plus qu'on n'a ja-
 „ mais fait aucun Acteur. J'étois bien
 „ mortifié de vous voir manquer un ap-
 „ plaudissement unanime. Si je m'en
 „ souviens bien, repartit le Comédien,
 „ ce fut l'endroit le plus sifflé de votre
 „ pièce. Ce fut votre manière de jouer
 „ qui fut sifflée, dit le Poëte. Ma façon
 „ de jouer, interrompit l'autre ! J'ai
 „ tort,

„ tort, reprit l'Auteur, car vous n'avez
 „ point joué. Au-lieu de jouer, vous
 „ récitiez votre leçon, ainsi vous ne fû-
 „ tes sifflé que par rapport à votre mé-
 „ moire.”

„ Ou je me trompe, répondit le Co-
 „ médien, ou ce furent les coups de sif-
 „ flet qui me firent manquer. Tous les
 „ Spectateurs convinrent que je vous a-
 „ vois rendu comme je le devois. Ne di-
 „ tes point que ce fut par ma faute que
 „ votre pièce tomba. Je ne fais pas ce
 „ que vous voulez dire avec votre chu-
 „ te, repliqua le Poëte. Vous savez
 „ bien, dit le Comédien, qu'on n'a joué
 „ votre pièce qu'une fois. Le Parterre,
 „ répondit l'Auteur, étoit prévenu con-
 „ tre moi : les misérables qui le compo-
 „ sent, m'étrangleroient volontiers ; ce
 „ ne sont que des Tailleurs. Pourquoi
 „ les Tailleurs vous en voudroient-ils,
 „ demanda le Comédien ? il me paroît
 „ que vous n'avez jamais eu beaucoup de
 „ commerce avec eux.”

Le Poëte, dont la bile étoit échauffée,
 alloit répondre vivement, quand la scène
 fut interrompue par un accident. Si le
 Lecteur est pressé d'en apprendre les cir-
 constances, il n'a qu'à sauter le Chapitre
 sui-

suivant, qui n'est que le contraste de celui-ci. Cependant il contient les matières les plus graves & les plus importantes du Livre, étant composé d'un dialogue entre Mr. ADAMS & JOSEPH.



CHAPITRE XI.

Mr. ADAMS exhorte JOSEPH à supporter patiemment son affliction.

DE'S que JOSEPH fut revenu à lui, & qu'il fut assuré de l'enlèvement de sa chère *Fanny*, il se mit à pousser des gémissemens capables d'attendrir le cœur le plus farouche. JOSEPH, en prononçant ces mots, „ Ah, ma chère *Fanny*, „ je ne te reverrai jamais! ” ne put s'empêcher de verser des larmes : enfin son désespoir étoit si grand, que nous essayions vainement de l'exprimer.

Après bien des gémissemens & des soupirs, ADAMS lui parla de la sorte. „ Je „ ne blâme pas, mon cher enfant, ces „ premiers mouvemens de votre passion. „ Quand des malheurs inattendus nous „ surprennent, il faut avoir plus de science
Tome II. G „ ce

„ ce que vous n'en avez pour les suppor-
 „ ter avec constance. Mais c'est le de-
 „ voir d'un Chrétien d'appeller sa raison
 „ au secours le plutôt qu'il lui est possi-
 „ ble, afin qu'elle l'arme de patience &
 „ de résignation. Consolez - vous, mon
 „ cher fils, consolez-vous. Je conviens
 „ que vous avez perdu la plus belle, la
 „ plus vertueuse, & la plus aimable des
 „ filles, qui vous aimoit tendrement, & avec
 „ qui vous vous étiez promis de couler
 „ d'heureux jours dans la vertu & dans l'in-
 „ nocence. Vous espériez voir naître d'el-
 „ le de petits amours, qui auroient été la
 „ joie de votre jeunesse, & votre support
 „ dans un âge avancé. Vous l'avez per-
 „ due; & ce qui est encore plus affreux,
 „ vous savez qu'elle court risque de de-
 „ venir la victime de l'impudicité & de
 „ la violence. Ces idées sont à-la-vérité
 „ le comble des horreurs.”

„ Je perds toute patience, s'écria dou-
 „ loureusement JOSEPH. Que n'ai-je
 „ la liberté de faire agir mes mains, pour
 „ m'arracher les yeux & me déchirer moi-
 „ même? Si vous souhaitez d'en faire un
 „ si mauvais usage, reprit Mr. ADAMS,
 „ je suis bien-aîsé que vous en foyez pri-
 „ vé. J'ai mis votre malheur dans tout
 „ son

„ son jour. Mais il faut appeller la Re-
 „ ligion à votre aide. Souvenez-vous que
 „ tout ce qui se fait dans le Monde, arri-
 „ ve par la permission de la Providence.
 „ Un Chrétien doit s'y soumettre sans
 „ murmure. Nous ne nous sommes point
 „ faits nous-mêmes. L'Être éternel qui
 „ nous a créés, veille sur nous, & nous
 „ conduit, sans que nous soyons en droit
 „ de nous plaindre des afflictions qu'il
 „ nous envoie. Une autre raison qui doit
 „ nous empêcher de nous affliger, est no-
 „ tre ignorance en ce qui regarde l'ave-
 „ nir. Que savons-nous si ce qui nous pa-
 „ roit un mal, ne nous conduit point à un
 „ bien? J'aurois dû vous faire remarquer
 „ que notre ignorance va jusqu'à l'aveu-
 „ glement. Ne sachant point à quoi un
 „ événement doit nous conduire, nous
 „ ne pouvons savoir de quelle source il
 „ provient. Vous êtes homme, par con-
 „ séquent pécheur; ceci est peut-être le
 „ châtement de vos péchés. En ce cas
 „ c'est un bonheur, & le plus grand de
 „ tous les biens, puisque par-là le Ciel
 „ est appaisé; car la colère céleste ne peut
 „ nous poursuivre vainement. D'ailleurs
 „ l'impuissance de nous relever de nos
 „ malheurs par nous-mêmes, doit nous

„ convaincre de l'absurdité de nos em-
 „ portemens. A qui résistons-nous? De
 „ qui est-ce que nous nous plaignons?
 „ C'est de celui dont nous ne pouvons é-
 „ viter les coups? Il n'est point de cuirasse
 „ assez forte pour nous en garantir, ni
 „ d'autre assez profond pour nous cacher
 „ à sa justice. L'unique ressource de
 „ l'homme est dans sa soumission.”

„ Ah! Monsieur, interrompit JOSEPH,
 „ tout ce que vous dites-là est vrai &
 „ bien beau; & je vous écouterai jus-
 „ qu'au soir avec plaisir, si je n'avois pas
 „ mon cœur pénétré de douleur. C'est
 „ justement, reprit ADAMS, ce qui
 „ doit vous engager à m'écouter. Refu-
 „ seriez-vous le secours d'un Médecin
 „ dans une maladie, sous prétexte de
 „ vouloir bien vous mettre entre ses
 „ mains quand la santé vous seroit reve-
 „ nue? Les consolations doivent être ad-
 „ ministrées aux affligés, & non à ceux
 „ qui sont dans la joie.”

„ Mais vous ne m'avez rien dit de
 „ consolant encore, repliqua JOSEPH.
 „ Et qu'ai-je donc fait, interrompit le Mi-
 „ nistre? N'est-ce pas pour vous conso-
 „ ler, que je viens de vous instruire de
 „ votre devoir? Qu'ai-je à faire de tou-
 „ tes

„ tes ces belles leçons , interrompit Jo-
 „ SEPH ? Si vous voulez me consoler ,
 „ dites-moi que ma chère *Fanny* me sera
 „ rendue Cela pourroit arriver , ré-
 „ pondit froidement ADAMS , mais je ne
 „ puis vous en assurer. Il faut attendre
 „ la fin de tout ceci avec une soumission
 „ parfaite. Si elle vous est rendue , il
 „ faut la recevoir comme un présent du
 „ Ciel , & remercier celui qui vous la
 „ rend , & qui a protégé son innocence.
 „ Si elle est perdue , il faut vous en con-
 „ soler , & vous soumettre aux decrets
 „ de la Providence , en lui rendant gra-
 „ ces , même de ses châtimens. Si vous
 „ êtes sage & prudent , mon cher Jo-
 „ SEPH , vous attendrez , avec une par-
 „ faite conformité à la volonté du Sei-
 „ gneur , la fin de tout ce qui vient d'ar-
 „ river. Soyez persuadé que les mal-
 „ heurs qui accablent les Justes , quelque
 „ grands qu'ils soient , ne sont que des
 „ chemins secrets , par lesquels l'E-
 „ tre suprême les conduit à un bon-
 „ heur parfait. C'est notre devoir , c'est
 „ notre intérêt qui nous invite à la modé-
 „ ration dans les grandes tribulations : &
 „ si nous refusons de nous soumettre ,
 „ nous devenons indignes d'être comptés

„ pour Chrétiens, même pour hommes
 „ raisonnables.”

Il prononça ces derniers mots d'un ton si sévère & si véhément, que JOSEPH en fut effrayé. „ Ne vous fâchez point, Monsieur, dit-il; vous vous trompez, si vous croyez que je veuille disputer contre vous: je sai que c'est mon devoir de faire tout ce que vous dites. Et à quoi vous sert-il d'être instruit de votre devoir, reprit le Ministre, si vous ne le pratiquez pas? Vos connoissances aggravent votre crime. Ah! JOSEPH, je vous croyois plus docile.” JOSEPH, lui répondit, qu'il l'entendoit mal. „ Vous croyez, Monsieur, lui dit-il, que je m'efforce de nourrir mon chagrin; mais sur mon ame, je vous jure que non.” ADAMS le reprimanda pour avoir juré, & puis continua son Sermon sur le chagrin. „ Tous les Sages, dit-il, tous les Philosophes, même parmi les Payens, ont écrit contre ces foibleffes, comme indignes de l'homme.” Il cita plusieurs Auteurs tant sacrés que profanes, particulièrement *Sénèque*: il cita aussi le Livre de la *Consolation*, qui, quoiqu'il ne soit pas de *Cicéron*, valoit selon lui presqu'autant que tous les

ouvrages de ce grand Orateur. Il conclut en exhortant JOSEPH à modérer son chagrin, crainte d'offenser l'Être suprême, seul capable de lui rendre sa *Fanny*.

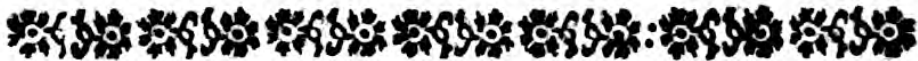
Cette raison, ou plutôt l'imagination que le retour de *Fanny* étoit une chose possible, fit plus d'effet sur JOSEPH que toute la rhétorique du Ministre, & calma pour un instant sa douleur. Mais lorsqu'il faisoit réflexion sur les dangers auxquels elle étoit exposée, son accès recommençoit, sans qu'il fût au pouvoir d'ADAMS de le modérer, quoiqu'il fit des efforts dont *Socrate* lui-même se seroit applaudi. Les sanglots & les gémissemens recommencèrent de nouveau, tant de la part du Ministre que de JOSEPH. A la fin ce dernier s'écria,

Si l'homme à des malheurs est exposé sans cesse
Il doit, en les sentant, les souffrir sans foiblesse.

„ Quel galimathias est-ce-là, deman-
„ da ADAMS ? Je l'ai retenu d'une Tra-
„ gédie que j'ai vu jouer, répondit Jo.
„ SEPH.

* Ces deux vers rendent le sens de ceux de l'Original.

„ SEPH. Fi , s'écria le Ministre , ces
 „ Pièces de Théâtre n'apprennent que
 „ du Paganisme ; je n'ai jamais cru qu'un
 „ Chrétien pût lire d'autres Pièces de
 „ Théâtre que *Caton*, & l'*Andrienne* qu'on
 „ a renouvelée de *Térence*. Il faut avouer
 „ qu'il y a dans cette dernière, des maxi-
 „ mes aussi saines que dans des Sermons.”
 Il faut les laisser ici, pour courir après l'ob-
 jet des douleurs de JOSEPH.



C H A P I T R E XII.

*Autres Aventures qui surprendront le
 Lecteur.*

LE Capitaine, qui avoit enlevé *Fanny* de si grand matin, se hâtoit de la conduire au château. Non content de mépriser ses prières & ses larmes durant le chemin, il l'insultoit encore par des propos insolens, qu'elle entendoit à peine, parce que c'étoit pour la première fois que ses oreilles étoient fouillées de pareils discours. Cependant il changea de ton, & se mit à la flater, en lui étalant la gloire & l'abondance dont elle alloit

loit jouir chez un Seigneur qui avoit la volonté & le pouvoir de la rendre heureuse. „ Dans peu, lui dit-il, vous me
 „ regarderez comme le meilleur de vos
 „ amis, puisque je suis l'instrument dont
 „ la fortune se sert pour vous élever au
 „ comble de la félicité. Allons, ajouta-
 „ t-il, foyez sage, & méprisez ce misé-
 „ rable à qui vous alliez vous sacrifier, si
 „ je n'étois venu vous arracher de ses
 „ mains; c'est votre ignorance qui vous
 „ a fait faire un choix si indigne de
 „ vous.”

„ Je n'ai jamais aimé, répondit-elle,
 „ un homme digne de mépris, ni un mi-
 „ sérable. Vous vous fâchez, Mademoi-
 „ selle, reprit le Capitaine, de ce que je
 „ le traite de misérable; mais que peut-
 „ on dire autre chose d'un laquais? Je ne
 „ vous entens pas, repliqua-t-elle; celui
 „ dont vous me parlez a été domestique,
 „ il est vrai, dans la maison où je servois
 „ moi-même, ainsi il n'est point indigne
 „ de moi. Croyez-moi, repartit le Ca-
 „ pitaine, cédez de bonne grace, vous
 „ ne pouvez vous échapper: la résistance
 „ est inutile, & Mylord vous aimera bien
 „ plus, si vous vous donnez à lui, que
 „ s'il est obligé de vous y contraindre.”

A ces mots, *Fanny* se mit à crier au secours, car il faisoit déjà jour ; mais ne voyant personne , elle leva les yeux au Ciel, pour implorer l'assistance du souverain Protecteur de l'innocence. Le Capitaine la menaça de lui fermer la bouche, si elle ne cessoit de crier. Elle fut donc forcée de se taire, & prononça seulement trois ou quatre fois le nom de JOSEPH, en versant un torrent de larmes ; mais tout à coup la vue d'un Cavalier qui venoit vers eux, lui rendit l'usage de la parole. Elle l'appella malgré les menaces du Capitaine, & implora son secours pour la tirer des mains de son ravisseur. L'homme s'arrêta. Mais le Capitaine lui dit que c'étoit sa femme, qu'il venoit d'enlever d'entre les bras de son amant pour la ramener chez lui. Le Cavalier le crut sur sa parole, & lui souhaitant un bon voyage, s'éloigna au trot. Quand il fut loin, le Capitaine maltraita beaucoup la pauvre *Fanny*, en lui jurant qu'il lui mettroit un baillon dans la bouche pour la punir de sa desobéissance. Ce qu'il auroit exécuté, s'il n'avoit dans le moment fait la rencontre de deux hommes armés de bons pistolets, à qui elle demanda encore du secours. Le Capitaine leur répéta
la

la même histoire, dont il avoit amusé le premier. „ Morbleu qu'elle est jolie ! „ s'écria un de ces hommes, le drolle a- „ voit le goût fin ; que n'étois-je à sa „ place ! Son camarade , au-lieu de lui „ répondre, s'écria à son tour. Parbleu „ je la connois ! n'êtes-vous pas *Françoise* „ *Goodwille* ? Oui , oui , c'est moi , ré- „ pondit-elle. Ah ! *Jean*, c'est donc vous „ que le Ciel m'envoie , pour me tirer des „ mains de cet infame , qui m'emmené „ malgré moi pour me deshonorer. Au „ nom de Dieu tirez-moi de ses mains. ”

Le Capitaine crut l'emporter à force de postions ; mais ces hommes étant bien armés, & le carosse qu'ils escortoient arrivant à propos, il vit à son grand regret, que la force & la ruse lui devenoient inutiles, desorte qu'il ne pensa plus qu'à se tirer d'affaire. La personne qui étoit dans le carosse, le fit arrêter, & examina le cas d'un air d'autorité. La déposition de *Fanny*, fortifiée du témoignage du laquais dont elle étoit connue, fut écoutée. On se saisit du Capitaine, qu'on mena en triomphe, garotté sur son cheval, à la suite du carosse où l'on fit monter *Fanny*. Ce Seigneur d'importance, qui étoit ainsi voituré, n'étoit autre que Mr. *Pierre Pon-*

ce , Intendant de Lady *Booby* , qui devoit sa Maîtresse de quelques milles, & qui dans le fond de l'ame, après son argent & celui d'autrui, n'aimoit rien tant qu'une jolie Fille.

Le carosse arriva à l'hôtellerie, qui étoit située sur leur chemin, dans le tems que le Poëte & le Comédien s'entretenoient, & que Mr. ADAMS & JOSEPH dispuoient ensemble, liés comme nous les avons laissés. *Fanny* descendit à la porte, & vola plutôt qu'elle ne marcha, jusqu'à la chambre où étoit son cher JOSEPH. Lecteurs, figurez-vous la joie que ressentirent alors ces deux amans; il faut avoir aimé pour la comprendre.

Mr. *Ponce*, qui avoit appris par *Fanny* que Mr. ADAMS étoit-là, s'arrêta pour recevoir ses hommages; car celui-ci étant un cagot, ADAMS le révéroit, parce qu'il prenoit le masque pour le visage, & il rendoit à cet hypocrite le respect qu'il croyoit dû au vrai mérite; ce que l'autre attribuoit méchamment à la vénération dont il croyoit le Ministre pénétré, non pour sa personne, mais pour sa bourse: ce qui le rendoit si fort son ami, qu'une fois qu'ADAMS fut actionné pour une petite dette, il lui prêta cent francs,

francs , pour l'empêcher d'aller en prison , fans en exiger d'autre sûreté qu'un contrat dans les formes , par lequel le Ministre lui donnoit hypothèque sur tous ses meubles.

Il seroit difficile de dépeindre la figure du pauvre ADAMS. Il s'étoit habillé si à la hâte , qu'on le trouva sans bas ni culotte ; sa perruque retournée , la coiffe en dehors étoit attachée sur sa tête avec un mouchoir de soie rouge. Sa robe déchirée pendoit sous son surtout , & on apercevoit quelques lambeaux d'une chemise assez sale. Son visage conservoit les couleurs que le torchon y avoit empreintes. Cette figure , que *Fanny* venoit de tirer des cordes qui la tenoient captive , en s'offrant aux yeux de *Mr. Pierre Ponce* , déranger toute sa gravité ; cependant il lui dit de s'aller nettoyer , ne voulant pas lui permettre de lui rendre ses hommages dans un état si indécent.

Le Poëte & le Comédien voyant le Capitaine lié , crurent que la prudence exigeoit d'eux de pourvoir à leur propre conservation ; & une retraite précipitée leur parut le plus sûr moyen de se retirer du péril. Ils montèrent tous deux sur le cheval du Poëte qui leur étoit resté , & par-

tirent avec toute la diligence possible.

L'hôte, qui connoissoit Mr. *Ponce* & les livrées de Lady *Booby*, fut fort surpris de ce changement. La femme qui venoit de se lever, aiant appris toute l'histoire, le consola, en l'appellant bête, animal &c. „ Que ne m'as-tu demandé conseil, insensé que tu es, lui dit-elle. Tu ne cesseras jamais de faire des sottises, que moi & mes enfans ne soyions ruinés.”

Quand *Ponce* eut fini de déjeuner de quelques provisions qu'il avoit dans son carrosse, & qu'ADAMS se fut ajusté le mieux qu'il lui fut possible, cet homme d'importance commanda que le captif fût conduit à son tribunal; mais les laquais, nation peu vindicative, satisfaits de la vengeance que JOSEPH avoit pris de lui (car il lui avoit donné un coup de bâton) & le croyant suffisamment puni, l'avoient relâché: & il étoit parti en menaçant JOSEPH d'un châtiment dont il ne se mit jamais en peine.

Cependant l'hôtesse se présenta devant Mr. *Ponce*, & après une centaine de révérences, elle s'expliqua en ces termes. „ J'espère, Monsieur, que pour l'amour de moi & de mes enfans, votre Grandeur

„ leur pardonnera à mon mari, qui n'a
 „ point d'esprit. S'il pouvoit payer sa fot-
 „ tise tout seul, je ne le plaindrois pas.
 „ Mais je suis une pauvre femme avec
 „ trois enfans, qui ne sont point capa-
 „ bles de gagner leur vie. Si le père va
 „ en prison, il faut que la Paroisse nou-
 „ rrisse les enfans. Ainsi j'espère que vo-
 „ tre Grandeur pardonnera à mon sot ma-
 „ ri, en ma considération. Je répons
 „ qu'il l'a fait sans malice. C'est dans le
 „ fond un bon homme. J'ai eu trois en-
 „ fans de lui en moins de trois ans, &
 „ il y en a un quatrième en chemin.”
 Elle auroit continué encore une heure, si
Ponce n'avoit arrêté le torrent, en lui di-
 sant qu'il n'avoit que faire de ses excuses,
 ni de son mari. ADAMS & les autres
 l'ayant assurée que tout étoit pardonné,
 elle fit une profonde révérence & se re-
 tira.

Mr. *Ponce* vouloit que *Fanny* reprît sa
 place dans son carosse, mais elle aima
 mieux monter en croupe derrière JO-
 SEPH, sur un cheval qu'un laquais de
 Ladi lui avoit prêté. Mais quand ce fier
 courfier fut sorti de l'écurie, on vit avec
 étonnement que c'étoit celui-là même
 qu'ADAMS avoit laissé à l'hôtellerie, que
 les

les laquais reconnurent, & qu'ils avoient ramené par amitié. JOSEPH ne voulut point le monter, tandis que Mr. ADAMS iroit à pié. Mr. ADAMS vouloit aller à pié, & faire monter JOSEPH & *Fanny* à cheval. Mais Mr. *Ponce*, qui désespéroit de pouvoir avoir *Fanny* dans son carosse, termina le différend, en offrant une place au Ministre. Cet honneur fut reçu avec des actions de graces & de grandes révérences de la part d'ADAMS, & en même tems accepté: il déclara néanmoins dans la suite, qu'il n'étoit monté dans le carosse que par complaisance, préférant la lenteur *pédestre* à la promptitude du *véhicule roulant*.



CH A P I T R E XIII.

*Dialogue entre Mr. ABRAHAM ADAMS
& Mr. PIERRE PONCE.*

LA voiture n'avoit pas roulé bien loin, que Mr. ADAMS fit remarquer à Mr. l'Intendant le beau tems qu'il faisoit.
 „ Oui, repliqua *Ponce*, le tems est beau,
 „ & le pays aussi. Je le trouverois tel,
 „ ré-

„ répondit le Ministre, si je n'avois pas
 „ traversé les dunes depuis peu; il me
 „ semble que c'est la plus belle vue qu'il
 „ puisse y avoir au Monde. Quel paï-
 „ sage charmant! Je ne me soucie guè-
 „ res d'un païsage, repartit l'Intendant;
 „ je n'ai jamais regardé avec plaisir que
 „ les terres qui sont à moi. Vous pou-
 „ vez donc, repartit ADAMS, vous ré-
 „ galer de la vue de plusieurs beaux pays
 „ dont vous êtes le propriétaire & le
 „ maître. J'ai peu de chose, reprit Pon-
 „ ce, mais je m'en contente; je fais beau-
 „ coup avec peu. Ah! mon cher Mr.
 „ ADAMS, j'ai bien de la peine à vivre.
 „ Les richesses, répondit le Ministre,
 „ ne sont des bénédictions qu'autant qu'el-
 „ les sont accompagnées de la charité, &
 „ que celui qui les possède, les répand
 „ sur les Pauvres. Votre idée de la Cha-
 „ rité & la mienne sont un peu différen-
 „ tes, repartit l'Intendant. Ce terme,
 „ comme on l'entend ordinairement, ex-
 „ prime une qualité qui peut convenir à
 „ un Ecclésiastique. Mais pour nous au-
 „ tres gens du monde, elle ne nous con-
 „ vient point. Je ne prétens pas non
 „ plus insinuer que tous les Ecclésiasti-
 „ ques la possèdent. Ma définition de la
 „ Cha-

„ Charité, répondit A D A M S, me la fait
 „ regarder comme une disposition géné-
 „ reuse qui nous porte à soulager les Mi-
 „ sérables. Il y a bien quelque chose
 „ dans cette définition qui me plaît, ré-
 „ partit *Ponce*. Une disposition, dites-
 „ vous? Oui, vous avez raison; la Cha-
 „ rité consiste en effet dans la disposi-
 „ tion plutôt que dans l'action. Mais Mr.
 „ A D A M S, qui sont ces Misérables que
 „ nous devons soulager? Les misères des
 „ hommes ne consistent que dans leur i-
 „ magination déréglée. Croyez-moi, ce
 „ seroit plutôt une extravagance, qu'u-
 „ ne action louable, si l'on se mettoit
 „ dans la tête de vouloir les soulager.
 „ Comment, Monsieur, s'écria le Mi-
 „ nistre, vous voudriez faire passer la
 „ faim, la soif, le froid & la nudité,
 „ pour des maux imaginaires, ainsi que
 „ cent autres malheurs auxquels les Pau-
 „ vres sont exposés? „ Un homme à
 „ votre avis, repliqua *Ponce*, peut-il se
 „ plaindre de la disette, dans un pays où
 „ il trouve de bonnes herbes dans cha-
 „ que prairie? peut-il se plaindre de la
 „ soif, tandis qu'il est environné de fon-
 „ taines & de rivières? Le froid & la
 „ nudité sont encore des maux imaginai-
 „ res,

„ res, que le luxe & la coutume ont sot-
 „ tement réalisés. Pourquoi un homme
 „ a-t-il besoin d'un habit, plutôt qu'un
 „ cheval, ou un autre animal? Il y a mê-
 „ me des Nations entières qui en igno-
 „ rent l'usage. Mais vous qui n'avez
 „ aucune expérience du Monde, vous ne
 „ savez pas toutes ces choses-là. Par-
 „ donnez - moi, Monsieur, répondit
 „ ADAMS, j'ai lu que les *Gymnosophis-*
 „ *tes*. . . . Laissons-là vos pédante-
 „ ries, interrompit brusquement *Ponce*.
 „ Je vous soutiens que le plus grand
 „ abus qu'il y ait dans nos loix & dans
 „ nos mœurs, est la provision qu'on fait
 „ tous les ans pour les Pauvres, si nous
 „ exceptons celle qui donne sottement
 „ dequoi vivre à une autre classe aussi
 „ pernicieuse. En vérité, je ne possè-
 „ de pas un pouce de terre qui ne
 „ soit mis à contribution pour tous ces
 „ coquins. Je crois qu'à la fin je serai
 „ obligé d'aller demander l'aumône moi-
 „ même.

„ *Ponce* continua de la sorte. „ Pour
 „ vous, Mr. ADAMS, vous êtes peut-
 „ être de ceux qui croient que je suis tout
 „ argent; car il y a des gens qui s'ima-
 „ ginent que je regorge de richesses, &
 „ que

„ que mon habit est doublé d'*Actions* sur
 „ la *Compagnie des Indes*. On se trompe
 „ bien, je vous en répons. Je ne suis
 „ point riche, Mr. ADAMS, il s'en faut
 „ bien; j'ai bien de la peine à me soute-
 „ nir dans le monde. J'ai fait trop d'ac-
 „ quisitions. Plût au Ciel que j'eusse gar-
 „ dé mon argent! mais je suis trop por-
 „ té à le dépenser; & je crains bien que
 „ mon héritier ne trouve mes affaires
 „ tout-à-fait dérangées après ma mort.
 „ Il aura lieu de se plaindre que j'ai trop
 „ aimé les terres, & que j'ai eu trop de
 „ mépris pour l'argent. Après tout, mon
 „ cher Mr. ADAMS, où aurois-je puisé
 „ ces trésors, à moins que je ne les euf-
 „ se volés? A dire le vrai, répondit A-
 „ DAMS, j'ai toujours pensé comme vous,
 „ & j'ai souvent été surpris de la hardies-
 „ se de ceux qui parlent tant de vos ri-
 „ chesses, parce que la chose est réelle-
 „ ment impossible. Car enfin vous n'a-
 „ vez jamais exercé d'autre profession que
 „ celle d'Intendant de Maisons de Sei-
 „ gneurs, & vous m'avez dit vous-mê-
 „ me que vos biens étoient des acqui-
 „ sitions que vous aviez faites. Est-il donc
 „ croyable que vous aiez amassé des tré-
 „ fors immenses?

„ A

„ A combien montent les richesses que
 „ le Public me donne, demanda *Ponce*?
 „ J'ai entendu des gens, répondit A-
 „ DAMS, assurer que vous aviez plus de
 „ quarante mille pistoles." A ces mots
Ponce fronça les sourcils: ce qu'ADAMS
 aiant remarqué il lui dit: Monsieur, sou-
 „ venez-vous que ce n'est que de l'opi-
 „ nion d'autrui que je vous parle; pour
 „ moi, j'ai toujours soutenu le contrai-
 „ re, car je ne crois pas que vous en
 „ aiez la moitié. Mr. ADAMS, répon-
 „ dit l'Intendant, je ne voudrois pas en-
 „ core leur vendre mon bien pour le dou-
 „ ble de la somme que vous avez dite;
 „ & pour ce qui est de votre opinion &
 „ de la leur, je m'en moque. Je ne suis
 „ point pauvre, quoique vous vouliez me
 „ faire passer pour tel, afin de me ren-
 „ dre méprisable; car la pauvreté est
 „ la chose du monde la plus ridicule &
 „ la plus méprisée. Je connois mes en-
 „ vieux; mais, Dieu merci, je suis trop
 „ au dessus d'eux pour les craindre. Il
 „ est vrai que mon bien est en acquets,
 „ & que je ne l'ai pas reçu de mes pères
 „ comme le Lord *Booby*; mais j'ai vu des
 „ héritiers de ces grands noms courir le
 „ pays avec des robes sales & déchirées,
 „ &

„ & quêter un malheureux Bénéfice pour
 „ subsister : oui, oui, Mr. ADAMS, de
 „ vrais gueux, & des figures viles, aussi
 „ basses que la vôtre, qu'un homme com-
 „ me moi se garderoit bien de placer à
 „ côté de lui dans son carosse, quoique
 „ vous y foyez actuellement, à moins
 „ qu'il ne fût doué d'une bonté d'ame pa-
 „ reille à la mienne. Je ne fais non plus de
 „ cas de votre carosse que d'un fêtu, repar-
 „ tit ADAMS; & si j'avois cru que vous
 „ eussiez été capable de m'insulter ainsi,
 „ j'aurois marché à pié jusqu'au bout du
 „ Monde, plutôt que d'y prendre place.
 „ Mais, Monsieur, je vai vous débaraf-
 „ ser de ma vile figure." Comme il par-
 „ loit encore, il ouvrit la portière & s'é-
 „ lança dehors, sans faire arrêter le caros-
 „ se. Mr. Ponce lui jetta son chapeau, qu'il
 „ avoit oublié dans sa colère. JOSEPH &
 „ Fanny s'arrêtèrent pour l'attendre. Il les
 „ eut bientôt rejoints, & dans moins d'une
 „ heure ils arrivèrent tous ensemble au vil-
 „ lage de *Booby*.

DE JOSEPH ANDREWS. 167



AVANTURES

DE

JOSEPH ANDREWS,

ET DU MINISTRE

ABRAHAM ADAMS.

LIVRE QUATRIEME.



CHAPITRE PREMIER.

*Arrivée de Lady BOOBY au Château
de Booby, & celle des autres Vo-
yageurs au Village de même nom.*



L'Equipage où étoit Lady Booby arriva à l'entrée du village en même tems que nos Voyageurs. La vue de JOSEPH la fit rougir, mais cette rougeur se changea presque

que dans l'instant même en une pâleur extrême. Elle fut reçue de ses vassaux avec de grandes démonstrations de joie ; ces pauvres gens étoient tous charmés de revoir leur Dame, qui amenoit à sa suite la paix & l'abondance. Car si la Cour est nécessaire à *Londres* pour faire fleurir le Commerce, à plus forte raison le Seigneur d'un Village est-il nécessaire aux habitans, qui souvent meurent de faim pendant qu'il dépense ses revenus à la Ville : ils renaissent dès qu'il revient chez lui, parce qu'il occupe les forts & nourrit les foibles.

L'intérêt pouvoit bien avoir part aux démonstrations de joie que Lady inspira par son heureux retour. Mais celle que les Paroissiens firent paroître à la vue d'ADAMS, ne fut point équivoque. Ils s'assemblèrent autour de lui, comme des enfans respectueux accourent vers un père tendre & bienfaisant, en lui faisant mille protestations de leur sincère attachement. Le Ministre n'y fut point insensible. Il les caressa tous, les appella ses chers enfans, & les embrassa tendrement, sans oublier les absens dont il s'informa, tandis qu'on voyoit briller dans ses yeux la satisfaction d'une ame qui fait consister
fa

sa félicité dans celle de ses inférieurs. JOSEPH & *Fanny* eurent leur tour, chacun s'empressoit pour les embrasser. Enfin, jamais on ne revit trois personnes avec plus d'allégresse; & pour leur rendre justice, il faut convenir qu'on ne voit que très rarement des personnes aussi dignes d'être universellement aimées.

ADAMS amena ses compagnons de voyage chez lui, où il les obligea d'accepter un petit repas, & où il trouva sa femme & ses enfans en joie & en santé. Nous les laisserons assis à table prenant ce repas simple, & nous nous transporterons au château de *Lady Booby*. La passion que JOSEPH lui avoit inspirée, ne s'étoit point éteinte par le congé qu'elle lui avoit donné. Le trait qui l'avoit percée étoit trop enfoncé dans son cœur pour pouvoir l'arracher facilement. Son image, qu'elle ne pouvoit effacer, troubloit son repos, & se présentoit à elle jusques dans son sommeil. Des songes fâcheux la troublèrent la nuit de son départ. Elle se réveilla en sursaut, & ses yeux se fixèrent d'abord sur l'endroit où elle l'avoit vu le jour précédent; ce qui le représenta encore plus vivement à son esprit. Ses froideurs, dont elle se souvenoit, n'eurent

rent point la force de le rendre odieux : elle l'excusa, en les attribuant à sa timidité, à sa jeunesse, à son respect, & à sa religion.

La réflexion, loin de la soulager, ne fit qu'augmenter ses peines ; puisqu'elle lui fit envisager JOSEPH comme perdu pour toujours, par sa propre faute. Elle l'avoit chassé de chez elle avec une espèce d'opprobre, tandis que tout son crime n'étoit peut-être que sa crainte & sa modestie. Cependant l'orgueil, qui est la passion dominante chez la plupart des Femmes, lui fit envisager la bassesse de ses sentimens. Les charmes de l'objet s'évanouirent tout d'un coup : le mépris succéda à l'estime, & la haine sembla prendre la place de l'amour. Une fois l'idée lui vint qu'il avoit du dégoût pour elle ; mais ne pouvant la supporter, elle s'efforça de la détruire. Enfin le sel de la vengeance assaisonna sa passion : elle se le représenta dans la plus affreuse misère ; & la seule imagination du plaisir qu'elle se promettoit en le voyant dans cet état, lui arracha un sourire amer, composé de joie, de mépris. & de colère.

Se croyant maîtresse absolue de toutes ses facultés, elle sonna ; la fidèle *Slipstap*
ne

ne se fit point attendre. Lady se leva, & s'étant mise aussitôt à sa toilette. „ *Slip-*
 „ *stop*, dit-elle, suis-je obéie? a-t-on chas-
 „ sé ce garçon? J'ai déjà dit à Madame,
 „ répondit *Slipstop*, qu'il étoit parti hier
 „ au soir. „ Et comment a-t-il pris ce-
 „ la, demanda Lady? D'une manière qui a
 „ affecté de compassion & de tristesse tou-
 „ te la maison, repliqua *Slipstop*. On ne
 „ lui devoit que peu de chose, parce que
 „ le pauvre garçon donnoit la moitié de
 „ ses gages à son père; desorte qu'ayant
 „ déposé sa livrée selon vos ordres, il ne
 „ lui restoit que sa chemise. Et à dire
 „ le vrai, Madame, c'étoit une figure
 „ bien touchante dans cet état. Le pau-
 „ vre garçon étoit nud, & n'avoit pas
 „ de quoi ménager la décence. Il auroit
 „ fallu le voir mourir de froid, si un de
 „ ses camarades n'avoit eu pitié de lui,
 „ en lui prêtant un antique habit. Quand
 „ on lui a dit que vous aviez refusé le cer-
 „ tificat de son service, il a soupiré du
 „ fond de son cœur, & nous a dit qu'il
 „ ne savoit pas quel crime il avoit com-
 „ mis; que vous étiez cependant une très
 „ bonne Maîtresse: il a ajouté qu'il prie-
 „ roit Dieu pour vous toute sa vie, quoi-
 „ qu'on l'eût mis mal dans votre esprit.

„ Pour moi, continua-t-elle, je suis bien
 „ fâchée qu'il soit parti ; car je crois bien
 „ sincèrement qu'il n'y avoit pas dans
 „ l'hôtel un meilleur suppôt, ni un gar-
 „ çon plus fidèle. Pourquoi m'avez-vous
 „ donc tant pressée de le renvoyer, de-
 „ manda la Dame? „ Qui? moi, Ma-
 „ dame? s'écria *Slipstop*. Vous êtes trop
 „ juste pour m'en accuser. N'ai-je pas
 „ fait mon possible pour vous en empê-
 „ cher? Mais j'ai vu que vous étiez en
 „ colère; & ce n'est pas à nous autres
 „ domestiques supérieurs, à nous mêler
 „ des affaires de cette conséquence. Et
 „ qui est-ce donc qui m'a si fort irritée,
 „ repartit Lady, si ce n'est vous-même
 „ avec vos contes, que je ne doute point
 „ que vous n'aiez inventés? JOSEPH
 „ peut vous remercier de son malheur, &
 „ moi d'avoir perdu un bon domestique
 „ fort mal à propos, un garçon qui peut-
 „ être valoit mieux que tous tant que vous
 „ êtes. Quelle bonté d'ame! Donner la
 „ moitié de ses gages pour soulager la
 „ misère de son père! Que ne me l'avez-
 „ vous dit plutôt, sans me laisser renvo-
 „ yer un si bon enfant, dépourvu de cer-
 „ tificat! Mais j'entrevois votre politi-
 „ que, en me portant des plaintes con-
 tre

„ tre lui. Vous étiez jalouse de mes fil-
 „ les. Moi, jalouse? interrompit *Slip-*
 „ *slop*. Je m'estime trop pour vouloir
 „ d'un misérable laquais pour amant. Sans
 „ vanité les Maîtres ne font pas trop
 „ bons.”

La Dame se mit en colère à ces mots,
 & chassa *Slipslop* de sa présence. Elle se
 retira en haussant les épaules, & repli-
 quant entre ses dents. „ Jalouse! vrai-
 „ ment c'est bien moi qui suis jalouse.
 „ En tout cas je ne suis pas la seule qui
 „ l'est.” Lady l'avoit bien entendue, ce-
 pendant elle n'en fit pas semblant. Mais
 cela donna occasion à un combat intérieur,
 si ressemblant à celui que nous venons de
 dépeindre, que nous le passerons sous
 silence, crainte de tomber dans des
 redites inutiles. La pauvre Lady eut
 tout lieu de douter de sa victoire; & ce
 doute accablant lui fit prendre une ré-
 solution plus ordinaire que prudente, qui
 fut de se retirer à la campagne. Elle y
 envoya *Slipslop* dès le lendemain, ne pou-
 vant se résoudre à la chasser. Le Lecteur
 a été déjà instruit de l'arrivée de la Sui-
 vante, de celle de *Ponce*, & des autres;
 c'est de l'arrivée de Lady dont il s'agit à
 présent.

Le lendemain, qui étoit un Dimanche, Lady, au grand étonnement de toute la Paroisse, alla à l'Eglise, où elle fut à peine entrée qu'elle apperçut JOSEPH. Quand l'Office fut fini, Mr. ADAMS publia les bans de JOSEPH ANDREWS, & de FRANÇOISE GOODVILLE dite Fanny ou Fanchon, *tous deux de la Paroisse &c.* Si Lady changea de couleur en entendant cette première publication, c'est ce que nous n'avons pu apprendre, parce que sa place à l'Eglise étoit construite de façon qu'on ne pouvoit le remarquer : mais il est certain qu'elle se leva un quart d'heure après, & se tournant du côté des Femmes, elle les examina l'une après l'autre avec des yeux pleins de colère; ce qui leur fit craindre qu'elle ne fût irritée contre quelqu'une d'elles.

De retour au château, elle dit à *Slipstop* qu'elle ne pouvoit s'imaginer pour quelle raison JOSEPH se trouvoit domicilié dans la Paroisse. Pour la satisfaire là-dessus, *Slipstop* lui conta, autant qu'elle jugea convenable, tout ce qui s'étoit passé pendant le voyage, depuis la rencontre qu'elle avoit faite de lui & d'ADAMS, jusqu'à leur séparation. Elle l'instruisit autant qu'il fallut sur le sujet de
Fan.

Fanny. Lady ordonna qu'on avertît Mr. ADAMS de venir lui parler, & elle lui fit savoir ses volontés de la manière que nous allons voir.



CHAPITRE II.

Entretien de Lady BOOBY & de Monsieur ADAMS

DES que Mr. ADAMS parut devant Lady. „ Je suis bien surprise, Monsieur, lui dit-elle, que sans vous souvenir de ce que vous devez à ma famille, vous preniez plaisir à m'offenser, en protégeant un garçon que j'ai chassé de chez moi pour sa mauvaise conduite: d'ailleurs convient-il à un homme de votre caractère de courir le pays avec un fainéant & une petite Païsane? Pour ce qui est de la Fille, je n'en ai pas entendu dire de mal; au contraire, *Shipslop* m'a dit qu'elle seroit ici autrefois, & qu'on en étoit assez content; elle pourroit même être bonne à quelque chose dans la suite. Mais pour ce qui est de les marier en-

„ semble , c'est une extravagance , dont je
 „ vous avoue que je ne vous crois pas capa-
 „ ble. C'est le vrai moyen de les perdre tous
 „ deux. Je vous proteste, Madame, répon-
 „ dit le Vicaire , que je n'ai jamais enten-
 „ du dire le moindre mal de Mr. JOSEPH.
 „ Si j'avois ouï parler de lui desavantageu-
 „ sement , je l'aurois corrigé ; car je ne
 „ souffre point que ceux qui sont sous ma
 „ direction , fassent du mal sans les en a-
 „ vertir. Pour la Fille , j'ai aussi bonne
 „ opinion d'elle que votre Grandeur. El-
 „ le est d'une humeur si douce , d'une
 „ vertu si pure , & d'un caractère si par-
 „ fait , que nous sommes tous enchantés
 „ d'elle ; & à l'égard de sa beauté , quoi-
 „ que je ne fasse pas grand cas d'un si foi-
 „ ble avantage , je puis vous assurer que
 „ c'est la plus belle créature qu'on ait ja-
 „ mais vue dans cette Paroisse. „ Vous
 „ êtes bien impertinent , Mr. le Vicai-
 „ re , interrompit Lady , de me tenir des
 „ propos aussi fades. Il convient bien à
 „ un Ministre de prendre garde à la beau-
 „ té des Filles. Vous êtes un juge ex-
 „ cellent sans doute. Un homme qui n'est
 „ jamais sorti de cette Paroisse , se con-
 „ noître en beauté , quel ridicule ! De la
 „ beauté , vraiment ! une Païsane être
 „ une

„ une beauté! Cette Vénus fans doute
 „ peuplera la Paroisse d'une race de beau-
 „ tés. Enfin fachez, Mr. ADAMS, que
 „ nous n'avons déjà que trop de pauvres,
 „ & je ne veux point du tout permettre
 „ qu'on en augmente le nombre. Votre
 „ Grandeur se fâche contre moi un peu
 „ fans raison, repartit le Ministre. Il y
 „ a longtems que ces deux jeunes gens
 „ desirent la consommation, mais je les
 „ en ai empêchés. Je puis dire avec vé-
 „ rité, que je suis l'unique qui aurois pu
 „ leur persuader d'attendre la cérémonie.
 „ Mais je suis à présent obligée de prê-
 „ ter mon Ministère à Mr. JOSEPH, qui
 „ du consentement de *Fanny*, donné en
 „ ma présence, a requis la publication
 „ des bans. Oh je n'en doute point, ré-
 „ pondit Lady, qu'elle n'ait consenti.
 „ On m'a dit qu'elle est folle des hom-
 „ mes. C'est-là apparemment une de
 „ ses bonnes qualités, mais ils auront à
 „ requérir l'un & l'autre. Je vous défens
 „ de publier le second ban sans mon or-
 „ dre.” Madame, repartit ADAMS, je
 „ les surseoirai, si quelqu'un y met juri-
 „ diquement opposition, & me la signi-
 „ fie; car cela est nécessaire pour que
 „ je puisse les refuser.” Je vous en ai

„ donné une raison fuffifante, repliqua
 „ Lady. Ce JOSEPH est un misérable,
 „ & je ne veux point qu'il me couve un
 „ nid de gueux dans la Paroisse." Avec
 „ la foudmiffion & tout le respect que je
 „ vous dois, répondit Mr. ADAMS, vo-
 „ tre Grandeur me permettra de lui di-
 „ re, que le Procureur, Mr. *La Mouche*,
 „ m'a dit que celui qui fert un an dans
 „ la Paroisse, a droit de s'y établir. *La*
 „ *Mouche*, dit Lady, est un visionnaire
 „ & un faquin, de se mêler de ce qui
 „ me regarde. Je vous dis encore une
 „ fois, que je ne veux plus de ces
 „ embarras-là; ainsi je vous prie de ne
 „ point passer outre. Madame, re-
 „ pliqua ADAMS, je vous obéirai en
 „ tout ce qui est licite; mais la pau-
 „ vreté des contractans n'a jamais é-
 „ té regardée comme un empêche-
 „ ment qui dût les priver du maria-
 „ ge. Les Loix font trop justes pour
 „ les maltraiter jusqu'à ce point. Les
 „ Pauvres font privés de la plupart des
 „ douceurs de la vie par leur pauvreté.
 „ Ce seroit être bien barbare, que de
 „ vouloir encore leur interdire les inno-
 „ cens plaisirs d'un amour légitime, & de
 „ leur enlever les privilèges dont la Na-
 „ ture

„ ture a gratifié les animaux mêmes. Puis-
 „ que vous vous méconnoissez, s'écria la
 „ Dame, jusqu'à me perdre le respect
 „ en me tenant des discours si libres, je
 „ n'ai plus qu'un mot à vous dire. Je
 „ vous défens de publier les bans, & si
 „ vous osez defobéir, je prierai le Doc-
 „ teur votre Maître de vous mettre
 „ dehors. Oui, Monsieur, voilà le par-
 „ ti que je prendrai, sans m'embarrasser
 „ ni de votre femme, ni de vos enfans.
 „ Alors vous pourrez aller demander vo-
 „ tre pain, avec la Vénus dont vous fai-
 „ tes tant de cas. Je ne sai, repartit
 „ Mr. ADAMS, ce que votre Grandeur
 „ veut dire par les termes de *Maître*, &
 „ de *mettre dehors*. Je sers un Maître
 „ souverain qui ne m'abandonnera jamais
 „ pour avoir fait mon devoir; & si le
 „ Docteur, c'est-à-dire Mr. notre Rec-
 „ teur, juge à propos de changer de Vi-
 „ caire, j'espère que Dieu me pourvoira
 „ d'une autre place. Au pis aller nous
 „ avons des mains, nous travaillerons,
 „ & je ne doute point de la bénédiction
 „ du Ciel. Tandis que j'ai la conscien-
 „ ce nette, je ne crains personne. Je
 „ ne sai à quoi j'ai pensé, dit Lady, quand
 „ je me suis abaissée jusqu'à vous parler.

„ Je vois que vous êtes leur complice ;
 „ ainsi vous n'avez qu'à vous en aller.
 „ Je vais ordonner qu'on ne vous laisse
 „ plus entrer au château , je ne veux
 „ point que ma porte soit ouverte à des
 „ Ministres qui courent le pays avec des
 „ Beautés. Madame , repartit A D A M S ,
 „ vous pouvez vous épargner cette pei-
 „ ne , je n'entre chez personne sans leur
 „ aveu. Cependant je suis persuadée ,
 „ que quand vous aurez considéré cette
 „ affaire avec plus de sang froid , vous
 „ louerez plutôt que vous ne blâmerez
 „ la conduite de votre très humble ser-
 „ viteur. Ensuite , après bien des révé-
 „ rences , il lui dit adieu.



C H A P I T R E III.

Entretien de Lady BOOBY avec le Procureur LA MOUCHE.

A P R E S le diner , Lady envoya chercher Mr. *La Mouche* , qu'elle gronda violemment , de ce qu'il se donnoit les airs de se mêler de ses domestiques. Il le nia fortement , & il avoit raison ; tout son
 crime

crime étant d'avoir dit à Mr. ADAMS, que les domestiques avoient droit de s'établir dans les Paroisses où ils avoient servi un an; ce qui est réellement selon les Loix. „ Je ne prétens point, dit Lady, „ qu'aucun de ceux que je renvoie „ de mon service, vienne s'établir ici. „ Si c'est-là tout ce que vous savez du „ Droit, je ferai venir un autre Procureur. Quand vous en feriez venir cent, „ répondit *La Mouche*, ils ne pourroient „ Madame, non plus que moi, changer „ la nature des Loix. Tout ce que nous „ pouvons en pareil cas, est de les éluder; & je saurai faire cela aussi-bien „ qu'un autre, dès qu'il sera question de „ vous obéir. D'ailleurs votre Grandeur a pu se tromper, en prenant la „ chose du mauvais côté. Il est vrai que „ j'ai dit qu'un homme qui avoit servi un „ an, s'étoit acquis un établissement. Or „ il y a une distinction à faire entre un „ établissement de Droit, & un établissement de Fait. L'établissement de „ Droit est préférable à l'autre, c'est celui que j'ai soutenu. Admettons, s'il „ vous plaît, cet établissement de Droit; „ il lui est inutile, s'il n'a l'autre aussi „ pour lui. Or il n'est point établi de

„ Fait, par conséquent il n'est pas habi-
 „ tant: s'il n'est pas habitant, il ne doit
 „ point être marié ici. Mr. A D A M S m'a
 „ dit votre volonté là-dessus, & vos rai-
 „ sons qui sont très valables, c'est afin
 „ que nous n'aions point une augmenta-
 „ tion de Pauvres: nous n'en avons déjà
 „ que trop, on devrait envoyer tout ce-
 „ la aux Iles. Si nous prouvons qu'il
 „ n'est pas établi de fait, la chose chan-
 „ ge de face. Ce que j'ai dit à Mr. A-
 „ D A M S n'étoit donc qu'en supposant
 „ qu'il l'étoit; & s'il étoit ainsi, je crain-
 „ drois..... Je n'ai que faire de vos
 „ droits & de vos faits, ni de toutes vos
 „ subtilités, interrompit la Dame, je
 „ n'entens rien à ce galimathias: vous
 „ êtes un impertinent de vous donner les
 „ airs de décider dans cette Paroisse, on
 „ vous apprendra à vous taire je vous
 „ le promets, & vous tiendrai parole
 „ plutôt que vous ne le voudriez. Mais
 „ pour la Fille, je suis résolue de la chas-
 „ ser d'ici. Qu'elle soit aussi belle qu'el-
 „ le voudra, je ne prétens point que mes
 „ terres leur paient contribution. Belle!
 „ Oh vraiment votre Grandeur veut se
 „ divertir, repliqua *La Mouche*. Mr. A-
 „ D A M S m'a fait son portrait, reprit la
 „ Dame,

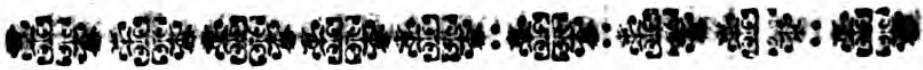
„ Dame, comme si elle étoit une Déesse ; mais vous qui avez vu le monde ,
 „ dites-moi un peu quelle espèce c'est .
 „ La plus sotte guenon que j'aie vue , re-
 „ partit le Procureur : votre Grandeur
 „ ne l'a donc jamais regardée ? Ah la vi-
 „ laine ! la laide ! N'importe , reprit La-
 „ dy ; vous savez , notre ami , que ces
 „ laides font des enfans aussi-bien que les
 „ belles ; ainsi il faut absolument empê-
 „ cher ce mariage . Vous avez raison ,
 „ Madame : car l'opération de la céré-
 „ monie juridique des épousailles , avec
 „ la lettre de la Loi , transformeroit le
 „ droit en fait . Quand un homme est
 „ marié , il est établi de fait , & par con-
 „ séquent il cesse dès ce moment-là d'être
 „ regardé comme un Ambulant , ou ,
 „ selon l'idiome vulgaire , comme un Va-
 „ gabond . Je verrai Mr. ADAMS , &
 „ je me fais fort de le gagner . La perte
 „ de son casuel lui tient peut-être au
 „ cœur . Je lèverai moi-même cet ob-
 „ stacle , alors il n'aura plus d'objection
 „ à nous faire . Non , il est impossible
 „ que cela soit autrement : il faut que ce
 „ soit le casuel qui lui fasse peine , & vo-
 „ tre Grandeur doit le lui pardonner :
 „ tout homme qui a une profession , est
 „ jaloux .

„ jaloux de ses honoraires. Pour cette
 „ affaire-ci, en cas que votre Grandeur
 „ veuille m'y employer, je suis assuré d'y
 „ réussir. Les Loix de ce Royaume ont
 „ trop de sagesse, pour se prêter en fa-
 „ veur d'un laquais, contre une Dame
 „ qui a autant de richesses & de noblesse
 „ que vous. Nous avons une carte sûre
 „ à jouer, c'est de le mener devant le
 „ Commissaire *Tête-de-fer*, qui l'enverra en
 „ prison sur le champ, en votre confidé-
 „ ration. Pour ce qui est de sa laidron,
 „ nous en serons délivrés dès que le gar-
 „ çon fera coffré. Faites comme vous
 „ voudrez, Monsieur, répondit Lady :
 „ cependant je voudrois être débarassée
 „ d'elle, car *Slipstop* m'a conté de ses
 „ tours. Je déteste les coquines; & quoi-
 „ que vous m'assuriez qu'elle est laide,
 „ vous savez que ces créatures effrontées
 „ trouvent souvent des hommes qui en
 „ veulent. Ainsi, pour empêcher que
 „ nous n'aions une race de gueux à nour-
 „ rir, faites-la dénicher d'ici. Rien n'est
 „ plus raisonnable, reprit le Procureur.
 „ Cependant je crains que les Loix ne
 „ vous manquent au besoin. Mais le Com-
 „ missaire y suppléera de son mieux pour
 „ vous obliger. C'est une bénédiction
 „ pour

„ pour ce pays, que cet homme-là. Il
 „ nous a soulagé de bien des mendi-
 „ que les Loix ne pouvoient attaquer. Je
 „ connois des Commissaires imbécilles,
 „ qui font tout autant de façons pour
 „ mettre les gens en prison, & pour les
 „ y faire fouetter, que nos Juges en font
 „ pour les faire pendre. Mais lui, il y
 „ en envoie quelquefois une douzaine à
 „ la fois: il semble qu'il nage alors dans
 „ la joie. Dès qu'ils y sont entrés, ils
 „ n'en sortent que bien rarement; la di-
 „ sette & les mauvais traitemens les ont
 „ bientôt consumés.” Une visite inter-
 rompît cette conversation. Lady s'en al-
 la pour faire les honneurs de chez elle,
 & *La Mouche* fit sa révérence, en pro-
 mettant un bon succès.

Ce *La Mouche* étoit de ces gens qui s'é-
 rigent en Procureurs: Avocats sans étu-
 de, & sans connoissance du Droit, qui,
 au mépris de *Thémis*, se mêlent de tout,
 font naître des procès, brouillent les fa-
 milles, & prêtent leur inique ministère
 à l'oppression & à la chicane. Ce sont
 des pestes publiques, qui avilissent la robe
 qu'ils portent, & la font détester, en la fai-
 sant servir à de si indignes usages. La passion
 dont Lady étoit prévenue contre JOSEPH,
 la

la fit donc condescendre, ou plutôt se rabaisser jusqu'à complotter avec un misérable Procureur, à qui elle n'auroit pas daigné parler sans cela. Sa jalousie lui fit lâcher aussi plusieurs mots, qui confirmèrent les soupçons que *Slipslop*, à qui ce Procureur faisoit l'amour, lui avoit donnés des raisons qui portoient Lady à persécuter avec tant d'opiniâtreté la pauvre petite *Fanny*. Ce qui fit que cette fourbe infigne débita tant de faussetés d'elle, que le Lecteur s'en scandaliseroit avec raison, s'il n'étoit instruit de cette partialité.



C H A P I T R E IV.

*Arrivée de Mr. BOOBY & de PAMELA
son Epouse.*

LADY passa la nuit dans des inquiétudes des mortelles; son cœur étoit alternativement déchiré par l'amour, la haine, la jalousie, & la vengeance, sans qu'aucune de ces différentes passions pût vaincre l'autre.

Le mardi étant un jour de Fête, elle fut

fût à l'Eglise, où elle eut la mortification inattendue d'ouïr Mr. le Vicaire publier à haute voix le second ban. Par bonheur il ne prêcha point ce jour-là; de sorte qu'elle eut la facilité de s'en retourner tout de suite au château, exhaler un venin qu'elle avoit retenu près de cinq minutes, par un effort presque surnaturel. Elle passa brusquement au travers de l'auditoire, qui n'étoit alors composé que de Mr. ADAMS, son Clerc, sa Femme, & JOSEPH qui portoit son livre. En entrant dans son appartement, *Slipslop* l'aborda, en criant, Ah Madame! „ *La Mouche* a fait arrêter „ JOSEPH & *Fanny*, pour les mener devant le Commissaire. Toute la Paroisse „ est en allarmes; ils disent qu'on va les „ faire pendre; ce n'est que pleurs partout. Apparemment qu'ils l'ont mérité, répondit froidement Lady. Pourquoi me rompez-vous la tête au sujet de ces misérables? Mais Madame, reprit *Slipslop*, n'est-ce pas dommage „ qu'un si beau jeune-homme soit exposé „ à mourir d'une mort virulente? J'espère „ que les Juges auront de la commisération pour sa jeunesse. Pour *Fanny*, „ il n'importe ce qu'elle devienne; car si „ JOSEPH a fait du mal, c'est elle qui „ l'a

„ l'a interverti: les hommes ne font de
 „ grandes méchancetés , que quand ils
 „ sont métempfycosés par ces créatures ,
 „ qui font la dégradation de notre sexe.”

Après un moment de réflexion , Lady fut aussi frappée de cette nouvelle que *Slipslop*: car quoiqu'elle eût tout fait pour se délivrer de *Fanny*, elle pensoit tout autrement à l'égard de JOSEPH.

Elle étoit absorbée dans les réflexions les plus tristes , quand elle fut tirée de cet état , par le bruit d'un équipage qui entra dans l'avant-cour du château. Alors un laquais vint lui annoncer son neveu , Mr. *Booby* , avec PAMELA son épouse Elle ordonna aussitôt qu'on les fît entrer dans son appartement , & en les attendant elle composa son visage le mieux qu'elle put , étant un peu moins embarrassée que de coutume , parce qu'elle voyoit les nœces de JOSEPH reculées , & qu'elle se flatoit qu'en gagnant du tems , *La Mouche* viendrait à bout de les rompre tout-à-fait.

Cependant Lady crut que son laquais s'étoit trompé , en lui annonçant Monsieur & Madame *Booby* , car elle ignoroit encore le mariage. Mais quelle fut sa surprise ! quand son neveu lui présenta sa femme ,

femme, en lui disant : Ma tante , voici mon épouse , l'aimable PAME'LA, dont vous avez sans doute entendu parler. Lady , toute fière qu'elle étoit , la reçut avec beaucoup de politesse , & lui témoigna même de l'amitié. Peut-être que PAME'LA fut redevable de cette bonne réception aux sentimens de Lady pour JOSEPH. C'étoit une conduite conséquente. Au milieu de leur entretien , un laquais vint dire quelque chose à l'oreille de Mr. *Booby*, qui demanda alors à sa tante la permission de s'absenter quelques momens , & à l'instant il sortit.



CHAPITRE V.

Cause & effets de la sortie de Mr. BOOBY.

MONSIEUR BOOBY & sa charmante femme s'étoient à peine assis, qu'un de leurs laquais demanda à ceux de la maison des nouvelles de Mr. JOSEPH, de qui, disoit-il, Madame est fort en peine; car elle n'a point entendu parler de lui depuis son départ de chez Lady. On ne tarda guères à lui conter l'aventure qui venoit

venoit de lui arriver. Celui-ci alla aussitôt en avertir son Maître, qui partit sur le champ, bien résolu de rendre un frère à PAMELA, avant même qu'elle eût appris sa disgrâce.

Le Commissaire, qui ne demouroit qu'à un mille du château, étoit connu de Mr. *Booby*, dont les terres étoient contigues à celles de cette espèce de Magistrat. Il alla droit chez lui, où il arriva dans le moment que le Commissaire mettoit la dernière main à l'œuvre. Mr. *Booby* s'étant fait annoncer, on lui répondit que le Commissaire étoit occupé à signer la condamnation d'un homme & d'une femme qu'il alloit faire écrouer dans les prisons, & que dès qu'il auroit fini il se rendroit auprès de lui. Cette réponse fit comprendre à Mr. *Booby* qu'il étoit tems d'agir: il entra donc sans façon dans la sale où se tenoit ce ridicule Tribunal, & après les premiers complimens, il demanda de quel crime ces deux jeunes personnes étoient coupables; car c'étoit réellement JOSEPH & *Fanny* qu'il alloit envoyer en prison. Ce n'est qu'une bagatelle, répondit le Commissaire; aussi je ne les ai condamnés qu'à un mois de prison avec la correction ordinaire tous les jours. Mais enco-





encore, qu'ont-ils fait pour mériter ce châtement, demanda Mr. *Booby*? Une petite friponnerie, répondit le Commissaire, comme qui diroit un larcin; le fouet les corrigera. *Fanny*, qui s'étoit consolée de tout, dans l'idée de jouir, dans la prison même, de la compagnie de son cher Amant, pensa s'évanouir aux paroles que le Commissaire venoit de prononcer. Hélas! où auroit-il trouvé un bourreau assez cruel pour exécuter la sentence.

„ J'ignore encore, reprit Mr. *Booby*, de
 „ quoi il est question: le fait, s'il vous
 „ plaît, c'est cela que je voudrois savoir.
 „ Lisez Monsieur, lisez, il est écrit sur
 „ ce papier, ” dit le Commissaire, en lui
 „ présentant un papier griffonné de sa propre main, car son Clerc étoit absent. Mr. *Booby* lut ce qui suit.

Déposition de THOMAS MANCEAU, Laboureur, faite devant moi, un des Commissaires du Roi pour la Province de Sommerfet.

„ **L**E Déposant dit. Et en premier lieu
 „ ledit *Thomas Manceau* fait serment
 „ pour lui-même, disant que le 20 Octobre
 „ bre il a vu & apperçu JOSEPH AN-
 „ DREWS

„ DREWS & *Françoise Goodville*, qui se
 „ promenoient dans un certain verger de
 „ Pommiers du domaine & appartenance
 „ de *Robert La Mouche*; que ladite *Fran-*
 „ *çoise Goodville* s'est avancée du côté d'un
 „ Noisettier, en foulant l'herbe sous ses
 „ piés, au grand dommage dudit *Robert*
 „ *La Mouche*; ce que voyant ledit JO-
 „ SEPH ANDREWS, il a quité le sen-
 „ tier battu pour la fuivre, & a tiré de
 „ plus un couteau de sa poche, avec le-
 „ quel il a coupé une baguette du Noiset-
 „ tier, qu'il a donnée sur le champ à
 „ *Françoise Goodville*, ce qui a été agréé
 „ d'elle: ainsi elle est la receleuse, & com-
 „ plice dudit larcin. De plus, ledit *Ro-*
 „ *bert La Mouche* dit avoir saisi dans les
 „ mains de ladite *Françoise Goodville* une
 „ baguette, qu'il croit être sienne, & à
 „ lui appartenante, &c.

„ Ah Ciel! s'écria Mr. *Booby*, quoi,
 „ Monsieur, vous écrouerez deux jeunes
 „ gens dans une prison pour y être fouet-
 „ tés, parce qu'en se promenant ils ont
 „ coupé une baguette de Noisettier? Je
 „ prétens leur faire grace encore, répon-
 „ dit le Commissaire; car si j'avois écrit
 „ à la place d'une baguette, que c'étoit
 „ un jeune arbre, ils seroient pendus tous
 „ deux.

„ deux. Ecoutez, s'il vous plaît, ajou-
 „ ta-t-il, en tirant Mr. *Booby* à l'écart; je
 „ ne suis pas accoutumé à cette sévérité;
 „ mais Madame votre tante, Lady *Booby*,
 „ veut les chasser de sa Paroisse; ainsi j'ai
 „ fait avertir le Chasse-gueux par *La Mou-*
 „ *che*, que c'est ma volonté qu'il les lais-
 „ sé s'évader, en les conduisant en pri-
 „ son à la ville. Ils étoient prêts à s'é-
 „ poufer. Lady n'a pas eu d'autre moyen
 „ pour les en empêcher. J'aurai soin de
 „ satisfaire ma tante, repliqua *Booby*. Jo-
 „ SEPH n'est pas fait pour être à charge
 „ à sa Paroisse, ni à personne. Si vous
 „ voulez m'obliger vous les remettrez
 „ entre mes mains, au-lieu de les envo-
 „ yer en prison. Oui-dà, répondit le
 „ Commissaire, de tout mon cœur; je
 „ suis prêt à faire tout ce que vous vou-
 „ drez." Nos deux criminels furent donc
 remis entre les mains de leur protecteur,
 l'ordre du Commissaire fut déchiré, le
 Chasse-gueux renvoyé, le Procureur con-
 damné à se taire, & les prisonniers ren-
 dirent grâces à leur Libérateur, avec une
 joie plus aisée à comprendre qu'à décrire.
 JOSEPH connoissoit Mr. *Booby*, mais
 non pour son beaufrère, ignorant le ma-
 riage de sa sœur. Il fut donc bien surpris

de voir entrer chez le Commissaire un laquais chargé d'un porte-manteau, & d'entendre ce Gentilhomme demander une chambre où il pût se retirer avec JOSEPH. Le Commissaire aiant fait ouvrir une salle, Mr. *Booby* y entra, en disant à JOSEPH de le suivre. On tira du porte-manteau un habit & du linge, & on dit à JOSEPH de s'habiller, & que ces vêtemens étoient pour lui. Aussi-tôt il retourne auprès du Commissaire, laissant JOSEPH dans un étonnement inconcevable. Le Commissaire s'entretenoit avec *Fanny*, qui étoit entrée chez lui. Son chapeau de paille baissé sur ses yeux, pour cacher son visage & ses pleurs, l'avoit empêché de voir des charmes qui eussent rendu l'arrivée de Mr. *Booby* inutile, du moins pour elle, si ce Commissaire eût pu l'envifager. Il ne l'eut pas plutôt regardée, qu'il fit mille imprécations contre lui-même, d'avoir jamais conçu la pensée de la mettre en prison pour y être fouettée. Il y eût volontiers envoyé sa propre femme à sa place, si à ce prix la charmante *Fanny* eût consenti d'occuper la sienne. Ses yeux étant charmés, son cœur conçut des desirs, & sa tête des projets. Il profita donc de quelques instans

stans que Mr. *Booby* le laissa libre avec elle, pour dire à cette fille, combien il étoit mortifié de l'avoir traitée si durement avant de la connoître; ajoutant que puisque Lady *Booby* ne la vouloit pas souffrir dans sa Paroisse, il lui offroit une place chez lui, où elle pourroit vivre en repos sous sa protection... *Fanny* le remercia très respectueusement, & lui dit que si JOSEPH y consentoit, elle accepteroit son offre: elle ajouta que Lady leur en vouloit sans sujet, & qu'elle croyoit que Mademoiselle *Slipslop* étoit la cause de cette persécution.

Le retour de Mr. *Booby* interrompit cet entretien, & le Commissaire plutôt par jalousie que par respect, envoya *Fanny* à la cuisine; ce que Mr. *Booby* permit, afin d'éviter une explication qu'il n'eût pu éviter, s'il se fût opposé à sa retraite. Après quelques momens d'entretien sur diverses choses assez indifférentes, JOSEPH se présenta à eux avec une épée, un habit bleu bordé d'or & une veste d'écarlate galonnée. Le Commissaire fut fort surpris de cette métamorphose, & encore plus lorsqu'il vit Mr. *Booby* faire monter JOSEPH & *Fanny* dans son carrosse. On prit congé de lui, & on se rendit au château.

Ils n'avoient fait que très peu de chemin, quand Mr. *Booby*, voyant un homme empressé courir dans les champs, demanda à JOSEPH s'il le connoissoit. „ Je „ n'ai jamais vu, dit-il, faire de pareil- „ les enjambées. Monsieur, s'écria JO- „ SEPH, c'est notre bon Vicaire ADAMS. „ Hélas oui, ajouta *Fanny*! Le bon-hom- „ me croit que nous sommes encore dans „ la peine. Dieu le bénisse, reprit JO- „ SEPH, il n'a pas son semblable dans „ l'Univers. Est-il donc si honnête-hom- „ me, demanda Mr. *Booby*? appelez-le, „ JOSEPH, nous le ramènerons avec „ nous.” Le cocher arrêta ses chevaux, & JOSEPH appella Mr. ADAMS, qui reconnoissant sa voix, s'avança du côté du carosse. Mr. *Booby*, qui se contraignit pour ne point rire, tant sa figure étoit comique, le pria de prendre place dans la voiture. Il s'en défendit longtems, peut-être par le souvenir du carosse de Mr. *Pierre Ponce*; cependant il falut céder aux pressantes sollicitations de Mr. *Booby*. Ce fut alors que ce Gentilhomme instruisit JOSEPH de son mariage avec PAMELA; ce qu'il avoit déjà appris du laquais qui l'avoit aidé à s'habiller. Mr. *Booby* peignit son bonheur dans la possession d'une si char-

charmante épouse , & ajouta que tous ceux qui lui appartenoient , lui étoient chers. JOSEPH lui témoigna sa reconnaissance , le plus vivement qu'il lui fut possible. Mais Mr. ADAMS l'interrompit par un cri de joie. Il venoit de s'apercevoir de l'habit magnifique de JOSEPH : ce qui lui fit verser des larmes , & claquer de ses doigts , comme un extravagant.

Quand ils furent arrivés au château , Mr. *Booby* leur dit le reste dans le vestibule , jusqu'à ce qu'il eût le tems de prévenir Lady , qu'il trouva s'entretenant avec PAMELA. Il lui dit , qu'il avoit à l'entretenir en particulier : ils passèrent donc l'un & l'autre dans un cabinet , où il lui parla en ces termes. „ Madame , lui

„ dit-il , j'ai résolu d'avouer & de confi-

„ dérer tous les parens de la vertueuse &

„ charmante personne que j'ai eu le bon-

„ heur d'épouser , comme mes parens pro-

„ pres. J'aurai à ceux-ci des obligations

„ infinies , s'ils veulent bien en faire au-

„ tant. Son frère JOSEPH , il est vrai ,

„ a été votre domestique , mais il est au-

„ jourd'hui mon beaufrère ; & j'ai la con-

„ solation de voir que ni son caractère ,

„ ni sa figure , n'ont rien qui doive me

„ faire rougir, en lui donnant ce nom.
 „ Il est là-bas vêtu en Cavalier, & sur
 „ le pié que je prétens qu'il paroisse dans
 „ le Monde. Vous me complerez de
 „ joie, si vous voulez bien l'admettre à
 „ votre table, où mon épouse le verra a-
 „ vec plaisir, quoiqu'elle n'ose le témoi-
 „ gner.

Ce coup de fortune passoit l'espérance de Lady: elle fut si transportée de joie, qu'elle répondit avec un peu d'imprudenc- ce: „ Mon cher neveu, il est facile de
 „ me persuader de faire tout ce qui peut
 „ flater JOSEPH ANDREWS. Qu'est-
 „ ce que je dis? ajouta-t-elle, en s'inter-
 „ rompant, je suis folle. Je veux dire,
 „ que je suis prête à faire tout ce qui peut
 „ vous faire plaisir. Puisqu'il a l'honneur
 „ d'être votre beaufrère, je ne refuse
 „ point de le reconnoître & de le rece-
 „ voir sur ce pié-là." Mr. *Booby* la re-
 „ mercia de sa complaisance & de sa poli-
 „ tesse. „ Mais, Madame, reprit-il, j'ai
 „ encore une grace à vous demander. Il
 „ y a une jeune personne avec lui.....
 „ Mon neveu, s'écria Lady sans vouloir
 „ l'entendre, il ne faut point abuser de
 „ ma facilité. Quoi! parce que je veux
 „ bien recevoir votre beaufrère à ma ta-
 „ ble,

„ ble, vous voudriez encore que je man-
 „ geasse avec toutes les petites gredines
 „ du pays. Vous ne la connoissez point
 „ ma chère tante, repartit Mr. *Booby*; c'est
 „ la plus aimable fille que vous aiez ja-
 „ mais vue. Sa figure a été formée par
 „ les Graces. Sa vertu, sa douceur, son
 „ air noble..... Je ne m'embarrasse point
 „ de sa figure, ni de son air, interrom-
 „ pit Lady. Cela est inutile, je ne la
 „ souffrirai point à ma table. La prière
 „ que vous me faites, mon neveu, est
 „ une injure.”

Mr. *Booby*, qui savoit qu'elle étoit fer-
 me dans ses résolutions, lui fit des excu-
 ses, & promit de ne lui en plus parler.
 Lady & lui se séparèrent, elle pour aller
 rejoindre PAMELA, & lui pour dire à
 JOSEPH le succès de sa négociation. „ Je
 „ vai vous mener auprès de votre sœur,
 „ lui dit-il; mais pour *Fanny*, je ne puis
 „ rien obtenir.” JOSEPH le pria de
 permettre qu'il ne vît sa sœur qu'en parti-
 culier, afin de revenir auprès de sa chère
 Maîtresse. Mais Mr. *Booby*, qui sa-
 voit le plaisir que PAMELA ressentiroit
 à la vue de son frère, ne voulut point
 y consentir. „ Vous êtes assuré, lui dit-
 „ il, que votre *Fanny* est en sureté & en

„ bonne main ; vous ne vous en éloignez
 „ que pour peu de tems , ou plutôt vous
 „ ne vous en éloignez point , puisque
 „ vous la rejoindrez quand il vous plaî-
 „ ra. Cependant je me flate que vous
 „ resterez fans ennui auprès d'une sœur
 „ qu'il y a si longtems que vous n'avez
 „ vue, & qui vous aime si tendrement.”

JOSEPH qui aimoit véritablement sa sœur, céda aux remontrances de Mr. *Booby*, & après avoir mis *Fanny*, (qui étoit charmée de n'être point forcée de paroître devant Lady) entre les mains de Mr. ADAMS, il suivit Mr. *Booby* à l'appartement où étoient les Dames, tandis que *Fanny* avec le Ministre prit le chemin de son Presbytère.



C H A P I T R E VI.

JOSEPH ANREWS *couche au Château.*
Dialogue entre Lady BOOBY &
SLIPSLOP sa Suivante.

L'ENTREVUE de PAME'LA & de JOSEPH se passa en témoignages réciproques de tendresse & de joie, accompagnées

pagnées de larmes, que Mr. *Booby* vit avec plaisir couler de leurs yeux, & sa tante avec dépit. Ces innocentes caresses augmentèrent sa passion, déjà réveillée par l'air galant que JOSEPH avoit sous son nouvel ajustement. Sa force, sa grace, & tous ses charmes lui parurent dans un nouveau degré. Afin de juger de son esprit, dont elle ignoroit la vivacité, faute de s'être assez abaissée pour l'entretenir familièrement, elle se joignit à Mr. *Booby* son neveu, & à PAME'LA, pour le prier de leur conter ses aventures; ce qu'il fit de très bonne grace. Elle en fut peu contente par rapport aux traits qui pouvoient concerner *Fanny*, dont Mr. *Booby* lui vantoit la beauté & les agrémens; ce qui l'aigriroit encore contre cette charmante Fille.

„ Je m'étonne, Madame,
 „ dit-elle, en s'adressant à PAME'LA,
 „ que mon neveu qui prétend vous avoir
 „ épousée par inclination, s'avise de vous
 „ entretenir de la beauté d'une autre.
 „ Pour moi, j'avoue que j'aurois de la
 „ peine à le soutenir, si la chose me re-
 „ gardoit; j'en serois jalouse. Vous a-
 „ vez raison, Madame, répondit PA-
 „ ME'LA, mais il faut avoir de l'indul-
 „ gence pour Mr. *Booby*: ses yeux sont

„ fujets à se méprendre à l'égard de notre sexe, il y trouve quelquefois plus de charmes qu'il n'y en a." A ces mots, les Dames fixèrent leur vue sur une grande glace qui étoit devant elles, & Lady continua, en disant que les hommes étoient fort sujets à se tromper sur la beauté. Puis sans regarder que leurs propres visages, elles s'exhalèrent en complimens réciproques.

Quand l'heure de se coucher fut venue, Lady dit à JOSEPH, qu'elle lui avoit fait préparer un lit. (Le Lecteur aura la bonté de se souvenir que désormais nous ajouterons le titre de *Monsieur* en parlant de JOSEPH, puisqu'il peut à présent y prétendre avec autant de raison que bien d'autres, en vertu d'un droit incontestable, consistant dans son habillement.) Mr. JOSEPH s'excusa de son mieux, sans oser cependant refuser de coucher au château, quoiqu'il eût bien mieux aimé aller rejoindre *Fanny* chez Mr. ADAMS. Mais Lady persista à le vouloir retenir, sous prétexte qu'il ne trouveroit point dans le village une maison qui fût propre à loger un homme du rang auquel il étoit destiné. PAMELA & son mari se mirent de la partie, & il fallut abandonner l'espérance de
revoir

revoir *Fanny* jusqu'au lendemain. Cependant cette tendre Amante l'attendit jusqu'à minuit, avec Mr. ADAMS & sa famille, qui eurent la complaisance de veiller avec elle. A la fin elle se coucha, non pour dormir, mais pour rêver à celui qui caufoit toutes ses peines & tous ses plaisirs.

Mr. JOSEPH se leva de bonne heure pour l'aller trouver. Elle entendit sa voix, & s'étant habillée à la hâte, elle descendit dans la salle où il étoit. Ils passèrent deux heures ensemble avec un plaisir inexprimable; & avec la permission de Mr. ADAMS, ils fixèrent leurs nœces au lundi suivant. Après avoir pris cette résolution, Mr. JOSEPH retourna au château, selon sa parole, pour y déjeuner avec sa sœur.

Il est tems de retourner à Lady, pour instruire le Lecteur de ce qui se passa chez elle le soir, lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre. Que pensez-vous, *Slipstap*, demanda-t-elle en entrant dans sa chambre, de cette merveille que mon neveu a épousée? *Slipstap*, qui ne savoit sur quel ton elle devoit répondre, ne repliqua que par un *plait-il, Madame?* Je vous demande, répéta Lady, ce que vous pensez de



cette petite poupée , qu'on veut que je nomme ma nièce? *Slipslop*, instruite autant qu'il falloit par l'épithète & par le ton, se mit à déchirer PAME'LA. Elle la défigura si bien, que son mari même ne l'auroit pas reconnue. Lady l'aida dans ce pieux ouvrage, & conclut son panégyrique par ces mots. Vous lui rendez justice, *Slipslop* : cependant toute laide qu'elle est, c'est un Ange en comparaison de *Fanny*. *Slipslop* quita alors PAME'LA pour mettre en pièces *Fanny*, ce qu'elle fit d'une façon barbare; & elle conclut en priant Madame de lui dire, si elle avoit jamais vu aucun de ces gens de la lie du peuple, qui ne se ressentit de sa basse origine. „ J'ai vu une seule exception, „ repartit Lady. Vous devinez qui je „ veux dire. Non en vérité, répondit „ la Suivante. C'est un Jeune-homme, „ reprit sa Maîtresse....., Vous avez „ aujourd'hui l'esprit étrangement bou- „ ché. Oh! que vous avez bien raison, „ répondit *Slipslop*, & que je suis stupi- „ de! Oui, Madame, il y a une modifi- „ cation à cet *apophème*, & une ex- „ ception à cet axiome, actuellement „ dans le château. N'est-il pas vrai, re- „ prit Lady? Il a un air si noble, qu'un „ Prin-

„ Prince pourroit l'avouer pour son fils.
 „ Ses manières feroient honte en vérité à
 „ nos gens de Cour. Il n'emprunte de sa
 „ naissance qu'une complaisance parfaite,
 „ qui le fait céder en tout à ses Supé-
 „ rieurs, sans cependant aucune trace de
 „ servile soumission. Toutes ses actions
 „ n'expriment que le respect & la recon-
 „ noissance, & n'inspirent que l'amour...
 „ Enfin sa vertu, sa piété à l'égard de
 „ ses parens, la sincérité qui règne dans
 „ ses paroles, sa fidèle amitié, son cou-
 „ rage, la bonté de son cœur..... Ah,
 „ *Slipslop*, que n'est-il Gentilhomme, pour
 „ faire le bonheur de quelque Dame
 „ douée d'un égal mérite ! C'est bien
 „ dommage en vérité, répondit *Slipslop*.
 „ Il est certain, continua Lady, qu'une
 „ femme qui penseroit à lui, deviendroit
 „ méprisable, malgré toutes les qualités du
 „ corps & de l'esprit que nous venons de
 „ remarquer. Pour moi je me détesterois
 „ si j'étois capable d'une telle sottise. Sans
 „ doute, Madame, dit la Suivante. Et
 „ pourquoi *sans doute*, s'il vous plaît ? Je
 „ vois que vous êtes l'écho de chaque
 „ personne qui vous parle. Ne mérite-
 „ t-il pas mieux la tendresse & l'attache-
 „ ment d'une femme sensée qu'un noble

„ campagnard, qu'un libertin de la Cour,
 „ ou qu'un ridicule petit-maître? Cepen-
 „ dant c'est toujours à quelqu'une de ces
 „ trois espèces que nous sommes forcées
 „ de nous sacrifier, pour éviter la criti-
 „ que du monde & la colère de nos pa-
 „ rens. Il faut nous donner à l'objet de
 „ notre mépris, & mépriser ceux qui mé-
 „ ritent notre estime. Coutume, bien-
 „ féance, honneur, tyrans impitoya-
 „ bles! vous voulez qu'on s'immole, &
 „ qu'on préfère la naissance, le bien, le
 „ rang, au mérite, & aux dons les plus
 „ précieux de la Nature. En vérité, s'é-
 „ cria *Slipflop*, qui voyoit de quel côté
 „ venoit le vent, si j'avois été grande
 „ Dame, je me serois moquée de la cou-
 „ tume. Voyez-vous, Madame, pour
 „ votre bien, & pour votre rang, qui
 „ n'est pas peu de chose, je ne voudrois
 „ pas me gêner comme vous faites. Je
 „ ne parle point de moi, répondit La-
 „ dy: je supposois le cas qu'une Fille de
 „ condition eût du goût pour ce Jeune-
 „ homme-là, faute d'avoir vu le monde.
 „ Qui? moi? Tu ne me soupçonnes pas
 „ assurément..... Non, Madame, cer-
 „ tainement, dit la Suivante. Quoi, *non*,
 „ reprit Lady, & à propos de quoi ré-
 „ pen-

„ pondez-vous avant qu'on ait achevé de
 „ parler ? Il faut avouer qu'il est char-
 „ mant. Mais non, *Slipstop*, mon tems
 „ est passé ; les hommes ne me touchent
 „ plus ; j'ai perdu un Mari qui. Tu
 „ le fais, à quoi bon le rappeler, puis-
 „ que mon unique ressource est dans l'ou-
 „ bli ? Allons *Slipstop*, conte-moi quel-
 „ qu'une de tes fornettes pour me dis-
 „ traire, conte-moi quelque chose de Mr.
 „ ANDREWS. Hé bien, dit la Suivante,
 „ Mr. JOSEPH ANDREWS est le plus
 „ bel homme que j'aie vu de ma vie ; &
 „ si j'étois Duchesse, il ne resteroit pas
 „ longtems comme il est. Vous direz tout
 „ ce qu'il vous plaira de la coutume & de
 „ la bienséance ; mais je fais bien moi, que
 „ de tous les jeunes Seigneurs qui venoi-
 „ ent chez vous à *Londres*, il n'y en a pas
 „ un seul que je voulusse mettre en compa-
 „ raison avec Mr. JOSEPH. Ce ne sont que
 „ des freluquets ; j'aimerois mieux, Dieu me
 „ pardonne, être la femme de notre Mr.
 „ ADAMS, que d'aucun de ces colifichets.
 „ Je m'embarasserois bien de ce que le
 „ monde diroit de moi, si j'étois dans les
 „ bras d'un homme que j'aimerois. Il y
 „ a des gens qui critiquent les autres, par-
 „ ce qu'ils possèdent un bien que ces mê-
 „ mes

„ mes gens *appètent*. Deforte donc, dit
 „ Lady, que si tu étois Femme de con-
 „ dition, tu n'hésiterois pas d'épouser
 „ Mr. JOSEPH ANDREWS? Pas un in-
 „ stant, répondit *Slipslop*, s'il vouloit de
 „ moi. Bête, animal, s'écria la Dame
 „ s'il vouloit d'une Femme de condition!
 „ Est-ce que la chose est douteuse? Je
 „ ne le croirois pas, répondit la Suivante,
 „ si *Fanny* étoit plus éloignée de lui.
 „ Pour moi, si j'étois à votre place, aiant
 „ tant soit peu de goût pour Mr. JO-
 „ SEPH ANDREWS, je la ferois chas-
 „ ser de la Paroisse. *La Mouche* feroit bien-
 „ tôt cette affaire-là, si vous vouliez lui
 „ en parler.

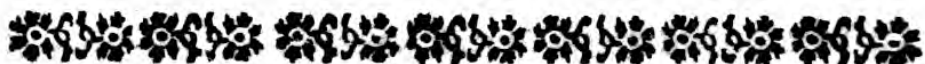
„ Ce que *Slipslop* venoit de dire, déconcerta
 sa Maîtresse. Elle craignoit que *La Mou-
 che* ne l'eût trahie, ou qu'elle ne se fût
 trahie elle-même. Après quelques mo-
 mens de silence, s'étant un peu remise, el-
 le parla en ces termes. „ Je suis étonnée,
 „ *Slipslop*, de la liberté que vous vous
 „ donnez, en parlant comme vous ve-
 „ nez de faire. Prétendez-vous insinuer
 „ que c'est moi qui ai suscité *La Mouche*
 „ contre cette Fille, par rapport à JO-
 „ SEPH? Ah! Madame, s'écria la Sui-
 „ vante toute effrayée, me soupçonnez-
 „ vous

„ vous d'inventer des impertinences com-
 „ me celles-là ? Je ne vous crois pas af-
 „ fez hardie pour ofer le faire, repliqua
 „ Lady. Ma conduite a été trop réguliè-
 „ re, pour que la malice même y trouve
 „ à mordre. Je ne me suis jamais com-
 „ portée de façon à donner prise à la mé-
 „ difiance, & je n'ai pas suivi l'exemple
 „ de plusieurs femmes que vous connoif-
 „ sez, en prenant des libertés indécen-
 „ tes, même avec mon époux. Mais le
 „ cher homme qui n'est plus dans ce Mon-
 „ de (ici elle sanglotta) s'il étoit encore
 „ vivant, (ce mot entraîna quelques lar-
 „ mes) ne pourroit me reprocher une
 „ seule action tendre, ou même passion-
 „ née à son égard, pendant tout le tems
 „ que nous avons vécu ensemble. Il ne
 „ m'a jamais embrassée, que je ne lui aie
 „ bien témoigné qu'il me faisoit de la pei-
 „ ne. Je suis sûre que pour cet effet il
 „ n'a jamais cru que je l'aimois. Depuis
 „ sa mort, tu le fais toi-même, quoiqu'il
 „ y ait six semaines (un jour seulement
 „ de moins) je n'ai reçu aucune visite
 „ jusqu'au moment que mon fou de neveu
 „ s'est avisé de me venir voir avec sa pou-
 „ pée. Jusques-là je m'étois bornée à cer-
 „ tain nombre d'amis choisis. Cependant
 „ tant

„ tant de circonfpection ne me garantit
 „ peut-être pas d'un soupçon offensant.
 „ On peut me croire livrée à une passion
 „ que je méprise : & pour qui ? pour un
 „ jeune-homme de la lie du peuple , pour
 „ un garçon qui a porté ma livrée. Je
 „ n'entens rien dans tout ceci , Madame ,
 „ je vous assure , interrompit *Slipslop*. Je
 „ vous crois , reprit la Dame ; cette fa-
 „ çon délicate de penser n'existe que dans
 „ un cœur pétri d'une matière plus noble
 „ que le tien. Tu es une créature d'une
 „ espèce inférieure. La race d'ANDREWS
 „ & la tienne sont de niveau ; tu es un
 „ insecte organisé sous la forme d'une fem-
 „ me. Je vous assure , Madame , repli-
 „ qua la Suivante , piquée de ce discours ,
 „ que je ne suis non plus insecte qu'orga-
 „ nisée , ou du moins que je ne le suis
 „ pas plus qu'une autre. Vous parlez
 „ vraiment comme si les domestiques é-
 „ toient faits de toute autre chose que les
 „ gens de qualité. Mais , Madame , les
 „ domestiques sont chrétiens aussi-bien
 „ que leurs Maîtres , ils sont comme eux
 „ faits de chair & de sang , & Mr. A N-
 „ D R E W S en est une bonne preuve. N'est-
 „ il pas aussi beau qu'un Mylord ? Par
 „ conséquent son sang est aussi bon. Pour
 moi

„ moi je crois que mes *corpuscules* ne sont
 „ pas plus grossiers que ceux des autres:
 „ & si Mr. ANDREWS étoit mon A-
 „ mant, je ne rougirois point de dire pu-
 „ bliquement qu'il est Gentilhomme; car
 „ tous ceux qui l'ont vu dans son bel ha-
 „ bit, disent qu'il a l'air d'un Duc. Lui
 „ grossier! Non, je ne puis souffrir d'en-
 „ tendre parler si mal de lui, puisqu'il
 „ ne parle jamais mal des autres. Sa
 „ grossièreté ne git assurément pas dans
 „ son humeur, car il est doux & très poli;
 „ ni dans sa peau, car elle est unie com-
 „ me une glace, & blanche comme cel-
 „ le d'un poulet. Si j'étois Mademoisel-
 „ le ANDREWS, avec mille écus de ren-
 „ te, je ne voudrois pas changer avec
 „ une Reine. Une femme qui ne se con-
 „ tenteroit pas d'un Amant tel que lui,
 „ mériteroit de n'en avoir aucun de toute
 „ sa vie, puisqu'il a tout ce qu'il faut pour
 „ rendre une femme heureuse. Ah, que
 „ ne suis-je une grande Dame, pour l'é-
 „ lever si haut que personne n'osât lui re-
 „ procher sa naissance! ” En achevant
 ces mots, elle prit les bougies, & de-
 manda à Lady, si elle avoit affaire d'elle.
 Non, répondit la Dame, qui étoit
 au lit dès le commencement de cet entre-
 tien.

rien. Va te coucher, tu es la plus plai-
fante Fille du monde avec tes folles ima-
ginations.



C H A P I T R E VII.

*Réflexions judicieuses , qu'on défie de trou-
ver dans les Romans François. Con-
seils salutaires que Mr. BOOBY
donne à son Beaufrère. A-
-vventure de FANNY avec
un Petit-Maître.*

U Ne habitude contractée depuis long-
tems a tant de pouvoir sur l'hom-
me, qu'il n'y a presque rien d'extraordi-
naire qu'on ne puisse croire, quand c'est
un effet de cette habitude. Un Avare,
qui s'est accoutumé à voler le Public, qui
parvient enfin jusqu'au point de se filou-
ter lui-même, & de voler ce qu'il met
dans un endroit pour le cacher dans un
autre, & prend plaisir à cette extravan-
te occupation, est une chose possible, &
même probable. De-même ceux qui sont
faits à tromper le Public par un extérieur
d'honnête-homme, à force d'en imposer
aux

aux autres, se persuadent à la fin qu'ils possèdent toutes les qualités dont ils fascinent les yeux des autres. Pour appliquer cette observation, il est bon de favoir, que la passion qu'on nomme Amour, donne de l'exercice à tous les talens & à toutes les facultés du beau-sexe; & que les Dames, quand elles aiment, sont tant soit peu inclinées à la fourberie. Et pouvons-nous nous en plaindre, si nous réfléchissons que cette charmante partie de la Création est dès sa naissance instruite dans le grand Art de feindre? Dès que la petite fille commence à bégayer, on lui défend la familiarité avec les enfans de l'autre sexe. Ensuite on commence à lui dire, que le garçon est un animal dangereux, dont il faut se garder; que bien loin de jouer avec lui, ou de le caresser, il faut qu'elle le chasse d'auprès d'elle, s'il s'avise de l'aprocher de trop près. Quand elle est devenue grande, on lui insinue adroitement, que si elle a aucune liaison d'amitié avec lui, les autres filles la regarderont comme une infame, & la chasseront de leur société. Ces premières impressions, fortifiées par leur Gouvernante & par leurs compagnes, leur inspirent tant d'horreur pour ce monstre,

qu'à

qu'à quinze ans elles l'évitent comme un fléau, en se targuant d'une antipathie vertueuse, qu'elles jurent de conserver toute leur vie. Elles le croient alors, & se flatent de la chimérique espérance de passer leurs jours sans tomber entre les pattes du monstre, à l'exemple de quelque vieille Vestale leur tante ou leur cousine. Mais quand elles ont passé le troisième lustre, & qu'elles commencent à considérer l'avenir, elles pensent avec chagrin que vu le grand nombre de ces monstres qui les environnent, qui fourmillent dans le Monde, & qui se présentent sans cesse à elles sous différentes figures & sous des noms divers, il leur sera comme impossible de s'en garantir. Lorsque ledit monstre se met à leur poursuite (ce qui n'arrive guères qu'après qu'elles ont passé la seconde année climatérique) elles voient alors la témérité de leurs projets, & songent à d'autres voies pour se garantir du danger. Elles prennent alors le parti de se rendre aimables à ses yeux, & de lui plaire, afin de lui ôter par ce moyen l'envie de leur nuire. Elles y réussissent, mais en s'apprivoisant avec lui, elles perdent l'idée de sa férocité, & se hazardent à lui parler, le trouvant tout au-
tre

tre qu'on le leur avoit dépeint ; elles se plaisent à faire des épreuves de sa douceur, de sa tendresse, & de sa complaisance, jusqu'à ce qu'elles passent, par une foiblesse attachée à la Nature humaine, d'un excès à un autre, avec la même promptitude qu'un oiseau vole de branche en branche. Enfin l'amour prend la place que la crainte occupoit auparavant. Mais comme l'enfant qu'on élève dans la frayeur de ces riens, qu'on nomme spectres, retient jusqu'à la mort une espèce de crainte de ces êtres imaginaires, malgré la conviction de leur impossibilité ; de même les Filles, quoique convaincues par leur propre expérience que l'animal est fort traitable, ne laissent pas de le traiter toujours comme un animal à fuir, & de l'éviter, pour se garantir de la critique de leurs compagnes, qu'elles entendent déclamer contre lui ; desorte que plus elles l'aiment, plus elles crient haut, afin d'éblouir le Public, & de lui persuader qu'elles ont une entière aversion pour lui. En voulant ainsi tromper les autres, elles parviennent à la fin à se tromper elles-mêmes, & croient souvent qu'elles haïssent à la mort celui qu'elles aiment avec la plus vive passion. *Lady Booby* étoit dans

dans ce cas. Au commencement elle avoit aimé JOSEPH fans le favoir; & dans la fuite, s'étant apperçue de son amour, elle crut l'aimer bien moins qu'elle ne l'aimoit en effet. Depuis l'arrivée de PAME'LA chez elle (ce qui l'avoit fait paroître à ses yeux sous une figure honnête) elle avoit conçu, fans le favoir, un dessein, que l'amour lui eût encore déguisé longtems, si un songe ne lui eût dévoilé le mystère.

Dès qu'elle fut en état d'être vue, elle fit appeller son neveu, & lui aiant fait de grands complimens sur son choix., Vous voyez, continua-t-elle, par la complaisance que j'ai eue pour vous, en admettant JOSEPH à ma table, que je regarde les ANDREWS, non seulement comme vos parens, mais presque comme les miens, puisque vous vous êtes allié avec eux. Vous avez raison de vouloir les élever le plus que vous pourrez. Ainsi vous devriez dissuader JOSEPH de son mariage; parce que cela ne peut qu'étendre la bassesse & la pauvreté de sa famille. Au-lieu qu'en lui achetant quelque emploi honorable, vous le mettrez en état de profiter des dons que la Nature lui a
 „ pro-

„ prodigués, pour se procurer quelque
 „ parti plus avantageux.”

Mr. *Booby* goûta cet avis, & à son
 retour dans l'appartement de PAME-
 LA, où il trouva JOSEPH, il lui parla
 en ces termes. „ La tendresse, mon
 „ cher JOSEPH, que je ressens pour
 „ PAMELA mon épouse, s'étend à son
 „ frère, & à toute sa famille, que je
 „ considère autant que s'ils étoient mes
 „ égaux. Je crois que vous en êtes con-
 „ vaincu. Pardonnez donc à mon ami-
 „ tié, qui m'oblige à vous parler sur un
 „ sujet qui peut vous faire quelque pei-
 „ ne: mais votre propre intérêt le de-
 „ mande; & si mon amitié vous est chère,
 „ je vous conjure, ou plutôt j'exige
 „ que vous rompiez vos engagements a-
 „ vec une fille qui ne vous convient point,
 „ étant mon beaufrère. Je prévois la
 „ répugnance que vous aurez à m'accor-
 „ der cette preuve d'amitié, mais par la
 „ suite vous me remercierez de ma sé-
 „ vérité. J'avoue que votre Maîtresse est
 „ charmante, mais la beauté toute nue
 „ ne suffit pas pour faire un mariage heu-
 „ reux. Je vous assure, Monsieur, ré-
 „ pondit JOSEPH, que c'est la moindre
 „ des perfections de cette aimable Fille;

„ car je ne connois aucune vertu dont
 „ elle ne soit douée. „ Pour ses vertus,
 „ reprit Mr. *Booby*, vous ne pouvez
 „ en être le juge; mais vous trouverez
 „ parmi les femmes d'un plus haut rang
 „ dequoi vous en consoler. Je me pro-
 „ pose de vous mettre en état de les con-
 „ noître, à moins que votre obstination
 „ ne vous porte à vous engager malgré
 „ moi dans un mariage qui me dé-
 „ plairoit beaucoup, & qui chagrinerait
 „ extrêmement vos parens, en leur ô-
 „ tant la douce espérance de vous voir
 „ faire une figure avantageuse dans le
 „ Monde. Je ne puis croire, repliqua
 „ JOSEPH, que mes parens soient en
 „ droit de sacrifier mon bonheur à leur
 „ ambition. D'ailleurs que diroit-on de
 „ moi, si l'élevation de ma sœur me rem-
 „ plissoit d'un orgueil assez sauvage pour
 „ me faire mépriser mes égaux? Non,
 „ Monsieur, ajouta-t-il, je ne romprois
 „ pas avec ma chère *Fanny*, quand mê-
 „ me je serois en état de l'élever aussi
 „ haut que vous avez fait ma sœur. ”
 „ Votre sœur & moi, répondit Mr. *Boo-*
 „ *by*, nous vous sommes obligés de la
 „ comparaison. Cependant votre *Fanny*
 „ ne doit pas assurément être comparée
 „ à

„ à PAME'LA, ne possédant ni ses char-
 „ mes, ni son esprit. Mais puisque vous
 „ me rappelez ce que j'ai fait en faveur
 „ de PAME'LA, sachez que mon rang &
 „ ma fortune m'ont laissé la liberté de
 „ faire un choix. C'auroit été une foi-
 „ bleffe de me refuser cette satisfaction;
 „ mais c'est une extravagance dans un
 „ homme de votre sorte, de vouloir pa-
 „ reillement vous satisfaire. „ Ma for-
 „ tune me laisse la même liberté, repli-
 „ qua JOSEPH. J'adore *Fanny*, elle
 „ m'aime; j'ai des bras & des forces pour
 „ cultiver la terre, afin de la soutenir se-
 „ lon l'état où elle est née, & dont elle
 „ est contente. „ Ah! mon cher frè-
 „ re, s'écria PAME'LA, vous avez tort,
 „ & Monsieur a raison. Papa & Ma-
 „ man seront bien fâchés de voir que
 „ vous voulez abaisser notre famille, a-
 „ près ce que mon cher Maître a fait
 „ pour l'élever. Vous feriez bien mieux
 „ d'implorer la grace divine contre votre
 „ passion, que de la nourrir au préjudice
 „ de votre gloire; &..... Vous badi-
 „ nez ma sœur, dit JOSEPH en l'inter-
 „ rompant. Que prétendez-vous dire a-
 „ vec votre grace divine, & ma gloire?
 „ *Fanny* est notre égale apparemment.”

„ Elle étoit autrefois la mienne, répon-
 „ dit gravement sa sœur; mais je ne suis
 „ plus P A M E' L A A N D R E W S: je suis la
 „ femme d'un Gentilhomme, & comme
 „ telle, d'un rang bien au-dessus du sien.
 „ J'espère, avec l'assistance de la grace,
 „ me préserver de l'orgueil, & ne jamais
 „ me méconnoître.” On vint alors les
 avertir que le déjeuner étoit prêt. Ainsi
 finit la conversation, sans qu'aucun d'eux
 en fût satisfait.

Pendant ce tems-là *Fanny* étoit à se
 promener dans une avenue du château,
 où elle attendoit J O S E P H, qui lui avoit
 promis de l'y joindre, dès qu'il pourroit
 se dérober de la compagnie. Elle avoit vé-
 cu aux dépens d' A D A M S depuis son re-
 tour au village, étant sans argent; ce qui
 l'embarassoit extrêmement, & la jetta
 dans une triste rêverie, dont elle fut tirée
 par un Jeune-homme à cheval, qui lui de-
 manda si c'étoit-là le château de *Booby*. Il
 le savoit bien, mais il fit semblant d'en
 douter, pour avoir occasion de lui par-
 ler, afin de voir si son visage répondoit
 à la délicatesse de sa taille. Il en fut si
 frappé, dès qu'elle eut levé les yeux sur
 lui, qu'il se jetta à bas de son cheval, en pro-
 testant qu'il n'avoit jamais rien vu de si
 beau

beau, & qu'il vouloit l'embrasser. Elle le pria de ne la pas insulter, & lui accorda cependant avec politesse la légère faveur qu'il avoit demandée; mais voyant qu'il vouloit quelque chose de plus, elle le repoussa si rudement, qu'il lâcha prise quoiqu'il la tînt dans ses bras. Ce Jeune-homme, qui n'étoit rien moins qu'un *Hercule*, tout hors d'haleine d'avoir luté contre elle, remonta à cheval, & aiant laissé ordre à son valet de chambre de rester avec elle, pour lui offrir de l'entretenir à *Londres*, & de lui donner un équipage si elle vouloit se donner à lui, il lui souhaita le bon jour, & s'avança vers le château.

Son Agent, habile Négociateur de *Cythere*, employa tout son art sans pouvoir réussir. A la fin le Ministre abandonna les intérêts de son Maître pour les siens, & lui proposa de l'épouser. „ Quoique „ je sois valet de chambre, lui dit-il, j'ai „ du bien, je vous l'offre, il ne tient „ qu'à vous d'en être la maîtresse sans „ blesser votre vertu. Car je suis prêt à „ vous épouser, si vous voulez m'accepter „ pour époux. ” Elle répondit que non seulement lui, mais son Maître, ou le plus riche Seigneur du Royaume, l'en

prieroient envain. Voyant que la flaterie étoit inutile, ce malheureux échauffé par la vue de tant de charmes, l'attaqua autrement, mais avec bien plus d'insolence & de vigueur que son Maître. Dans le fond la beauté de cette Fille auroit tenté le plus austère des anciens Philosophes, ou le Dévot le moins suspect de notre siècle. *Fanny* se défendant courageusement étoit presque épuisée, quand le bon Génie des vertueux Amans envoya son Héros, son cher JOSEPH, à son secours. A la vue d'un combat où il étoit si intéressé, plus prompt que l'éclair, il s'élança sur le Ravisseur, dans le tems qu'il lui arrachoit son fichu, & il lui assène un coup de poing à l'endroit du cou où un nœud coulant auroit été fort bien placé; ce qui le fit chanceler. Cependant ce misérable quitta *Fanny* pour se venger; mais avant que de porter son coup, il en reçut un second, qui auroit été peut-être le dernier qu'il auroit reçu de sa vie, s'il s'étoit adressé, selon l'intention de JOSEPH, au milieu; la poitrine de mais le valet de chambre en voulant le parer, leva la main de son ennemi; desorte que le coup étant seulement appliqué sur le visage, ne lui fit sauter que trois dents. Résolu de ne point ménager son antagoniste, &
irri-

irrité par la douleur, l'intrépide valet de chambre adressa un coup formidable à JOSEPH, qui le para, & qui en même tems rispoita avec tant de bonheur, qu'il coucha son ennemi sans mouvement sur le champ de bataille. Ce coup décida la victoire, cependant JOSEPH saignoit beaucoup du nez.

Fanny voyant son sang couler, appella le Ciel & la Terre à son secours; mais JOSEPH arrêta ses cris, en l'assurant qu'il n'étoit point blessé. Elle se jetta tout de suite à genoux, pour remercier le Ciel, non seulement de ce qu'il avoit fait JOSEPH l'instrument de sa délivrance, mais aussi de ce que la victoire qu'il venoit de remporter ne lui coutoit pas plus cher. Elle alloit lui essuyer le visage, quand elle vit le Ravisseur qui se levoit de terre. JOSEPH se tournant vers lui: „ As-tu ton „ compte? lui dit-il. Oui, répondit l'au- „ tre, car je crois que je me suis battu „ contre le diable: si j'avois su que cette „ fille eût un si bon champion, je me se- „ rois bien gardé de l'attaquer.”

Quand le combat fut fini par la retraite du vaincu, *Fanny* pria instamment JOSEPH de retourner avec elle chez Mr. ADAMS, pour ne la plus quitter. Cette

proposition lui étoit trop agréable pour qu'il la refusât, supposé qu'il eût été dans ce moment-là maître de sa langue. Le Lecteur doit se souvenir que le Ravisseur avoit arraché le fichu de *Fanny*, de sorte que sa gorge étoit à découvert, charma tous les sens de son Amant & le rendit immobile. Il a protesté depuis devant plusieurs personnes, que cet original surpassoit toutes les statues qu'il avoit jamais vues, étant en effet plus propre à charmer un Sculpteur, qu'à lui inspirer le dessein de l'imiter. Cette Fille modeste, que le plus ardent été n'avoit jamais forcée de découvrir sa gorge, (ce qui occasionnoit peut-être la blancheur éblouissante de cette partie de sa peau) étoit restée fort longtems la gorge nue en présence de son Amant. La crainte dont elle avoit été saisie à la vue d'un sang si précieux qu'elle voyoit couler, l'avoit empêchée de faire réflexion sur elle-même; jusqu'à ce que le voyant immobile devant elle, & les yeux fixés sur son sein, elle se souvint que son fichu n'y étoit plus. Un rouge vif, effet de sa pudeur, se répandit à l'instant sur son front, & gagna même sa gorge qu'elle couvrit aussi-tôt. JOSEPH voyant qu'elle souffroit, se pri-

va d'un si cher objet, en détournant les yeux, de peur d'augmenter son trouble. Jugez, Lecteur, si sa passion étoit digne d'être appelée un véritable amour.

Fanny guérie de sa honte, & *Joseph* du chagrin de l'avoir causée, ils se mirent l'un & l'autre en marche vers le Presbytère, & pendant le chemin elle renouvela la prière qu'elle lui avoit déjà faite; ce qui lui fut accordé avec une joie parfaite, par celui qui y gagnoit plus qu'elle.



CHAPITRE VIII.

*Dialogue entre Monsieur & Madame
ADAMS, JOSEPH & FANNY.*

DAns l'instant qu'ils frappèrent à la porte du Presbytère, le Ministre & sa femme venoient de finir un assez long entretien, dont nos deux Amans étoient le sujet. Madame ADAMS avoit l'intérêt de ses enfans si fort à cœur, qu'elle croyoit licites & même louables toutes les manières de leur faire du bien. Elle espéroit depuis plusieurs années, que

la fille ainée auroit un jour l'honneur de succéder à la charge que Mademoiselle *Slipslop* occupoit, & de faire, par la protection de *Lady Booby*, son second fils Commis à la visite des caves. Des espérances si flateuses lui tenoient au cœur, & elle enrageoit de voir la droiture inflexible de son scrupuleux mari sur le point de les détruire, en irritant *Lady* par l'appui qu'il donnoit à *Fanny*. „ Tout honnête-homme, lui disoit-elle, doit avoir „ soin de sa famille, préférablement à „ toute autre considération. Vous avez „ six enfans à pourvoir; voilà de l'ouvrage autant qu'il vous en faut, sans vous „ embrouiller la tête des affaires d'autrui. „ Vous ne cessez de nous rebattre les oreilles, quand vous êtes dans votre chaire, de la soumission qu'il faut avoir pour „ les Supérieurs: ne devriez-vous pas „ rougir de nous donner un exemple du „ contraire? Si *Lady* a tort, tans pis „ pour elle, son péché ne nous nuira ni „ dans ce Monde, ni dans l'autre. *Fanny* „ a été élevée chez elle; qui d'elle „ ou de vous doit mieux la connoître? „ Si elle s'étoit bien conduite tandis „ qu'elle étoit au château, *Lady* ne „ la haïroit pas tant. Vous êtes porté „ pour

„ pour elle, parce qu'elle est jolie. Mais
 „ les jolies filles souvent ne valent rien;
 „ celui qui les a faites, a fait aussi les lai-
 „ des : & quand une femme a de la ver-
 „ tu, peu importe de quelle figure elle
 „ est. Ainsi pour peu que vous soyez
 „ sage, vous ferez ce que Lady vous de-
 „ mande, en refusant de publier le troi-
 „ sième ban. ”

Tous ces argumens furent perdus. Le
 Ministre qui persistoit dans la résolution
 de faire son devoir sans s'embarasser des
 conséquences, alloit lui répondre, si el-
 le l'eût permis. Mais cette Femme, qui
 croyoit son mari assez privilégié, de ce
 qu'il pouvoit parler pendant deux heures
 consécutives tous les Dimanches sans qu'elle
 osât le contredire, ne vouloit qu'il
 parlât chez lui que quand elle seroit las-
 se de parler. Selon les apparences, elle
 auroit poursuivi son sermon, si JOSEPH
 & Fanny ne fussent alors entrés dans la
 salle, où la table étoit mise, avec un plat
 de choux au lard pour le déjeuner. Ma-
 dame ADAMS les salua froidement. Des
 gens plus raffinés y auroient fait attention;
 mais son air chagrin ne fut remarqué de
 personne; car la cordialité de son mari
 attiroit les respects, la reconnoissance, &

toute l'attention de nos deux Amans. Mr. ADAMS les pria de se mettre à table, puis il descendit à sa cave, pour tirer un broc d'une liqueur très rafraîchissante, qu'il appelloit de la bière, quoique ce ne fût qu'une eau colorée. On lui en avoit la même obligation que si c'eût été d'excellente bière, puisque c'étoit la meilleure boisson qu'il eût. JOSEPH lui rendit compte de la conversation qu'il venoit d'avoir avec Mr. *Booby* & sa sœur PAMELA, touchant *Fanny*; ensuite il lui conta l'aventure du valet de chambre, en ajoutant qu'il ne pouvoit qu'appréhender quelque suite fâcheuse pour elle, s'il ne lui étoit pas uni au plutôt. „ Permettez-
 „ moi, Monsieur, ajouta-t-il, d'aller cher-
 „ cher une dispense du troisième ban,
 „ j'emprunterai l'argent nécessaire pour
 „ l'obtenir. Vous savez comme je pen-
 „ se à ce sujet, répondit Mr. ADAMS:
 „ dans quelques jours une dispense vous
 „ fera inutile. Mais, mon cher JOSEPH,
 „ je crains que votre impatience n'ait
 „ plus de part à votre dessein, que vos
 „ prétendues appréhensions. Comme ce
 „ dessein tire son origine de l'un ou de
 „ l'autre, il faut que je vous fasse l'analyse
 „ de tous les deux, chacun selon son rang.
 „ Pour

„ Pour le premier motif , nommément
 „ l'impatience , sachez , mon cher fils ,
 „ que si vous ne prenez cette Vierge
 „ pour épouse , que dans la vue de sa-
 „ tisfaire votre appétit charnel , vous
 „ péchez grièvement. Le mariage fut
 „ institué pour un usage plus noble , com-
 „ me vous l'apprendrez par un Sermon
 „ que j'ai composé pour le jour que vous
 „ devez être uni avec elle. Je vous ai-
 „ me tant , que si vous êtes sage , je vous
 „ ferai présent du Sermon , où je démon-
 „ tre que l'on ne doit avoir aucun égard
 „ au sang ou à la chair dans ces occasions.
 „ Je prens mon texte dans l'Évangile de
 „ *Saint Matthieu V. 28.* où l'on trouve
 „ ces mots , *Si un homme regarde une fem-*
 „ *me pour la convoiter , &c.* En vérité tous
 „ ces appétits & toutes ces convoitises
 „ doivent être déracinés , ou au moins
 „ reprimés , avant que le vase mérite d'ê-
 „ tre consacré. Se marier avec des vues
 „ si criminelles , est une prostitution d'u-
 „ ne cérémonie toute sainte & toute Chré-
 „ tienne ; prostitution qui attire toujours
 „ la colère céleste sur ceux qui s'en ren-
 „ dent coupables. Si l'empressement que
 „ vous témoignez vient de l'impatience ,
 „ vous devez donc la reprimer. Pour

„ votre crainte, dont je fais mon second
 „ point, elle est criminelle aussi, parce qu'elle
 „ est une preuve que vous n'avez point
 „ la confiance qu'un Chrétien doit avoir en
 „ celui qui veille sans cesse sur nous, & qui
 „ conduit tout ce qui nous regarde à une
 „ bonne fin, tant que nous sommes sou-
 „ mis à ses volontés. Il nous protégera con-
 „ tre nos ennemis, & fera avorter tous
 „ leurs desseins, si nous mettons notre
 „ confiance en lui: peut-être même qu'il
 „ changera leur cœur. Au-lieu de pren-
 „ dre des précautions, ou de recourir à
 „ des moyens illicites pour nous garantir
 „ d'un malheur, nous devons plutôt nous
 „ mettre en prières, bien surs d'obtenir ce
 „ qui nous est le plus utile. Si un accident
 „ nous arrive, il ne faut point se désespé-
 „ rer, mais nous soumettre aux decrets
 „ de la Providence; & ne jamais nous
 „ attacher à rien dans ce Monde assez
 „ fortement, pour ne le pouvoir quitter
 „ sans regret. Vous êtes jeune & sans
 „ expérience, je suis plus âgé & j'ai
 „ beaucoup vu. Toutes les passions pouf-
 „ sées à l'excès sont des crimes; l'amour
 „ même, s'il n'est subordonné au devoir,
 „ nous le fait oublier. Si *Abraham* avoit
 „ aimé *Isaac* jusqu'à refuser de le sacri-
 „ fier,

„ fier , ne le blâmerions-nous pas ? Je
 „ fai, mon cher JOSEPH, que vous êtes doué
 „ d'excellentes qualités, c'est pourquoi
 „ je vous aime ; mais votre ame est com-
 „ mise à mes soins, il faut que j'en ré-
 „ ponde. Ainsi je ne puis en conscience
 „ vous voir faire une faute, sans vous
 „ en avertir. Vous vous abandonnez
 „ trop à votre passion ; desorte que si
 „ Dieu vous ôtoit *Fanny*, je crains fort
 „ que vous ne pussiez la lui céder de bon-
 „ ne volonté. Cependant, croyez-moi,
 „ un Chrétien ne doit jamais s'attacher tel-
 „ lement à quoi que ce soit, ni à aucun objet
 „ quel qu'il puisse être, que si la Providen-
 „ ce l'en prive, il ne puisse se la voir enlever
 „ sans murmure, sans plainte, sans cha-
 „ grin ; parce qu'il doit se conformer en tout
 „ à la volonté du Seigneur, sans ressentir
 „ la moindre altération dans son ame. ”

Mr. ADAMS fut interrompu au milieu
 de son discours, par un Voisin qui vint
 lui dire, que son second fils étoit noyé.
 A cette nouvelle Mr. ADAMS garda un
 morne silence pendant quelques instans,
 puis il se mit à faire des hurlemens épou-
 vantables. JOSEPH touché de cet acci-
 dent, se mit à lui dire la plupart des cho-
 ses qu'il avoit retenues du Sermon qu'il
 ve-

venoit de lui faire. Le Vicaire étoit ennemi des passions, & ne prêchoit jamais sans exagérer la facilité qu'on trouve à les vaincre, par les secours de la Grace & de la Raison. Mais il n'entendoit plus alors la voix de l'Evangile, & il trahissoit sa propre Morale. „ Mon fils, mon fils, „ s'écria-t-il, en interrompant J O S E P H, „ n'entreprenez point ce qui est impossible. Si c'étoit quelqu'autre de mes enfans, je le supporterois patiemment; „ mais celui-ci, l'unique consolation de „ ma vieillesse, mon bijou, l'espoir de „ mes cheveux gris!..... Pauvre enfant, „ on t'arrache à la vie avant que tu en aies jouï! Ah! le cher Ange, le meilleur naturel, le caractère le plus doux! „ aimable enfant, qui ne m'a jamais offensé! Ce matin, je lui ai donné la première leçon de *Quæ genus &c.* Voilà „ son Livre: Hélas! mon fils, tu n'en as plus besoin. Il eût été un homme savant, une lumière de l'Eglise. Tant „ d'esprit & tant de bonté ne se sont jamais rencontrés dans un enfant si jeune..... Ah qu'il étoit beau! s'écria la „ mère, qui revenoit d'un évanouissement entre les bras de *Fanny*. Mon „ pauvre cher *Fannot*, je ne te reverrai „ plus!

„ plus ! Ah jamais , jamais je ne dois
 „ le revoir mon aimable *Fannot* , ajouta
 „ le père ! Pardonnez-moi , interrompit
 „ JOSEPH , vous le reverrez ; mais dans
 „ une meilleure place , où vous ne vous
 „ séparerez plus .”

Le Ministre n'entendit point ce que JOSEPH disoit , ou du moins il n'y fit pas attention , puisqu'il continua ses gémissemens plus fort qu'auparavant . A la fin il demanda où étoit le corps de ce cher enfant . Je veux le voir , dit-il , en s'avancant vers la porte ; mais à peine l'eut-il ouverte , qu'il vit son fils courir vers lui en bonne santé , quoique fort mouillé . Celui qui avoit donné une allarme si fâcheuse , étoit apparemment de ces gens qui se plaisent à porter de mauvaises nouvelles . Aiant vu l'enfant tomber dans la rivière , il eut plus d'empressement pour en informer son père , que pour le secourir . Il fut tiré de l'eau par ce même Porteballe *Irlandois* qui avoit payé pour Mr. ADAMS chez l'hôte peu charitable . La joie du pauvre Ministre devint aussi extravagante , que son chagrin l'avoit été quelques instans auparavant . Il embrassa mille fois ce cher enfant , dansant & sautant comme un insensé , & le tenant entre

tre ses bras. Mais dès qu'il reconnut l'*Irlandois*, il lâcha son fils pour l'aller accabler de careffes, sur-tout quand il eut appris le nouveau service qu'il venoit de lui rendre. Que ces embrassemens étoient sincères & délicieux ! Ils ne ressembloient pas à ces démonstrations d'amitié & de bienveillance que se donnent réciproquement des gens de Cour, qui voudroient s'étouffer en s'embrassant, s'il étoit possible : ce n'étoient pas non plus de ces careffes politiques & intéressées, que l'on fait à quelqu'un dont on attend des bienfaits ou des services. Tels ne font pas assurément les complimens qu'un cadet fait à son aîné sur la naissance d'un fils. ADAMS & le pauvre *Irlandois* s'embrassèrent avec une joie vive & pure, inconnue aux cœurs corrompus du siècle.

Quand tout fut calme, ADAMS tira JOSEPH à l'écart, pour finir son exhortation. „ Non JOSEPH, lui dit-il, il „ faut te rendre maître de tes passions, „ si tu veux être heureux. Il est plus facile, à ce que je vois, interrompit le „ judicieux JOSEPH, de conseiller que de „ pratiquer. Vous n'avez point paru être „ le maître de vous-même, soit à la nouvelle de la mort de votre fils, soit quand „ VOUS

„ vous avez été ensuite détrompé. Mon
 „ garçon, reprit ADAMS en hauffant le
 „ ton, il ne t'appartient point d'ensei-
 „ gner mes cheveux gris. Tu ignores
 „ ce que c'est que la tendresse paternel-
 „ le, attens que tu sois père pour en ju-
 „ ger. Nul homme n'est obligé de faire
 „ l'impossible; & la mort d'un enfant est
 „ un de ces grands malheurs, où il est
 „ permis de s'affliger sans modération. Et
 „ si j'aime ma Maîtresse, reprit JOSEPH,
 „ autant que vous aimez votre fils, sa
 „ perte doit m'affliger également. Cet
 „ amour-là est frivole, repartit ADAMS,
 „ il tient de la chair. Il est permis d'ai-
 „ mer sa femme, répondit JOSEPH, &
 „ de l'aimer de toute son ame. Un hom-
 „ me doit aimer sa femme sans doute,
 „ repliqua le Ministre, mais il doit l'ai-
 „ mer avec prudence & modération. Je
 „ pêcherai donc indubitablement, repar-
 „ tit JOSEPH; car je l'aimerai furement
 „ avec une passion qui ne s'accordera ja-
 „ mais avec la modération. Vous par-
 „ lez comme un enfant, & même com-
 „ me un imbécille, dit ADAMS.....
 „ Non, c'est vous-même qui parlez com-
 „ me un sot, interrompit Madame A-
 „ DAMS, qui écoutoit à la porte. Assuré-
 „ ment,

„ ment, mon ami, vous ne voudriez pas
 „ nous faire accroire qu'un homme puis-
 „ se trop aimer sa femme. Si je croyois
 „ que vous eussiez fait un Sermon là-def-
 „ fus, je le chercherois par toute la mai-
 „ son pour le jeter au feu. Pour moi,
 „ si je n'avois été persuadée que vous
 „ m'aimiez autant que vous pouviez,
 „ je vous aurois haï & méprisé. Voilà
 „ une belle doctrine vraiment que vous
 „ prêchez-là? Est-ce qu'une femme n'est
 „ pas en droit d'exiger de son mari tout
 „ autant d'amour qu'il est capable d'en a-
 „ voir? Ce n'est qu'un malheureux pé-
 „ cheur, s'il refuse de le lui prouver. Ne
 „ promet-il pas de l'aimer, de la chérir,
 „ & de la consoler, avec je ne sai quoi
 „ encore de plus? Je m'en souviens en-
 „ core, comme si j'avois été mariée hiér
 „ au soir, & je ne veux jamais l'oublier.
 „ Ce qu'il y a de plus extraordinaire en-
 „ core, ajouta-t-elle, est que vous prê-
 „ chez contre votre propre pratique?
 „ car vous m'avez toujours chérie & ai-
 „ mée tant que vous avez pu. Pourquoi
 „ mettre de la méchanceté dans la tête
 „ de ce Jeune-homme? Ne le croyez pas,
 „ Mr. JOSEPH, aimez votre femme de
 „ toute votre ame & de tout votre
 „ „ corps. „

„ corps.” Un coup violent dont la porte retentit en ce moment , suspendit ce flux de paroles , & annonça la scène qui suit.



C H A P I T R E IX.

Visite rendue par Lady BOOBY & sa Compagnie à Mr. ADAMS.

MY LORD *Fanfrcluche*, en arrivant au château, avoit conté devant Lady *Booby*, qu'il avoit rencontré une charmante fille dans l'avenue, & avoit vanté tellement sa beauté, que Lady, qui reconnut *Fanny* au portrait que Mylord en fit, le soupçonna d'en être devenu amoureux; ce qui lui fit imaginer le dessein de lui procurer l'occasion de la revoir, dans l'espérance que les beaux habits & les présens de Mylord pourroient lui faire abandonner JOSEPH. Pour réussir elle proposa une partie de promenade avant que de se mettre à table, & elle conduisit insensiblement la compagnie du côté de la maison d'ADAMS. Voulez-vous, leur dit-elle, que je vous fasse voir un ménage des plus

plus bizarres, un vieux fou de Ministre, qui avec quatre ou cinq cens francs de revenu, fait vivre une femme & six enfans? Je vous assure aussi, ajouta-t-elle en riant, que dans toute la Paroisse il n'y a pas une famille aussi déguenillée. On accepta la proposition, & Mylord avec sa canne frappa à la porte, comme nous venons de dire, dans le moment que Madame ADAMS chapitroit son mari. Toute la famille d'ADAMS fut effrayée de ce coup; mais le Ministre, sans s'étonner, courut ouvrir la porte, & Lady avec sa suite entra dans la maison, où elle fut reçue de Madame ADAMS avec une centaine de révérences, & de son mari avec autant de courbettes. Il dit à Lady, qu'il étoit confus de l'honneur qu'elle lui faisoit.

„ Vous m'avez surpris bien en désordre,

„ ajouta la femme; mais votre Grandeur

„ voudra bien me pardonner, puisque je

„ ne m'attendois pas à l'honneur que je

„ reçois.” Le Ministre, quoiqu'en bonnet de nuit, s'amusa moins à faire des excuses, que les honneurs de chez lui. Il présenta son fauteuil de bois à Lady, & des tabourets de même étoffe aux autres, en leur disant qu'il étoit charmé de les voir dans sa pauvre chaumière. *Non mea*





renidet in domo lacunar, s'écria-t-il, en s'adressant au Mylord, qui lui demanda si c'étoit du *Gallois* qu'il parloit; il ajouta que pour lui il n'y entendoit rien. Le bon-homme le regarda, & ne repliqua point.

Mylord *Fanfreluche* étoit un jeune-homme, haut de quatre piés & demi, portant ses cheveux, ou plutôt un faux tour, que nous n'oserions nommer perruque, de peur de l'offenser. Il avoit le visage pâle, le corps fluet, les épaules rondes & étroites, la jambe mince & tant soit peu de travers, & sa démarche ressembloit un peu à celle d'une Pie. Pour les agrémens de son esprit, ils étoient proportionnés à ceux de son corps. Il n'étoit pas sans science; il prononçoit quelques mots *François*, & chantoit exécrationnellement quelques chansons *Italiennes*. Il avoit trop vécu dans le Monde pour être timide, & trop fréquenté la Cour pour être fier. Loin d'être avare, il étoit prodigue, mais nullement libéral: il dépensoit beaucoup, & ne donnoit jamais rien. Il aimoit les femmes à l'excès, & sa passion se trouvoit satisfaite, dès qu'elles perdoient leur réputation; ses amis disoient cependant qu'il ne les mettoit que rarement dans le
cas

cas de mériter qu'on soupçonnât leur chasteté. Il étoit ennemi des querelles, puisque sa colère s'appaisoit, dès que celui qui l'avoit causée parloit plus haut que lui.

Voilà la négative de son caractère, en voici l'affirmative. En possession d'un bien immense, l'appas d'une charge de peu d'importance l'avoit rendu l'esclave d'un certain homme qui exigeoit de lui des soumissions basses, une obéissance aveugle, & un respect qui alloit jusqu'à souffrir ses caprices & ses mépris, sans oser sourciller. Pour ce Patron, il sacrifioit son honneur, sa probité, & sa Patrie. Du reste la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, le rendoit l'impitoyable censeur de tout le Genre-humain. Tel étoit le petit animal bipède, qui suivit en fautant Lady *Booby* dans la maison du pauvre Ministre.

ADAMS & sa compagnie s'éloignèrent du feu, pour y placer les étrangers : mais Lady, au-lieu d'être sensible à ces politesses, se tourna vers Mr. *Booby*, en disant, *quale bestia qual' animale!* Puis voyant *Fanny* à côté de JOSEPH, elle demanda à Mylord, s'il ne la trouvoit pas jolie. „ Foi de Seigneur, répondit-il, c'est la „ mê-

„ même que j'ai rencontrée. Je ne vous
 „ croyois pas de si bon goût , repartit
 „ Lady. Ah! ah! reprit Mylord, c'est
 „ parce que je ne vous trouve point bel-
 „ le. Quelle folie! repliqua Lady; j'ai
 „ été toute ma vie l'objet de votre aver-
 „ sion. Aversion! repartit le petit-maî-
 „ tre, de l'aversion d'un visage comme
 „ celui-là! Ma chère Lady, croyez-moi, il
 „ il faut être autre que vous n'êtes, pour
 „ parler d'aversion; allez, allez, con-
 „ noissez-vous mieux. Et puis avec un
 „ éclat de rire il se tourna du côté de
 „ *Fanny.*”

Madame ADAMS, qui se tuoit de fai-
 re des civilités à cette illustre compagnie,
 les engagea à s'asseoir à la fin, & voyant
 son fils tenir son coin auprès du feu pour
 achever de se secher, elle le gronda pour
 le faire retirer. Ce que Lady ne voulut
 point permettre; au contraire elle fit for-
 ce complimens au Ministre sur la beauté
 de cet enfant, lui disant que c'étoit son
 portrait. Et lui voyant un Livre à la
 main, „ Sait-il lire déjà, demanda-t-el-
 „ le? Oui, Madame, répondit ADAMS,
 „ il fait même un peu de *Latin*, il com-
 „ mence *Quæ genus.* „ A quoi sert votre
 „ *qui genius*, repartit-elle? Je veux l'en-
 Tome II. L „ ten-

„ tendre lire. *Lege*, Jannot, *lege*, dit
 „ ADAMS. L'enfant ne répondit rien ;
 „ mais voyant que son père lui faisoit un
 „ signe, il lui dit qu'il ne favoit pas ce
 „ que ces mots vouloient dire. Com-
 „ ment donc, dit le père, que veut dire
 „ *lege*? Dans l'impératif *legito*, n'est-ce
 „ pas? Oui mon père, repartit Jannot ;
 „ Et quoi encore, demanda le père ?
 „ *Le le lege*, répondit l'enfant.
 „ Fort bien, dit ADAMS, & que veut
 „ dire *lego*? Je n'en sai rien, ré-
 „ partit Jannot. Quoi vous n'en savez
 „ rien, dit le Ministre tout en colère !
 „ Votre *Latin* est donc resté dans la riviè-
 „ re? Comment dites-vous lire en *La-*
 „ *tin*? En *Latin*, mon père, répon-
 „ dit le fils? C'est c'est, *le*
 „ *lego*. Et que veut dire *lego*, demanda
 „ le Ministre? Ça veut dire lire, répon-
 „ dit l'enfant. Voilà un joli garçon : ah
 „ mon fils que tu deviendras savant, si
 „ tu veux t'en donner la peine, dit A-
 „ DAMS! Je vous assure, Madame, a-
 „ jouta-t-il, cet enfant qui n'a que neuf
 „ ans, a déjà passé son *Propria quæ mani-*
 „ *bus*. Allons Jannot, lisez pour sa Gran-
 „ deur. Lady l'en pria derechef, pour
 „ amuser ADAMS tandis que Mylord
 „ entre-

„ entretenoit *Fanny*. Ainsi *Fannot* lut ce
 „ que le Lecteur lira avec lui dans l'au-
 „ tre Chapitre.”



C H A P I T R E X.

*Histoire de deux Amis, pour servir de leçon
 à ceux qui entreprennent de mettre la
 paix dans le ménage d'autrui.*

Léonard & Paul.... (lisez *Paul*; c'est
 „ une diphtongue, dit ADAMS., Laif-
 „ sez lire l'enfant sans l'interrompre, s'é-
 „ cria Lady, vous m'impatientez.” A-
 „ lors *Fannot* continua.) *Léonard & Paul*
 étoient amis depuis leur enfance, & si
 attachés l'un à l'autre, qu'une longue ab-
 sence, pendant laquelle ils ne s'écrivirent
 aucune lettre, ne diminua point leur at-
 tachment mutuel. Au bout de quinze ans
 que *Léonard* avoit passés dans les *Indes O-*
rientales, & *Paul* dans le service du Roi
 & de sa Patrie, ils se rejoignirent avec
 une joie réciproque, quoique dans un é-
 tat bien différent. *Léonard* étoit riche
 de deux millions, & *Paul* n'étoit encore
 que Lieutenant d'Infanterie, & sans un sou.

Le Régiment où étoit *Paul*, fut envoyé en quartier d'hiver aux environs d'un château que *Léonard* venoit d'acheter, & où il s'étoit établi depuis peu. Celui-ci, à qui on avoit donné la charge de Commissaire-Général, en allant à la ville pour assister à l'assemblée qui se fait tous les quarante jours dans chaque Province, y rencontra son ancien ami, que quelques affaires du Régiment forçoient d'avoir recours au Commissaire. *Paul* ne reconnut point son cher *Léonard*, tant il étoit changé depuis un tems si considérable. Mais *Léonard*, dès l'instant qu'il le vit, se sentit si ému, qu'il se leva avec précipitation pour aller l'embrasser. *Paul* fut surpris de se voir accablé de caresses par un inconnu ; mais peu de mots suffirent pour éclaircir ce mystère, & pour lui faire partager la joie de *Léonard*. Ce qui répandit un sentiment de tendresse dans l'ame de tous les spectateurs.

Léonard engagea *Paul* à venir le voir dans son château. *Paul* aiant obtenu de son Colonel la permission de s'absenter durant un mois, ils partirent ensemble l'un & l'autre, & *Paul* se trouva en peu d'heures chez *Léonard*. S'il étoit possible que quelque chose pût augmenter la satisfaction

tion de *Paul*, il la trouva en arrivant. Dès qu'il vit l'épouse de son ami, il la reconnut, pour l'avoir vue dans une Garnison, où elle faisoit l'ornement & la joie de toute la ville. Elle étoit fort jolie, & bonne par excellence, mais toujours femme, c'est-à-dire un Ange fragile. „ (Vous „ lisez faux, mon fils, dit ADAMS; le „ bon-sens n'y est point. Il y a comme „ cela dans le Livre, répondit *Jannot*, & „ il continua.”) Car quoique sa figure fût Angélique, son ame n'étoit que celle d'une femme, dont son opiniâtreté invincible étoit une preuve convainquante.

Deux ou trois jours se passèrent, sans que rien parût; mais l'humeur de la Dame aiant trop de peine à se contraindre, elle éclata peu à peu. Le mari qui ne se gênoit point pour *Paul*, y répondoit avec tant de vivacité, que leurs querelles étoient aussi fréquentes que leurs conversations, & poursuivies avec autant de chaleur, que s'il se fût agi de leur fortune, quoique le plus souvent ce ne fût que des vetilles. Souvent même la bagatelle servoit de prétexte pour les aigrir. „ Si „ vous m'aimiez, lui disoit-elle, vous ne „ me chicaneriez point pour une baga- „ telle.” Le mari retorquoit l'argument,

qui étoit autant pour lui que pour elle, en ajoutant peut-être, qu'étant le chef on devoit lui céder. Pendant ces disputes, *Paul* gardoit le silence, fans se déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre, pas même des yeux; jusqu'à ce qu'un jour qu'elle les avoit quittés dans une fureur épouvantable, le mari lui parla en ces termes: „ Que ferai-je, mon cher *Paul*, „ de cette femme? Je l'adore, & je n'ai „ aucune plainte à faire d'elle. Que ne „ puis-je lui ôter cette opiniâtreté, qui „ lui fait soutenir tout ce qu'elle avance, „ en dépit de la raison & du bon-sens! „ Car on a beau lui démontrer qu'elle a „ tort, quoiqu'elle en soit convaincue dans „ le fond, elle mourroit plutôt que d'en „ convenir. Ma patience est à bout, „ que dois-je faire? Conseillez-moi, je „ vous en conjure.

„ Si vous voulez que je vous parle en „ ami, répondit *Paul*, je ne puis que „ vous blâmer. Pourquoi vous qui condamnez son obstination, vous rendez-vous aussi opiniâtre qu'elle, dans des „ disputes où il ne s'agit de rien d'essentiel? Qu'importe de quelle couleur étoit la veste que vous portiez le jour que „ vous l'avez épousée? Voilà pourtant le „ fond

„ fond de votre querelle d'aujourd'hui.
 „ Si vous l'aimez si tendrement, que ne
 „ la laissez-vous dans une erreur qui ne
 „ vous porte aucun préjudice, plutôt que
 „ de la chagriner & de vous nuire à vous-
 „ même? Pour moi, si jamais je prends
 „ une femme, je ferai un accord avec
 „ elle, que celui de nous deux qui sera
 „ persuadé de son bon droit dans des dif-
 „ putes de cette nature, sera obligé de
 „ céder. Ainsi chacun prévenu pour son
 „ opinion, s'empressera de s'avouer vain-
 „ cu. Vous avez raison, mon cher a-
 „ mi, dit *Léonard*, & je suivrai votre
 „ conseil.”

Ils se quittèrent bientôt après, & *Léonard*
 fut chez sa femme lui faire des excuses, lui
 disant que son ami lui avoit fait voir son tort.
 Elle se recria sur les vertus de *Paul*, en quoi
 le mari la seconda, & tous deux conclu-
 rent, que c'étoit le plus sage & le plus
 vertueux des hommes. Au souper elle
 ne put s'empêcher de le regarder tendre-
 ment, en lui disant, voulez-vous de ce
 pâté de becasses? C'est un pâté de per-
 dreaux, ma mie, dit le mari. „ Je de-
 „ mande à votre ami, s'il veut goûter
 „ de ce pâté de becasses, repliqua la fem-
 „ me; je dois savoir apparemment de
 L 4 „ quoi

„ quoi le pâté est fait, puisqu'il est de ma
 „ façon. Si le pâté est de votre façon,
 „ repartit le mari, le gibier qui est
 „ dedans est de ma chasse, & je puis
 „ vous assurer que je n'ai point encore
 „ vu de becasses cette année. Qu'importe
 „ cependant, quoique j'aie raison je
 „ vous cède, & les perdreaux seront des
 „ becasses." Cela m'est fort indifférent, re-
 „ prit Madame *Léonard* : mais je vois
 „ clair, & ne puis souffrir qu'on m'en im-
 „ pose. Vous voulez avoir raison; mais
 „ votre ami fait de quoi il est question,
 „ puisqu'il en a mangé. *Paul* ne dit mot,
 „ & la dispute ne finit que quand le som-
 „ meil les accabla bien avant dans la nuit."

Le lendemain la femme rencontra *Paul*
 par hazard; & sachant qu'il avoit parlé
 pour elle la veille, elle lui tint ce discours.
 „ Avez-vous jamais vu, Monsieur, un
 „ homme aussi déraisonnable que mon ma-
 „ ri? Il est fort honnête-homme, j'en
 „ conviens, mais si entêté qu'il n'y a
 „ qu'une femme comme moi qui puisse
 „ le supporter. Cependant il met souvent
 „ ma douceur & ma complaisance à des
 „ épreuves bien rudes. Hé bien, Ma-
 „ dame, répondit *Paul*, puisque vous
 „ me l'ordonnez, il faut que je vous dise
 „ la

„ la vérité au risque de vous déplaire. La
 „ dispute n'en valoit pas la peine, j'en
 „ conviens, mais c'étoient des perdreaux
 „ très assurément." Je vous plains, Mon-
 „ sieur, d'avoir perdu le goût, repartit-
 „ elle. „ Un mari, reprit *Paul*, a droit
 „ d'espérer quelque.... supposez même
 „ que vous aiez raison." Voilà qui est
 „ pitoyable, s'écria-t-elle. Pitoyable, tant
 „ qu'il vous plaira, continua *Paul*; mais,
 „ Madame, c'est une vérité. Une fem-
 „ me d'esprit, telle que vous, en cédant
 „ s'assure une victoire bien plus flateuse,
 „ puisqu'elle fait voir que son génie est
 „ infiniment supérieur à celui de son é-
 „ poux. Mais, mon cher Monsieur, dit-
 „ elle, pourquoi me soumettrai-je quand
 „ j'ai raison? Parce que par-là, répondit
 „ *Paul*, vous lui donnerez une preuve de
 „ votre tendresse & de votre compas-
 „ sion; car y a-t-il rien qui excite plus
 „ la pitié, que de voir une personne ai-
 „ mée dans l'erreur? Oui, repliqua la fem-
 „ me; mais ne suis-je pas obligée de l'en
 „ tirer? Avez-vous vu, demanda l'ami,
 „ que vos disputes se soient terminées par
 „ le faire convenir de son tort? Plus nous
 „ sommes dans l'erreur, plus nous som-
 „ mes honteux de l'avouer. J'ai toujours

„ remarqué que dans les querelles celui
 „ qui a tort fait le plus de bruit. „ J'a-
 „ voue qu'il y a une apparence de vérité
 „ dans ce que vous venez de dire, repar-
 „ tit Madame *Léonard*, & je suis résolue
 „ de suivre vos conseils. ”

Léonard entra comme elle achevoit de parler, & *Paul* se retira. Le mari s'approcha gaiement de sa femme. „ Je suis
 „ fâché, ma mie, de la sottise que je
 „ fis hiér au soir: „ Je dois cet aveu
 „ à votre complaisance, lui répondit el-
 „ le, car je suis fâchée de m'être empor-
 „ tée pour si peu de chose. D'ailleurs
 „ j'avoue mon tort. ” Ceci fut suivi d'u-
 ne petite contestation d'amitié; après quoi elle lui dit que *Paul* avoit décidé contre elle, ce qui donna occasion à tous les deux de faire l'éloge de leur ami commun.

Paul couloit chez son cher *Léonard* des jours tranquilles, les disputes étant devenues, graces à ses sages conseils, moins fréquentes, & moins aigres entre le mari & la femme. Mais le diable, qui ne peut souffrir de nous voir heureux, se mêla de brouiller encore le ménage. *Paul* étoit toujours le conseiller de l'un & de l'autre: c'étoit lui qui décidoit de tout, & il n'oublioit

blloit jamais le dogme de la soumission, quoiqu'en particulier il donnât le tort aux absens; ce qui étoit le contraire de ce qu'il faisoit au commencement.

Un jour qu'il étoit absent, une dispute s'étant élevée, ils convinrent de s'en rapporter à ce qu'il en décideroit. Le mari parut persuadé qu'il seroit pour lui; mais la femme lui dit, qu'il pourroit bien se tromper, puisque son ami étoit convaincu qu'elle avoit presque toujours raison, & que s'il favoit tout... „ Je ne veux
 „ rien favoir, répondit le mari: mais si
 „ je vous disois ce que je fai moi, vous
 „ ne croiriez pas que mon ami vous fût
 „ si fort dévoué. „ Puisque vous m'y
 „ forcez, reprit-elle, je vous en convain-
 „ crai. Souvenez-vous de la dispute que
 „ nous eûmes au sujet de l'école de mon
 „ fils; j'ai cédé par compassion pour vous,
 „ quoique j'eusse raison, & que *Paul* lui-mê-
 „ me me l'ait dit. „ Je ne doute point de la
 vérité de ce que vous m'avancez, répon-
 dit le mari; mais à mon tour je puis vous
 assurer qu'il me dit au sujet de cette mê-
 me dispute, que j'avois bien fait, & que
 lui à ma place il auroit agi de-même. Ils
 continuèrent à se raconter réciproquement
 tout ce qu'il leur avoit dit en particulier

sur la promesse d'un secret inviolable. A la fin se croyant mutuellement, ils se recrièrent sur la trahison de *Paul*, & conclurent qu'il avoit été l'auteur de toutes leurs querelles. Ensuite chacun se blâma des fautes passées, & ils s'efforcèrent réciproquement de se donner des preuves d'une complaisance achevée, tandis que *Paul* devint l'objet de leur exécration. Cependant la femme qui craignoit les suites de cette tracasserie, engagea son mari à dissimuler jusqu'au départ de *Paul* pour se rendre à sa garnison, qui étoit fixé au lendemain, & ensuite de ne le plus fréquenter.

Le procédé de *Léonard* paroîtra peu sensé. Cependant sa femme lui fit promettre de suivre ce qu'elle lui avoit conseillé; mais la froideur tant du mari que de la femme fut bientôt remarquée par *Paul*, qui tirant son ami à part le pressa si fort, qu'il lui dit de quoi il étoit question. L'autre lui conta tout ce qui s'étoit passé, & l'assura de la pureté de ses intentions. *Léonard* lui reprocha un secret gardé mal-à-propos, & *Paul* à son tour le railla sur ce qu'il ne cachoit rien à sa femme. La conversation s'aigrit de part & d'autre; le mari alla jusqu'à lui reprocher qu'il brouilloit son ménage, & qu'il l'a-
voit

voit mis sur le point de se séparer d'avec sa femme, si leur mutuelle confiance n'avoit éclairci le mystère. *Paul* répondit.

Ici l'enfant fut interrompu par un événement, que vous allez apprendre dans un autre Chapitre.



CHAPITRE XI.

Galanterie de Mylord FANFRELUCHE.
Jalousie & courage de JOSEPH.

Monsieur JOSEPH ANDREWS souffroit impatiemment d'entendre Mylord *Fanfreluche* offrir de l'argent, des présents, & des revenus à *Fanny*, moyennant une condition qu'il exprimoit assez naturellement. La compagnie, à qui il n'osoit manquer de respect, le retint tant que notre petit-maître se contenta de jouer de la langue. Mais ses mains se mettant de la partie, il perdit patience, & par un tour que pratiquent les Luteurs, il le jetta de l'autre côté de la cuisine. Les Dames en furent effrayées. Mylord s'étant relevé, alloit mettre l'épée à la main,

quand Mr. ADAMS se mit entre deux, & s'exposa sans crainte à la rage du petit Seigneur, dont les menaces ne faisoient trembler que les Dames. JOSEPH, qui ne le craignoit en aucune façon, pria Mr. ADAMS de se retirer, tandis que Mr. *Booby* conseilloit au Mylord courroucé de remettre son épée dans le fourreau, en lui promettant une satisfaction convenable. Content de sa parole Mylord tira un miroir de poche, & rajusta ses cheveux, en menaçant JOSEPH, qui ne demandoit pas mieux que de se voir en rase campagne avec lui; ce qu'il lui dit très ouvertement. En même tems il vola auprès de *Fanny*, qui étoit évanouie entre les bras de Madame ADAMS, & illa rappella à la vie., Madame, lui dit-il, j'aurois assommé un de mes pareils qui m'eût donné autant de sujet de le maltraiter. Et quel sujet, demanda Lady, pouviez-vous avoir? Mylord avoit insulté cette fille, Madame, répondit-il. Il l'a peut-être embrassée, repliqua Lady? Est-ce-là une raison pour qu'un jeune-homme comme vous se croie autorisé à lui manquer de respect? JOSEPH, vous devenez trop insolent." Madame, interrompit Mr. *Booby*, j'ai
 „ tout

„ tout vu; je ne puis justifier Mr. AN-
 „ DREWS, qui n'a que faire de se
 „ mêler de ce qui regarde cette fille.
 „ Et moi je le justifie, repartit Mr. A-
 „ DAMS. C'est un brave garçon. Il
 „ convient à tous les hommes d'être les
 „ soutiens de l'innocence : & celui qui
 „ refuse de venger une fille qu'il est sur
 „ le point d'épouser, n'est qu'un lâche
 „ & un coquin. Monsieur, lui dit Mr.
 „ *Booby*, Mr. ANDREWS n'est pas un
 „ parti sortable pour une fille comme
 „ elle." Non assurément, ajouta Lady,
 „ & vous Mr. ADAMS, vous sortez de
 „ votre caractère, en protégeant de pa-
 „ reilles folies; vous feriez beaucoup
 „ mieux d'avoir soin de votre femme &
 „ de vos enfans. Ah! que votre Gran-
 „ deur lui a bien dit son fait, s'écria Ma-
 „ dame ADAMS! Il m'étourdit tous les
 „ jours de ses sottises, disant que tous ses
 „ Paroissiens sont ses enfans. Je ne fai-
 „ ce qu'il veut dire; mais s'il n'étoit aussi
 „ honnête-homme qu'il l'est, je soupçon-
 „ nerois quelque chose. Je fai lire l'E-
 „ vangile, oui, & l'interpréter encore,
 „ tout aussi-bien que lui; mais je n'ai ja-
 „ mais appris que les Ministres soient o-
 „ bligés de nourrir les enfans d'autrui.
 „ D'ail-

„ D'ailleurs, il n'est qu'un pauvre Vi-
 „ caire, & votre Grandeur fait bien qu'il
 „ n'a pas plus qu'il ne faut pour moi &
 „ pour les miens. Vous parlez de bon-
 „ sens, lui répondit Lady, qui ne lui a-
 „ voit pas encore adressé un seul mot, &
 „ Mr. A D A M S se perd en favorisant un
 „ mariage, que mon neveu desapprouve,
 „ & qui ne convient en aucune façon à
 „ Mr. J O S E P H, aiant l'honneur d'être
 „ à présent notre allié.

Tandis que Lady s'entretenoit avec la femme du Ministre, Mylord sautoit çà & là, & secouoit la tête de colère ou de douleur. P A M E' L A gronda *Fanny* de son excès d'ambition, qui la portoit, disoit-elle, à rechercher son frère, qui étoit trop au-dessus d'elle. Cette pauvre fille ne répondoit que par un torrent de larmes. Ce que voyant J O S E P H, il la prit par le bras, en disant tout haut qu'il ne reconnoîtroit pour parent ni allié qui que ce fût qui seroit ennemi de celle qu'il aimoit plus que lui-même. Il sortit aussi-tôt avec elle, sans que Mylord ni Mr. *Booby* fissent le moindre effort pour le retenir. Lady *Booby*, avec toute sa compagnie, sortit presque en même tems, la cloche du château aiant déjà sonné pour le diner, A.

ADAMS, se voyant débarassé de l'illustre compagnie, parut triste & rêveur : ce que sa femme aiant remarqué, elle lui dit qu'il étoit bien tems de rêver, quand il avoit ruiné sa famille par son sot entêtement. „ Ou peut-être, ajouta-t-elle, „ est-ce pour la perte de vos deux enfans, JOSEPH & *Fanny*, que vous „ vous attristez.” Alors la fille s'en mêla, & lui dit : „ En vérité, mon cher „ père, vous avez tort d'amener des étrangers ici, pour nous arracher le morceau de la bouche. Vous les avez „ nourris depuis votre retour, & peut-être les garderez-vous encore un mois. „ Etes-vous obligé de nourrir *Fanny*, parce que JOSEPH dit qu'elle est jolie ? „ car pour moi je ne fais ce qu'on trouve de si rare en elle. Si on nourrissoit les „ filles pour leur beauté, elle feroit assurément aussi mauvaise chère que ses voisines. Pour Mr. JOSEPH, je fais bien „ qu'il est honnête garçon, & qu'il payera ses dettes tôt ou tard. Mais pour elle, que ne retourne-t-elle chez son „ Maître, d'où elle s'est enfuie ? Si j'avois un million je ne donnerois pas une „ obole à une fille comme elle, quand je la verrois prête à mourir de faim. Et „ moi.

„ moi je l'assisterois , dit *Jannot*. Vo-
 „ yez-vous, mon cher père, plutôt que
 „ de voir *Fanny* mourir de faim, je lui
 „ donnerois mon diné.”

ADAMS charmé de voir les bonnes dis-
 positions de son fils, lui recommanda de
 les cultiver, & de regarder tous ses voi-
 sins comme ses frères. „ Oui, mon pè-
 „ re, répondit l'enfant, j'aime *Fanny* plus
 „ que mes sœurs, parce qu'elle est bien
 „ plus jolie. Tien, voilà pour ton im-
 „ pertinence, dit l'ainée en lui donnant
 „ un soufflet, que son père lui auroit ren-
 „ du, si le retour de Mr. JOSEPH ac-
 „ compagné de *Fanny* & de l'*Irlandois*
 „ n'eût suspendu sa colère. Femme, dit-
 „ il, apprêtez-nous notre réfection. J'ai
 „ autre chose à faire, répondit la fem-
 „ me. Vous manquez à votre devoir
 „ en me répondant de la sorte, lui dit
 „ ADAMS, car il est écrit que le mari
 „ est le chef de la femme, & qu'elle doit
 „ lui être obéissante. Fi donc, s'écria la
 „ femme: perdez-vous l'esprit, de blas-
 „ phémer ainsi la Sainte Ecriture en la
 „ citant hors de l'Eglise? Mr. JOSEPH
 „ l'interrompit, en disant à Mr. ADAMS,
 „ que loin de vouloir donner de l'embar-
 „ ras à Madame ADAMS, il venoit la
 „ prier

„ prier avec toute la famille aux *Armes*
 „ *du Roi*, où il avoit donné ordre de pré-
 „ parer un diner. Madame ADAMS à ces
 „ mots reprit toute sa gaieté , & ac-
 „ cepta très gracieusement l'invitation ;
 „ son mari suivit son exemple ; & ils se
 „ mirent tous en marche vers les *Armes*
 „ *du Roi*, sans que personne s'embarassât
 „ de garder la maison , pas même *Fan-*
 „ *not*, à qui JOSEPH donna un scheling,
 „ en reconnoissance de la bonne volonté
 „ qu'il avoit témoignée pour *Fanny*.



CHAPITRE XII.

*Découverte qui commence à éclaircir
cette Histoire.*

LE Porte-balle *Irlandois*, depuis son ar-
 rivée, s'étoit soigneusement infor-
 mé de tout ce qui regardoit la famille de
 Mr. *Booby*. On lui avoit appris que le
 Chevalier étoit mort, & que c'étoit le
 même qui avoit acheté *Fanny* à l'âge de
 trois ou quatre ans, d'une femme qui vo-
 yageoit. Après le diner, il dit à cette
 belle fille, qu'il croyoit pouvoir lui don-
 ner

ner connoissance de ses parens. Toute la compagnie parut surprise de l'entendre parler de la forte , & elle-même fut plus étonnée que tous les autres. On fit silence , & le vieil *Irlandois* leur parla de la forte. ” Je gagne aujourd'hui mon pain „ à la sueur de mon corps ; mais autre- „ fois je me suis vu plus heureux , étant „ Vivandier & Tambour dans un de „ nos Régimens. Ensuite j'ai passé en „ *Angleterre* , avec un de nos Officiers qui „ y alloit faire des recrues. En allant „ de *Bristol* à *Frome* , où nous espérions „ faire des hommes parmi les pauvres „ Ouvriers, qui y meurent de faim de- „ puis que nos Manufactures de Laine „ sont tombées , nous rencontrâmes une „ femme âgée d'environ trente ans, assez „ passable pour un soldat. Elle lia con- „ versation avec nos Dames ; car notre „ détachement qui consistoit dans un Of- „ ficier , un Sergent , moi Tambour , & „ deux Fuseliers , avoient chacun leur „ compagne , à l'exception de mon Mas- „ tre. Nous marchâmes longtems en- „ semble , & voyant qu'elle m'étoit é- „ chue de plein droit , je lui contai mili- „ tairement mon martyre , dont elle eut „ pitié ; & depuis ce jour-là nous vécû- „ „ mes

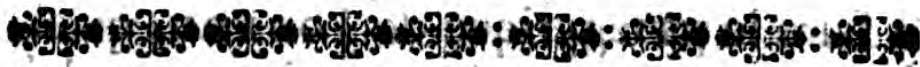
„ mes comme mari & femme , jusqu'à
 „ celui de sa mort.

Vous vous mariâtes par dispense sans
 doute , interrompit Mr. ADAMS ? car je
 ne vois pas qu'il soit possible de publier
 les bans de vous autres , qui changez si
 souvent de demeure. „ Non Monsieur,
 „ repliqua l'Irlandois ; nous nous donnâ-
 „ mes une dispense , pour aller coucher
 „ ensemble sans cérémonie. Oui, oui, j'en-
 „ tens , repliqua le Ministre, *ex necessitate*.
 „ Une dispense est permise, quoique l'au-
 „ tre façon soit plus louable & plus ré-
 „ gulière. ” L'Irlandois poursuivit son
 histoire. „ Cette femme me suivit de
 „ garnison en garnison , jusqu'à ce qu'à
 „ Galloway elle tomba malade d'une fiè-
 „ vre, dont elle mourut en peu de jours.
 „ Quand elle se vit à l'extrémité, elle
 „ m'appella , & me dit qu'elle ne pou-
 „ voit mourir en paix , sans me décou-
 „ vrir un secret , qui étoit le seul de ses
 „ péchés qui lui pesoit sur la conscience.
 „ J'étois autrefois , dit - elle , dans une
 „ troupe de *Bobémiens* , qui alloient vo-
 „ ler les enfans de village en village ; je
 „ ne me suis jamais rendue coupable de
 „ ce crime qu'ue seule fois , & je m'en
 „ répens du fond de mon cœur ; puis-
 „ „ qu'il

„ qu'il est possible que j'ai pu causer la
 „ mort du père & de la mère de cet en-
 „ fant, peut-être de tous les deux ; car
 „ je ne puis vous faire concevoir com-
 „ bien elle étoit belle à l'âge de dix-huit
 „ mois, qu'elle pouvoit avoir quand je
 „ l'enlevai. Elle resta avec nous deux
 „ ans, & je la vendis trois guinées au
 „ Lord *Booby* dans la Province de *Som-*
 „ *merfet*. C'est de vous Monsieur, dit-
 „ il en s'adressant à Mr. A D A M S, que
 „ je me flate d'apprendre si je suis au bout
 „ de mon voyage ; car je ne suis venu
 „ jusqu'ici, que pour donner un état
 „ à cette fille, en la rendant à ses pa-
 „ rens.

„ Il n'y a point d'autre Chevalier de
 „ ce nom, répondit A D A M S, c'est le dé-
 „ funt Seigneur de ce Village. Mais vous
 „ avez oublié de nous dire le nom du père
 „ & de la mère de cette fille. Ils de-
 „ meurent, reprit l'*Irlandois*, à trente
 „ milles du château. Elle m'a dit que je les
 „ trouverois, en demandant le nom d'u-
 „ ne autre de leurs filles, puisqu'elle doit
 „ être l'unique dans le Royaume qui por-
 „ te un nom si baroque ; c'est P A M L A
 „ ou P A M E' L A, je ne puis dire lequel.”
Fanny tomba évanouie à ce nom fatal qui
 ren-

renverfoit ses plus chères espérances. JOSEPH devint immobile, Fannot se mit à jeter les hauts cris sans savoir pourquoi, tandis que le bon Ministre à genoux rendoit ses actions de grâces, de ce que cette découverte s'étoit faite avant que le crime d'inceste ne se fût commis entre ses chers enfans. L'Irlandois étoit tout étourdi de voir la consternation que son récit avoit causée. Mais la jeune ADAMS le tira de peine, en lui contant leur histoire, pendant que sa mère étoit occupée à soulager la pauvre Fanny : cependant il est tems d'aller voir ce qui se passe au château.



CHAPITRE XIII.

Combat entre l'Amour & l'Orgueil. Suite de la découverte.

L'Ady ne s'étoit mise à table que pour en faire les honneurs. Elle étoit trop tourmentée par sa passion pour pouvoir manger. Quand le repas fut achevé, elle dit tout bas à PAME'LA. „ Je „ me trouve incommodée; ma chère „ nièce voudroit-elle bien se charger „ d'en-

„ d'entretenir Mylord & mon neveu,
 „ pendant que je me reposerai? En ache-
 „ vant ces mots elle se retira dans sa
 „ chambre , où elle se jeta sur son lit
 „ dans une espèce d'agonie. ” L'amour,
 la rage & le désespoir la déchiroient tour
 à tour. ” Il faut, dit-elle , que je révèle
 „ ce fatal secret , je ne puis plus le gar-
 „ der , son poids m'accable ; en le ré-
 „ vélant , je trouverai peut-être quelque
 „ secours.

„ *Slipslop* s'avança près du lit , pour lui
 demander la cause de son accablement ;
 mais au-lieu de lui en faire confidence ,
 comme elle se l'étoit proposé , elle se mit
 à faire le panégyrique de J O S E P H , qu'elle
 acheva par une lamentation des plus
 touchantes, sur ce qu'il prodiguoit tant de
 tendresse & tant de sentimens héroïques
 pour un objet aussi méprisable qu'étoit
Fanny à ses yeux. *Slipslop* répondit en
 exagérant tout ce que Lady avoit avancé,
 & conclut son discours par ces mots.
 „ Ah Ciel! Pourquoi J O S E P H n'est-il
 „ point Gentilhomme , ou que ne puis-
 „ je voir votre Grandeur entre les bras
 „ de quelqu'un qui lui ressemble!” Lady
 se leva avec précipitation , & faisant
 quelques tours dans sa chambre: ” Ah!
 „ s'écria-

„ s'écria-t-elle , qu'il est fait pour rendre
 „ une femme heureuse ! Oui Madame,
 „ répondit *Slipslop* , votre Grandeur fera
 „ la femme du monde la plus heureuse
 „ avec lui. Foin de la coutume & du
 „ qu'en dira-t-on ! Me priverai-je de
 „ manger selon mon appétit , dans la
 „ crainte qu'on ne m'appelle gourman-
 „ de ? Si j'avois envie d'un homme, je
 „ l'épouserois à la barbe de tous les pa-
 „ rens du monde. Vous n'avez ni *Tu-*
 „ *télaire* ni Gouvernante pour contrain-
 „ dre vos affections. D'ailleurs il n'est
 „ plus laquais ; c'est le beaufrère de
 „ Monsieur votre neveu , & pourquoi
 „ voudriez-vous vous gêner plus qu'il n'a
 „ fait ? Ne pouvez-vous pas épouser le
 „ frère, par la même raison qu'il s'est ma-
 „ rié avec la sœur ? Pour moi , si c'étoit
 „ un crime que tant *d'atrocité* , je me gar-
 „ derois bien de vous le conseiller. Mais
 „ ma chère *Slipslop* , interrompit Lady,
 „ supposons que je pusse m'abaisser jus-
 „ qu'à lui. Cette maudite *Fanny* ! ah que
 „ je la déteste aussi-bien que son imbécile
 „ Amant ! C'est un petit monstre , répon-
 „ dit *Slipslop* ; elle fait cependant la mi-
 „ jorée , mais laissez-moi faire , votre
 „ Grandeur en fera bientôt débarrassée.
 „ *Tome II.* M „ Vous

„ Vous avez entendu dire que JOSEPH
 „ s'est battu avec le valet de chambre de
 „ Mylord par rapport à elle : son Maître
 „ veut qu'il l'enlève ce soir, & moi j'y prê-
 „ terai la main. Nous en parlions ensem-
 „ ble lui & moi , dans le tems que vous
 „ m'avez appelée. Retournez-y vite-
 „ ment , repartit Lady ; car *Fanfreluche*
 „ est sur le point de s'en aller. Fai tout
 „ ce que tu pourras pour que le valet de
 „ chambre réussisse : pour moi je vai join-
 „ dre la compagnie , mais aie soin de me
 „ venir avertir dès que le coup sera fait. ”

Slipstop se retira, & Lady se mit à l'analyse de son propre cœur, dès qu'elle se vit seule.

„ O Ciel , s'écria-t-elle, jusqu'où m'en-
 „ traîne ma passion ! J'ose donc l'avouer
 „ à moi-même , & je veux épouser JO-
 „ SEPH. Ah ! si je l'épouse , de quel
 „ front oserai-je regarder mes parens , a-
 „ près les avoir deshonorés par une al-
 „ liance aussi honteuse ? Mais ne puis-
 „ je pas les fuir ? Ne puis-je pas me
 „ dérober à leurs yeux , avec celui
 „ dont j'attens mon parfait bonheur ?
 „ Oui , je puis passer mes jours dans
 „ quelque désert affreux, que sa présence
 „ embellira : là, je coulerai d'heureux jours
 „ dans la contemplation de tous ses char-
 „ mes,

„ mes, & dans la jouissance des divins
 „ plaisirs que l'amour prodigue aux vrais
 „ Amans. . . . Mais pour qui veux-je
 „ m'ensévelir ainsi? A qui prétens-je
 „ sacrifier les restes de ma jeunesse, mon
 „ bien, mon rang, ma famille. . . .
 „ Détestable passion! N'est-il
 „ pas beau, bien fait, jeune, aimable,
 „ tendre, fidèle? Oui, il est tendre &
 „ fidèle. Mais hélas, ce n'est pas pour
 „ moi; c'est pour une vile créature, que
 „ je rougis de nommer ma rivale. Ce-
 „ pendant il la préfère à une femme tel-
 „ le que moi. Ah! maudit soit un corps
 „ si beau, où loge une ame si basse! Puis-
 „ je aimer encore ce monstre? Non, je
 „ m'arracherai plutôt le cœur que de ne
 „ pas détruire une détestable image, qui
 „ s'y est gravée en caractères de feu.
 „ Ingrat JOSEPH, tu éprouveras les
 „ redoutables effets de ma vengeance, tu
 „ imploreras en-vain ma pitié! Ma Ri-
 „ vale triomphante te verra expirer, &
 „ ne jouira point du bien qu'elle m'en-
 „ lève. Insensée, quel bien? Est-ce
 „ un bien pour toi de sacrifier ainsi tout
 „ ce que tu as de plus précieux, à une
 „ passion qui te flétrira? Ah! goûtons
 „ plutôt les joies de la vertu & de l'hon-

„ neur. Le vice & la foiblesse traînent
 „ à leur suite trop de chagrins & de mal-
 „ heurs. Jusqu'à quel point me suis-je
 „ laissée séduire, faute d'avoir appelé la
 „ raison à mon secours ? Elle me dé-
 „ voile enfin l'abîme où j'allois me pré-
 „ cipiter. Que le Ciel soit loué ! L'hon-
 „ neur remporte enfin la victoire, & je
 „ méprise un bien, dont je ne puis jouir
 „ sans bassesse, que je ne pourrois peut-
 „ être me procurer que par un enchaîne-
 „ nement de crimes affreux. ”

En ce moment, *Slipslop* vint l'interrompre, en criant : Ah ! Madame, je vous
 „ apporte une étrange nouvelle : notre
 „ laquais *La Fleur* revient du cabaret,
 „ où Mr. ADAMS avec toute la clique
 „ ont diné : il dit qu'il y a un Étranger a-
 „ vec eux, qui leur a fait voir comme
 „ JOSEPH & *Fanny* sont frère & sœur.
 „ Cela ne se peut, repartit la Dame. Je
 „ ne faurois vous dire les *particules*, re-
 „ pliqua *Slipslop*, cependant *La Fleur* dit
 „ que cela est bien vrai.

Cette surprenante nouvelle renversa
 en un instant toutes les généreuses réso-
 lutions que l'honneur venoit d'inspirer à
 Lady. A mesure que l'espérance renaîs-
 soit dans son cœur, la raison reculoit dans
 son

son esprit. Oubliant donc tout son foliloque, elle ordonna qu'on eût à lui envoyer *La Fleur*. En même tems elle descendit dans la salle où étoit Mr. *Booby* avec PAME'LA, à qui elle annonça cette nouvelle. PAME'LA lui dit qu'elle ne pouvoit y ajouter foi, n'ayant jamais entendu dire ni à son père ni à sa mère, qu'ils eussent perdu aucun enfant, ni même qu'ils en eussent eu d'autres que JOSEPH & elle. Lady se fâcha contre son incrédulité, en déclamant contre ceux qui aiant fait leur fortune, defavouoient leurs parens, parce qu'ils étoient pauvres. PAME'LA ne répondit rien. Mr. *Booby* prit alors la parole, & dit que si cette fille étoit vraiment la sœur de sa femme, elle la reconnoîtroit avec joie, aussi-bien que lui. „ Ainsi je vous prie de l'envoyer „ chercher, ajouta-t-il, avec l'Etranger, „ afin que nous les examinions ensemble „ ble.

L'Irlandois parut, ainsi que *Fanny* & JOSEPH; car celui-ci ne voulut point la perdre de vue. Le Ministre, autant par curiosité, qui étoit sa passion dominante, que par devoir, les avoit suivis, en les exhortant à rendre graces au

Ciel d'un événement qui les plongeoit dans le désespoir.

L'Etranger répéta au château ce qu'il avoit dit au cabaret. Toute la compagnie parut convaincue de ce récit , à l'exception de PAME'LA , qui ne pouvoit s'imaginer qu'il fût même vraisemblable , parce qu'elle n'avoit jamais entendu son père ni sa mère parler d'un troisième enfant. Lady , qui se trouvoit très intéressée dans le dénouement de cette affaire , trembloit que PAME'LA n'eût raison ; & JOSEPH se réjouissoit de l'obstination avec laquelle sa sœur desavouoit pour telle sa chère *Fanny*.

Mr. *Booby* les pria tous de suspendre leur jugement , en attendant l'arrivée du vieux ANDREWS & de sa femme , qu'il attendoit le lendemain , les aiant invités l'un & l'autre de venir le reprendre dans son équipage , pour retourner ensemble chez lui. „ Alors , dit-il , nous appren-
„ drons la vérité. Cependant je vous a-
„ voue que je panche à croire le récit
„ de ce bon *Irlandois* , parce qu'il me
„ paroît rempli de circonstances extrê-
„ mement vraisemblables. D'ailleurs quel
„ intérêt a-t-il de vouloir nous trom-
„ per ?

Lady

Lady *Booby*, quoique peu accoutumée à voir de telles gens chez elle, les admit à sa table, dont elle fit les honneurs avec une grace infinie. Il y avoit Mr. *Booby*, PAME'LA, Mylord *Fanfreluche*, JOSEPH, *Fanny* & Mr. ADAMS. Pour l'*Irlandois*, elle le recommanda aux domestiques, & l'envoya manger avec eux. Cette compagnie, à l'exception des deux Amans qui gardoient un morne silence, passa la soirée avec beaucoup de gaieté; car Mr. *Booby* avoit engagé JOSEPH à faire des excuses à Mylord, qui fit briller son esprit aux dépens d'ADAMS, en le raillant sur sa parure. Le Ministre lui rendit le change avec beaucoup plus de sel, & tous ceux qui étoient présens en rirent beaucoup. PAME'LA fit la guerre à JOSEPH, de ce qu'il paroissoit si peu sensible à la joie de retrouver une sœur.

„ Si vous l'aimiez, lui dit-elle, d'un air
 „ mour dégagé des sens, vous seriez
 „ charmé de découvrir une liaison de
 „ sang entre vous deux. ” ADAMS fit cette occasion pour faire l'éloge de l'amour *Platonique*, d'où par un saut naturel il passa aux joies du Paradis, en assurant qu'il n'y avoit point de vrais plai-

firs sur la Terre ; ce qu'il ne put persuader à Mr. *Booby*, ni à sa femme.

Ces heureux époux firent remarquer qu'il étoit tems de se retirer , car les autres ne témoignoiént aucune envie de se coucher. On se retira cependant pour s'aller reposer dans les lits préparés dans le château ; ADAMS même fut prié d'y coucher , parce que le tems étoit orageux.



C H A P I T R E X I V .

Avantures nocturnes. Dangers que court Monsieur ADAMS.

VERS les trois heures du matin, c'est-à-dire une heure après qu'on se fut retiré , Mylord *Fanfreluche* , que l'image de *Fanchon* empêchoit de dormir , s'étoit avisé d'une chose , par laquelle il espéroit parvenir à ses fins. Il avoit ordonné à un de ses domestiques de remarquer la chambre où elle couchoit. Quand celui-ci se fut acquité de sa commission , Mylord se glissa sans bruit , à ce qu'il croyoit , dans la chambre qu'on venoit de

de lui indiquer. En entrant, il respira une odeur qui auroit dû le détromper, s'il avoit été moins prévenu: il chercha le lit à tâtons, & l'ayant trouvé, il dit en imitant la voix de JOSEPH: " *Fanchon*, mon An-

„ ge, je viens de découvrir la fourberie du
 „ *Porte-balle*; je ne suis plus ton frère,
 „ mais ton amant, & je ne veux plus
 „ attendre un bonheur qui m'est dû
 „ depuis si longtems. Vous avez des
 „ preuves de ma constance & de ma
 „ probité, qui ne vous permettent point
 „ de douter que je ne vous épouse.
 „ Ainsi si vous m'aimez réellement,
 „ vous ne me refuserez pas de m'admet-
 „ tre dans votre lit." En achevant ces
 mots, il mit bas sa robe de chambre, &
 se mit dans le lit, où il embrassa tendre-
 ment l'objet de son ardeur téméraire, qui
 au-lieu de le repousser, lui rendit le chan-
 ge. Jugez de sa joie dans cet heureux
 instant. Hélas! que la Fortune se joue
 des foibles mortels! *Slipslop*, car c'étoit
 elle, reconnut dans le moment celui qu'elle
 avoit pris d'abord pour JOSEPH. Mais
 Mylord, quoique convaincu qu'il s'étoit
 trompé, ne pouvoit découvrir qui étoit
 cette fausse *Fanny*. Il avoit si peu fixé les
 yeux sur cette créature depuis qu'il étoit

dans le château, qu'il ne l'auroit pas reconnue à l'aide d'une bougie. Il fit un effort pour s'échapper du lit; mais l'autre n'avoit pas envie de le laisser aller, bien résolue de se récompenser des plaisirs qu'elle s'étoit promis si mal à propos, en rendant cet accident utile à son honneur. Elle avoit effectivement besoin d'effacer quelques soupçons, auxquels elle avoit donné lieu. Ainsi elle crut l'imprudent Aventurier propre à un sacrifice, capable de rétablir l'opinion que sa Maîtresse commençoit à perdre de sa chasteté incorruptible. Elle le fait donc par sa chemise comme il sortoit du lit, & se mit à crier à pleine tête. „ Comment „ malheureux tu oses attaquer ma vertu? „ Que sai-je si tu ne m'as pas perdue „ tandis que je dormois? Au meurtre! „ a l'assassin! au voleur! je suis ruinée!” Mr. A D A M S, qui étoit éveillé dans son lit, où il rêvoit, courut au secours sans s'embarrasser de sa nudité. En approchant du lit, sa main se rencontra par hazard sur l'épaule de Mylord, qu'il prit à la délicatesse de sa peau, & à sa petite taille, pour la fille qui venoit de crier au secours, & le laissa aller, pour se jeter sur l'homme qu'il croyoit dans le lit. *Slipslop*, sans
le

Je connoître, lui donna un violent soufflet. Il rispoſta par une gourmade, dont heureuſement la peſanteur ne tomba que ſur le traſverſin. Mais ſon coup manqué, ADAMS tomba tout au traſvers du lit, où cette Amazone le ſouffleta & l'égratigna à ſon aïſe. „ Je ſuis une fille, dit-elle à „ la fin.” Tu es plutôt un diable, répondit le Miniſtre, en lui adreſſant un coup de poing qui lui fit jeter les plus hauts cris.

Lady qui ne dormoit point, & qui ne s'effrayoit pas facilement, entendit tout ce vacarme. S'étant levée, elle entra dans la chambre. *Slipſlop* voyant ſa Maîtreſſe avec une bougie à la main, s'écria encore une fois, *Au ſecours! à moi!* ADAMS voyant la lumière lâcha priſe, & en ſe retournant vit Lady, qui s'étant apperçue qu'il étoit en chemiſe, lui avoit tourné le dos pour lui dire toutes les injures qu'il ſembloit mériter. Le Miniſtre aiant alors reconnu *Slipſlop*, & honteux de ſa ſituation en la préſence d'une Dame qu'il reſpectoit, ſe fourra ſous les couvertes, malgré tous les efforts que fit la Suivante pour l'en empêcher. Puis montrant ſa tête ornée d'un bonnet jadis blanc, il protesta de ſon innocence, & ſupplia *Slipſlop*

de lui pardonner les coups qu'il lui avoit donnés sans la connoître. Car, dit-il, je vous jure, Mademoiselle, que je vous ai prise pour une Magicienne. Tandis qu'il parloit, Lady voyant quelque chose de brillant à ses piés, le ramassa, & vit avec surprise des boutons de manche de diamant, & un peu plus loin, la manche d'une chemise garnie d'une dentelle, qu'elle reconnut pour être celle que Mylord avoit portée la veille. „ Je ne comprends „ rien à tout ceci, dit-elle. Pour moi, „ répondit *Slipslop*, je n'en fai rien; il „ peut être entré ici une douzaine d'hom- „ mes sans que j'en aie connu aucun. „ Mais à qui peuvent appartenir cette „ chemise & ces boutons? A celui que „ j'ai laissé échapper, dit ADAMS. Si „ je ne l'avois pas pris pour une fille, je „ l'aurois arrêté, eût-il été un *Hercule*; „ mais, à vrai dire, je crois qu'il n'est „ qu'un *Hylas*.

Il rendit compte à Lady de tout ce qui étoit arrivé, depuis que les cris de Mademoiselle *Slipslop* l'avoient attiré dans sa chambre, & jusqu'à ce que la Dame elle-même fût venue. Lady ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur, en contemplant les figures d'ADAMS & de sa Sui-
van-

vante, couchés aux deux extrémités du lit. Elle pria le bon Ministre de se retirer, & ordonna à *Slipslop* de la suivre dès qu'elle seroit habillée. Puis elle s'en retourna dans son appartement.

Mr. ADAMS la voyant partie, renouvela ses excuses à la femme de chambre, qui étoit si bonne qu'elle lui pardonna sur le champ, & même fit mine de lui témoigner qu'elle lui vouloit du bien. Mais il prit congé d'elle aussi-tôt, & sortit, dans l'intention de rentrer au plutôt dans sa chambre, qui étoit à la droite. Au-lieu de s'y rendre, il prit à gauche, & s'en alla à tâtons coucher sans bruit à côté de *Fanny*, qui dormoit d'un profond sommeil malgré ses inquiétudes; tant elle étoit fatiguée de la nuit précédente où elle avoit veillé, & de l'émotion que les aventures du jour lui avoient causées. ADAMS avoit coutume d'entrer avec précaution dans un lit, & de coucher fort près du bord; parce que sa femme très jalouse de la discipline conjugale, l'avoit dressé à cette philosophique façon de se coucher. Le Lecteur ne doit donc pas s'étonner s'il ne réveilla point *Fanny*, qui dormoit encore, malgré le bruit qu'on venoit de faire dans la chambre prochaine.

Le bon-homme dormoit avec une égale tranquillité, quand JOSEPH, qui venoit voir *Fanny*, selon la parole qu'ils s'étoient donnée, frappa à la porte. Entrez, dit ADAMS, qui que vous soyez; car il s'éveilloit au moindre bruit. JOSEPH crut s'être trompé de porte; mais aiant reconnu la voix, il entra, & vit des hardes de femme à côté du lit. *Fanny*, qui ouvrit les yeux au même moment, mit par hazard sa main sur le visage du Vicaire. „ Ah Ciel! s'écria-t-elle, où suis-je? „ je? Grand Dieu! Et où suis-je moi-même, dit le Ministre aussi effrayé „ qu'elle? Tandis que *Fanny* crioit & qu'ADAMS confus se levoit, JOSEPH ouvroit des yeux surpris, & restoit immobile. Les Peintres & les Sculpteurs qui ont représenté l'Etonnement d'après nature, n'eurent jamais un pareil modèle.

„ Par quel enchantement se trouve-t-elle dans ma chambre, demanda le „ Ministre interdit? Par quelle aventure „ vous trouvez-vous dans la sienne, demanda l'Amant stupéfait? Je n'en sais rien, répondit ADAMS; mais comme „ je suis chrétien, je ne l'ai point touchée; j'ignorois même qu'il y eût quel- „ qu'un

„ qu'un dans le lit. O que ceux qui nient
 „ l'existence de la Magie font aveugles!
 „ Je vois clairement qu'il y a à présent
 „ autant de Magiciens dans le Monde,
 „ qu'il y en avoit du tems de *Saül*. On
 „ m'a ôté mes habits par enchantement,
 „ pour mettre ceux de *Fanny* à la place.
 Il soutint toujours qu'il étoit dans la cham-
 bre, qu'on lui avoit donnée la veille pour
 y coucher; ce que *Fanny* nia fortement.
 „ Vous voulez faire accroire cela à JO-
 „ SEPH, lui dit-elle, pour cacher votre
 „ méchanceté. Comment, s'écria JOSEPH,
 „ a-t-il eu l'impudence de..... Je ne
 „ puis, répondit *Fanny*, l'accuser d'au-
 „ tre chose que de s'être glissé dans mon
 „ lit. Mais n'est-ce pas assez? ” JO-
 SEPH estimoit & aimoit trop Mr. ADAMS,
 pour le condamner sur des apparences.
 Ainsi apprenant de la bouche de *Fanny*
 elle-même, que ce ne pouvoit être qu'un
 qui-pro-quo, il se calma, & dit au Mi-
 nistre qui venoit de lui apprendre l'avan-
 ture de *Slipshod* avec Mylord. „ Je parie
 „ qu'en sortant de sa chambre vous avez
 „ pris à gauche, au-lieu de tourner à droi-
 „ te. Cela est vrai, il faut que vous l'a-
 „ iez deviné, dit le Ministre.” Il fit mil-
 le excuses à *Fanny*, en assurant JOSEPH
 que

que son innocence n'avoit rien risqué. Ensuite il se retira dans la chambre où étoient ses hardes, accompagné de JOSEPH, qui le suivit pour le laisser en liberté. Il y retrouva ses habits, ce qui fut pour lui une preuve convainquante de sa méprise. Cela ne l'empêcha pas de soutenir que la Religion exigeoit qu'on crût l'existence des Sorciers.



C H A P I T R E XV.

Arrivée du vieux ANDREWS avec sa Femme, & d'une autre Personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du Porte-balle.

Lorsque *Fanny* fut habillée, JOSEPH l'alla voir, & après une très longue conversation, ils conclurent, qu'en cas qu'il fût prouvé qu'ils étoient frère & sœur, ils ne se marieroient jamais, afin de finir leurs jours ensemble dans l'union & l'amitié fraternelle.

La compagnie étant assemblée au déjeuner, la gaieté se répandit jusqu'à JOSEPH, & *Fanny* parut plus tranquille que le jour pré-

précédent. Ce que Lady *Booby* aiant remarqué, elle tira la manche & les boutons de sa poche, & demanda en riant, à qui ils appartenotent. Mylord les reclama sans hésiter, disant qu'il étoit *somnambule*; car loin de rougir de son aventure, il vouloit insinuer que la belle *Slipshod* avoit agréé son hommage.

Le déjeuner étoit à peine desservi, qu'on annonça ANDREWS & sa femme, qui furent reçus de Lady avec beaucoup de bonté. Elle attendoit leur décision en tremblant. JOSEPH & *Fanny* éprouvoient les agitations d'*Oedipe*, sur le point de voir son sort éclairci par *Phorbas*.

Mr. *Booby* entama la matière, en disant à son beau-père, qu'il y avoit plus de ses enfans dans la salle qu'il ne croyoit., „Voici la fille qui fut enlevée par des *Bobémiens*, ajouta-t-il, en présentant au Vieillard *Fanny* qu'il tenoit par la main.” Je vous assure Monsieur, répondit celui-ci avec surprise, que je n'ai jamais eu d'autres enfans que JOSEPH & PAMELLA. Ces mots comblèrent les deux Amans de joie, & Lady de tristesse. Aussi-tôt elle fit appeller l'*Irlandois*, qui répéta son récit. Quand il eut achevé, la vieille bonne femme ANDREWS prit *Fanny* dans
ses

ses bras. C'est ma fille, s'écria-t-elle, oui c'est ma fille. On fut fort surpris d'entendre cette femme avouer une fille, dont son mari ignoroit la naissance. Les deux Amans se crurent perdus, & le Vieillard ne favoit que penser, quand sa femme lui parla de la sorte. „ Vous pouvez vous „ ressouvenir, mon cher mari, que j'é- „ tois enceinte dans le tems que le Ré- „ giment où vous étiez Sergent, fut en- „ voyé à *Gibraltar*: j'accouchai pendant „ votre absence qui dura trois ans, & „ à ce que je crois, de cette fille que „ vous voyez, & que je dois reconnoi- „ tre, puisque je l'allaitois encore quand „ elle me fut enlevée, quoiqu'elle eût dé- „ jà dix-huit mois. Deux *Bohémiennes*, „ dont l'une portoit un enfant entre ses „ bras, me vinrent un jour offrir de me „ dire ma bonne aventure. Je leur de- „ mandai si vous reviendriez sain & sauf. „ Comme elles me répondirent qu'oui, „ je laissai mon enfant dans le berceau „ pour leur aller tirer à boire; mais elles „ se sauvèrent pendant que j'étois à la ca- „ ve. J'eus peur qu'elles ne m'eussent „ volée, & je fis une recherche exacte „ de tout ce que j'avois, fans penser à „ à l'enfant que je croyois endormi. A „ la

„ la fin j'entendis pleurer, je levai les ri-
 „ deaux du berceau croyant prendre ma
 „ fille. Ah que je fus surprise de trouver
 „ à sa place un garçon qui paroissoit prêt
 „ à rendre l'ame, au lieu que ma fille é-
 „ toit saine & robuste ! Je courus après
 „ elle, en m'arrachant les cheveux &
 „ faisant des hurlemens épouvantables ;
 „ mais ce fut inutilement, car jusqu'à ce
 „ jour je n'en ai point entendu parler.
 „ Quand je revins chez moi, le pauvre
 „ JOSEPH (car c'étoit lui) me regarda
 „ d'un air si touchant, que je ne pus me
 „ résoudre à lui faire aucun mal malgré
 „ la rage dont j'étois possédée. Un Voisin,
 „ que mes cris avoient attiré, me conseilla
 „ d'en avoir soin, disant que Dieu me ré-
 „ compenseroit un jour de cette charité, en
 „ me rendant ma fille. Je levai l'enfant, &
 „ lui offris mon sein, qu'il prit ; & dans la
 „ suite je me sentis la même tendresse pour
 „ lui, que j'avois eue pour celle que j'a-
 „ vois mise au monde. Les vivres étoient
 „ fort chers, j'avois deux enfans à nour-
 „ rir de mon ouvrage ; mais cela ne suf-
 „ fisant point, je demandai la contribution
 „ de la Paroisse. Loin de me l'accorder,
 „ on m'enleva avec mes enfans par l'or-
 „ dre des Commissaires, & je fus me-
 „ née

„ née au village où nous demeurons , qui
 „ est , comme vous savez , éloigné de
 „ l'autre de quinze milles. JOSEPH (car
 „ c'est le nom que je lui ai donné , &
 „ Dieu fait s'il a jamais été baptisé) me
 „ parut âgé de cinq ans dans le tems que
 „ vous revintes d'*Espagne*. Quand je vous
 „ présentai ce petit garçon , il est bien
 „ venu , me dites-vous , sans vous met-
 „ tre en peine de son âge. Voyant que
 „ vous ne soupçonniez rien , j'ai gardé
 „ le secret jusqu'ici , crainte que vous
 „ ne l'eussiez pris en haine. Voilà la
 „ vérité du fait , de quoi je prêteroisi ser-
 „ ment entre les mains d'un Commissaire
 „ s'il en étoit besoin.

Le Porte-balle , qui avoit écouté la vieil-
 le ANDREWS très attentivement , lui de-
 manda si son fils supposé n'avoit pas quel-
 que marque sur la poitrine. „ Oui , ré-
 „ pondit-elle , il a la plus belle fraise qu'on
 „ puisse voir. ” La compagnie demanda
 à la voir , & JOSEPH s'étant déboutonné
 l'exposa à leurs yeux. Hé bien , ma fem-
 me , dit le Vieillard , qui étoit charmé de
 se voir déchargé d'un enfant , vous a-
 vez prouvé la supposition du garçon ; mais
 je ne vois pas que la fille soit aussi sure-
 ment la nôtre. Le Ministre pria l'*Irlan-*
dois

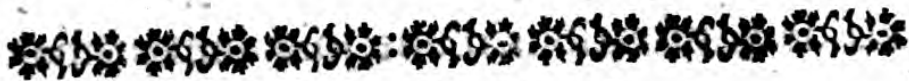
dois de répéter encore une fois toutes les circonstances de cet échange, dont le feing de JOSEPH étoit une preuve convainquante. Le mot de fraise aiant été répété plusieurs fois, notre distraict se frappa le front quatre ou cinq fois, en disant, oui je me rappelle quelqu'idée confuse; cette fraise, un enfant perdu... mais je ne puis la démêler. Alors un valet vint appeller ADAMS, avant que sa mémoire fût venue à son secours.

Pendant son absence, le Porte-balle assura JOSEPH, qu'il n'avoit pas lieu de se chagriner de la perte de ses parens supposés, puisque sa naissance étoit bien au-dessus de la leur. Vous êtes Gentilhomme, lui dit-il; on vous enleva de chez votre père; les *Bobémiens* vous gardèrent pendant un an; mais votre tempérament n'étant pas assez fort pour soutenir leur manière de vivre, ils vous troquèrent contre cette fille plus robuste, & moins accoutumée à la délicatesse. J'ignore le nom de votre famille; ma femme, si elle l'a su, ne s'en souvenoit point. Elle m'a cependant assez dépeint la maison, la figure de votre père, la distance de ce pays-ci à celui qu'il habite. Ainsi j'espère que la Providence nous guidera dans

notre recherche ; car je ne vous quitterai point que vous ne foyez reconnu.

La Fortune, dont souvent le caprice nous écrase totalement, ou nous élève au haut de sa roue, fans nous persécuter ou nous favoriser à demi, leur épargna la peine de parcourir la Province en leur présentant d'elle-même un homme qu'ils auroient peut-être cherché inutilement fans son secours. Le Lecteur peut se refouvenir, que Mr. *Wilson* avoit promis de rendre une visite à Mr. ADAMS. Il arriva chez lui, & aiant appris que son ami étoit au château, il s'y rendit, & le fit demander, comme nous venons de le voir. ADAMS lui rendit compte de ce qui l'avoit obligé de coucher hors de chez lui, & venant enfin à parler de cet enfant marqué d'une fraise : Ah cher ami, s'écria Mr. *Wilson* avec transport, au nom de Dieu faites-moi entrer, ou je me meurs ! Le Ministre le conduisit. *Wilson* entra dans la salle, où fans regarder la compagnie, il courut à JOSEPH tout tremblant, & d'une voix mal-assurée il le pria instamment de lui montrer sa poitrine, pendant que le Ministre en frappant des mains, crioit, *Hic est quem quæris, inventus est.* *Wilson* aiant vu le seing sur la poi-
tri-

trine de JOSEPH, l'enleva de terre avec des démonstrations d'une joie inexprimable, & s'écria tout en larmes: Mon fils, mon cher fils, que la Providence dispose de moi! je meurs content, puisque je t'ai retrouvé. JOSEPH, quoique très ému, ne s'abandonna pas à des transports si violens. Mais quand on eut comparé les circonstances des deux enlèvemens, & que son état fut reconnu, il se jeta aux piés de son père, pour embrasser ses genoux & lui demander sa bénédiction. Mr. *Wilson* le releva, & ils s'embrassèrent avec tant de tendresse d'un côté & tant de respect de l'autre, que tous les spectateurs en furent attendris jusqu'aux larmes. Lady *Booby* fut l'unique mécontente; elle ne put soutenir, en présence de tant de monde, un évènement qui détruisoit toutes ses espérances; & sa retraite précipitée donna lieu à des conjectures peu avantageuses.



C H A P I T R E X V I .

Conclusion de toute cette Histoire.

Fanny aiant témoigné à ses parens sa joie de les avoir retrouvés, les assura d'une tendresse respectueuse. La vieille ANDREWS l'embrassa tendrement, en lui disant cependant qu'elle ne pouvoit l'aimer plus qu'elle n'avoit fait JOSEPH. Pour le père, il foutint son sang froid; car dès qu'il eut fait la cérémonie de la reconnoissance en la baisant sur la joue, & en la bénissant selon l'usage d'Angleterre, il se plaignit amèrement de ce qu'il n'avoit point encore fumé sa pipe.

Mr. Booby, qui ignoroit ce qui se passoit dans le cœur de sa tante, crut qu'elle s'étoit retirée avec tant de précipitation par un orgueilleux mépris de la famille à laquelle il s'étoit allié, & pour cette raison il voulut partir à l'instant du château. Il félicita Mr. Wilson & son fils, puis, après avoir embrassé Fanny en la traitant de sœur, il la présenta en cette qualité à PAMELA sa chère épouse, qui l'embrassa

fa avec l'humilité qui lui étoit naturelle.

Mr. *Booby* fit ensuite annoncer son départ à sa tante, qui lui envoya souhaiter un bon voyage, & lui dire qu'elle étoit trop incommodée pour recevoir ses adieux. Il pria Mr. *Wilson* de lui faire l'honneur de venir avec lui. PAMELA, *Fanny* & JOSEPH se joignirent à Mr. *Booby*, qui l'engagea enfin d'accepter son invitation, en lui promettant d'envoyer un exprès pour apprendre cette heureuse nouvelle à Madame *Wilson*. Car ce tendre époux ne pouvoit jouir d'aucun bien, sans le partager avec elle; & comme il favoit que rien ne manquoit au bonheur de sa chère *Henriette*, que de retrouver ce fils qu'elle pleuroit depuis tant d'années, il étoit fort empressé à lui faire part de la découverte qu'il venoit d'en faire.

On mit le vieillard & sa femme, avec leurs deux filles, dans le carosse. Mr. *Booby*, Mr. *Wilson*, Mr. JOSEPH, Mr. ADAMS & l'*Irlandois* les escortèrent à cheval, & sans perdre de tems ils s'éloignèrent du château.

Pendant le chemin, JOSEPH fit confidence de son amour à son père, sans lui déguiser son dessein à l'égard de *Fanny*. Mr. *Wilson* laissa appercevoir de la répu-

gnance pour ce mariage, qui lui paroiffoit très defavantageux pour fon fils. Cependant voyant qu'il y étoit réfolu, il dit que fi elle poffédoit réellement toutes les vertus qu'on difoit, elles réparoient l'inégalité de fa naiffance, & pouvoient lui être comptées comme une dot réelle; mais il exigea de fon fils, qu'il ne fe marieroit qu'après avoir consulté fa mère. JOSEPH y consentit avec refpect, voyant que fon père le vouloit positivement. ADAMS fe réjouiffoit de ce retardement, parce qu'en gagnant quelques jours il avoit tout le tems de publier le troifième ban, & par conféquent de marier fes deux Paroiffiens fans difpenfe.

La joie qu'il en eut, (car ces cérémonies lui paroiffoient d'une conféquence infinie) fit qu'en fe fecouant fur fon cheval, il lui donna de l'éperon. L'animal étoit fier, & peu accoutumé à fouffrir ces fortes d'infultes, fur-tout d'un auffi mauvais écuyer qu'ADAMS. Pour s'en venger, il fe mit à courir & à badiner, jufqu'à ce qu'il fe fût délivré d'un fardeau qu'il méprifoit. JOSEPH donna des deux pour l'aller fecourir. *Fanny* le plaignoit, & les autres rioient, tandis que le cheval couroit vers fon écurie, & que le cavalier

lier secouoit la boue dont il étoit tout couvert.

Un homme à cheval qui venoit à leur rencontre, fit arrêter le cheval par son valet, qui le mena par la bride pour le rendre à son cavalier. ADAMS en remerciant le Maître, le reconnut pour le Commissaire chez qui on l'avoit conduit avec *Fanny*. Celui-ci s'étant fait connoître à son tour, lui dit que l'homme qui les avoit accusés, avoit été pris le lendemain, & qu'il étoit actuellement écroué dans la prison de *Salisbury*, comme coupable de plusieurs vols.

Les complimens étant achevés entre le Ministre & le Commissaire, ADAMS remonta à cheval, presque fâché contre JOSEPH, de ce qu'il avoit offert de changer avec lui, parce que le sien étoit plus docile. Son bonheur plus que son adresse, quoiqu'il se vantât d'être le meilleur écuyer du Royaume, l'ayant garanti d'une seconde chute, il arriva avec les autres chez Mr. *Booby*, qui les traita selon l'ancienne règle de l'hospitalité *Angloise*, dont on voit encore les vestiges dans un petit nombre de familles, confinées dans des châteaux aux extrémités de l'*Angleterre*. Ils passèrent le reste de la journée avec

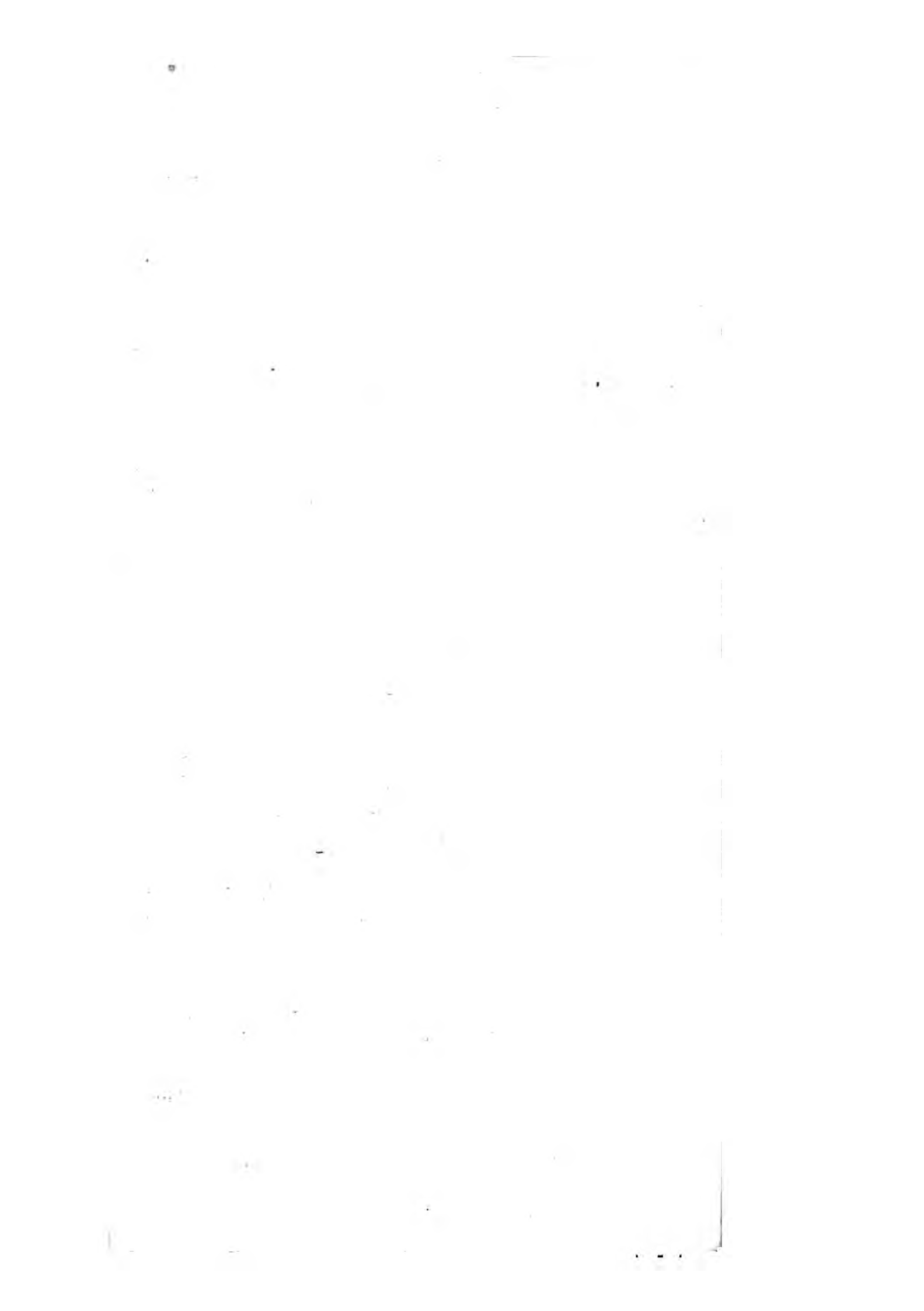
toute la satisfaction possible. JOSEPH & Fanny passèrent deux heures tête à tête, à leur grand contentement.

Le lendemain matin, Mr. *Wilson* proposa d'aller conduire son fils chez lui. JOSEPH auroit été charmé de voir sa mère, mais la pensée de quitter Fanny lui étoit insupportable. Enfin Mr. *Booby* le tira d'affaire en proposant d'envoyer chercher Madame *Wilson*. PAME'LA, qui souhaitoit fort de la connoître, demanda cette grace à Mr. *Wilson* avec tant d'empressement, qu'il laissa partir le carrosse à vuide, pour l'aller prendre.

Le samedi, Madame *Wilson* augmenta les agrémens de cette heureuse compagnie, ou plutôt sa présence couronna leur bonheur. Car après des transports de joie & de tendresse, que la vue de son cher fils fit éclater, cette complaisante mère voulut bien donner son consentement au mariage de nos deux amans.

Le Dimanche, Mr. ADAMS joignit leurs mains avec la permission du Vicaire du lieu, qui monta à cheval & fit vingt milles, pour officier dans la Paroisse de *Booby* à sa place, après avoir promis solennellement à son confrère de publier le dernier ban.





JOSEPH prévint le Soleil qui devoit éclairer ce jour tant attendu. Il étoit vêtu d'un habit de drap uni, dont Mr. *Booby* lui avoit fait présent ; car il avoit refusé un magnifique habit , aussi-bien que *Fanny* , qui n'accepta de sa sœur qu'une robe de satin blanc , une jupe de-même , & une garniture unie, sur laquelle elle mit au-lieu de coiffe un chapeau de paille doublé d'un taffetas couleur de rose. Dans cet habillement elle sortit de sa chambre , ornée de tous les charmes de la beauté & de la jeunesse. Les roses de son teint étoient plus animées qu'à l'ordinaire , par une aimable pudeur qui la rendoit adorable. Elle fut reçue à la porte du château par JOSEPH , qui la mena en triomphe à l'Eglise , où Mr. ADAMS les attendoit pour faire la cérémonie. La modestie de *Fanny* , la joie de JOSEPH , & la piété du Ministre parurent dans tout leur éclat. Ce dernier reprimanda à haute voix Mr. *Booby* & son épouse , de ce qu'ils rioient dans un endroit aussi respectable , & dans une occasion aussi solennelle. Il avoit pour maxime , qu'étant le Ministre du Très-haut, il ne pouvoit rien relâcher de ce qui lui étoit

dû pendant l'exercice de ses fonctions. C'est pourquoi il ne toléroit rien, quand une fois il avoit endossé le surplis. Mais cette sévérité disparoissoit, dès qu'il ne s'agissoit que de sa personne, & que son Ministère n'y étoit point intéressé.

Après la cérémonie, JOSEPH ramena sa nouvelle épouse chez Mr. *Booby*, suivi de toute la compagnie à pié, l'Eglise étant fort près de la maison. Ils trouvèrent la table mise, & bientôt on servit un repas superbe, où Mr. ADAMS fut l'admiration de tous les conviés, quoique chacun fit son devoir, à l'exception de ceux pour qui la fête se faisoit. Leur imagination se repaissoit avec trop de vivacité, pour que les mets leur parussent dignes d'attention.

Toute la journée se passa dans une gaieté innocente; la liberté qu'on se donne quelquefois avec si peu de ménagement pour la pudeur dans des occasions semblables, ne s'étendit que jusqu'où Mr. ADAMS le voulut bien permettre. Car tel est le pouvoir de la vertu: ceux qui n'auroient peut-être pas assez respecté les femmes pour se gêner là-dessus, malgré la politesse dont ils se piquoient à l'égard du beau-sexe, furent forcés de se tenir dans les bor-

bornes de la modestie, par la présence d'un homme vertueux. L'heure de se coucher étant venue, *Fanny* fut conduite par sa mère, sa belle-mère, & sa sœur dans la chambre où elle devoit passer la nuit. On l'eut bientôt deshabillée.

Il ne fallut qu'un instant à *JOSEPH*, pour se mettre auprès d'elle. Les Dames fermèrent les rideaux; & l'amour le plus pur & le plus parfait, unique témoin de cette scène, ne fait confidence de ce qui s'y passa, qu'à ceux qui se rendent dignes de la renouveler.

Le troisième jour, Monsieur & Madame *Wilson* amenèrent leurs enfans chez eux. Le généreux *Booby* fit présent de quinze mille écus à *Fanny*, dont son mari en employa douze mille à l'achat d'une Terre contigue à celle de son père. Là il jouit aujourd'hui des douceurs de cette heureuse médiocrité tant vantée par les Sages dans tous les siècles. Et pour surcroît de bonheur, son père, avec qui je suis en commerce de lettres, me mande que son aimable *Fanny* est sur le point de mettre au monde le premier fruit d'un vertueux amour.

Mr. *Booby* ne crut point avoir assez fait, qu'*ADAMS* n'eût reçu la récompense

se de ses peines & de son zèle. Il avoit à sa nomination un Bénéfice de mille écus de rente, il le lui donna. Le bon Ministre ne pouvoit se résoudre à quitter ses chers enfans ; mais à la fin il accepta le Bénéfice, à condition d'y nommer un Vicaire.

Le Porte-balle *Irlandois*, outre nombre de présens qu'il reçut, fut récompensé de ses soins par une petite charge, dans l'exercice de laquelle il s'est attiré l'amitié de tout le voisinage.

Lady *Booby* aiant appris le mariage partit pour *Londres*, où un Capitaine de Dragons effaça bientôt JOSEPH de son cœur & de sa mémoire.

Nos heureux époux, JOSEPH & *Fanny*, toujours contents, toujours charmés l'un de l'autre, ne ressentent aucun de ces dégoûts qui suivent ordinairement la possession d'un objet longtems désiré. JOSEPH est toujours amant tendre & passionné. Le voisinage de son père ne contribue pas peu à leur bonheur. *Fanny* & lui se sont abandonnés à ses sages conseils, & son heureuse union avec *Henriette* leur a inspiré le même dessein d'une tranquille retraite.

F I N.

LIVRES NOUVEAUX

*Inprimés depuis peu par la Com-
pagnie d'Amsterdam.*

A.

Amitié (l') après la mort, ou Lettres des
Morts aux Vivans. *Traduit de l'Anglois.* 8. 2
vol. 1740.

Amour Magot (l') les Tifons, & Lettres écrites
des Campagnes Infernales. 8. 1738.

Anecdotes Historiques & Galantes du XVI. Siè-
cle. 12. 2 vol. 1742.

Avantures de JOSEPH ANDREWS & de son
Ami Mr. ABRAHAM ADAMS, écrites dans le
goût des Avantures de Don-Quichotte, pu-
bliées en Anglois par M. FIELDING, & tra-
duites par une Dame Angloise sur la 3me. Edi-
tion, & enrichie de Figures, 12. 2 vol. 1744.
Nouv. Edit.

LIVRES NOUVEAUX

B.

Bibliothèque Galante, ou les Quarts-d'heure
Amufans. 12. 2 vol 1742.

C.

CROUZAZ, (*Mr. de*) Divers Ouvrages con-
tenant des Pensées libres sur les Instruc-
tions tant publiques que particulières, sur
la Pédanterie & autres Sujets; avec un Dis-
cours sur la beauté & sur l'utilité des Scien-
ces. 8. 1736.

CICERON, Traduction des Tusculanes avec
des Remarques par le *Président BOUHIER* &
l'Abbé D'OLIVET. 12. 3 vol. 1739.

— Lettres à Atticus traduites par *l'Abbé MON-*
GAULT avec des Remarques. 12. 6 vol.
1741.

Caprices d'Imagination. 8. 1740.

E.

Entretiens utiles & agréables, avec des His-
toires amusantes & des Remarques ingé-
nieuses sur les Passions des Hommes. 12 2
vol. fig. 1737.

G.

LIVRES NOUVEAUX

G.

Géographie Physique de la Terre, traduite de l'Anglois. 8. fig. 1735.

H.

Histoire du Théâtre François, depuis son Origine jusqu'à présent; avec la Vie des plus célèbres Poètes Dramatiques, des Extraits exacts & un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages, accompagné de Notes Historiques & Critiques. 8. 2 vol. 1736. *Idem* le Tome 2. à part.

L'Homme & le Siècle, ou Maximes & Sentences Critiques & Morales sur l'un & sur l'autre. 8. 1738.

Histoire de Guillaume le Conquérant par Mr. d'Exiles, Auteur du *Doyen de Killerine*. 12. 2 vol. 1742.

I.

Journées (les) Amusantes, dédiées au Roi, par Madame de Gomez. 12. 8 vol. 1736.

Institutions de Physique par Madame la Marquise du Chatelet. 8. fig. 1742. Nouv. Edit. augmentée, & enrichie du Portrait de cette illustre Dame.

L.

LIVRES NOUVEAUX

L.

LENGLÉT, (*l'Abbé*) Méthode pour étudier l'Histoire, avec un Catalogue des principaux Historiens, & des Remarques sur la bonté de leurs Ouvrages & sur le choix des meilleures Editions. *Nouvelle Edition* faite sur la dernière de Paris de 1735, & enrichie de *Cartes Géographiques*. 12. 5 vol. fig. 1737.

— Principes de l'Histoire pour la Jeunesse par Années & par Leçons. 8. 5 vol. 1737. — 1738. *Idem* les Tomes 2. 3. 4 5. à part.

Lettres du Roi HENRI IV. & de Mrs. DE VILLEROY & DE PUYSEUX *Sécrétaires d'Etat* à Mr. DE LA BODERIE, Ambassadeur auprès de JACQUES I, parmi lesquelles il y en a plusieurs sur les affaires de la Succession de BERG & de JULIERS. 8. 2 vol. 1733.

LABAT, (le P.) Voyages en Espagne & en Italie. 12. 8 vol. fig. 1731.

— en Guinée, Iles voisines & à Cayenne, faits en 1725. 1726. & 1727. par le *Chevalier des Marchais*. 12. 4 vol. fig. 1731.

Lettres de Thérèse pendant son séjour à Paris 8. 1741.

— Historiques, Critiques, Politiques & Galantes. 8. 2 vol. 1743.

M.

LIVRES NOUVEAUX.

M.

MOUHY, (le *Chevalier de*) la Mouche, ou les *Avantures de BIGAND*, traduites de l'*Italien*. 12. 4 vol. 1737.

Mémoires de la Comtesse de *Horneville*, ou Réflexions sur l'*Inconstance des Choses Humaines*. 12. 2 vol. 1740.

N.

Newtonianisme (le) pour les Dames par le Marquis *Algarotti*. 12. 2 vol. 1741.

O.

Origine Ancienne de la *Physique Nouvelle*. 12. 3 vol. par le Père *REGNAULT* Auteur des *Entretiens Physiques*, ensemble 7 vol. avec figures.

Oeuvres de *Théâtre de Baron*. 12. 2 vol. 1736.

Oeuvres Mêlées de Mr. le *Chevalier DE ST. JORY*, contenant ses *Lettres*, ses *Poësies*, le
Phi

LIVRES NOUVEAUX.

Philosophe Trompé par la Nature, Comédie,
& quelques Anecdotes Turques & autres Pièces. 8. 2 vol. 1735.

Ouvrages divers de *Mr. DE MAUPERTUIS*,
contenant; Elémens sur la Géographie; Discours sur les différentes figures des Astres; Discours sur la Parallaxe de la Lune, pour perfectionner la théorie de la Lune & celle de la Terre; & Lettre sur la Comète. Nouv. Edit. 12. avec fig. 1744.

P.

Prières Dévotes & Méditations par *Mrs. Car-*
tier de St. Philip, 12. 1738.

Paméla, ou la Vertu Récompensée, 12. 4 vol. 1744. — trad. de l'Anglois. N. E. revue & enrichie de Figures.

R.

RICCONONI, Réflexions sur les Théâtres de l'Europe. 8. 1741.

S.

LIVRES NOUVEAUX.

S.

STANIAN (Mr. Temple), Histoire de Grèce, *traduite de l'Anglois.* Nouv. Edit. 12. 3 vol. 1744.

SYKES, Examen des Fondemens de la Religion Naturelle & Révélée, *trad. de l'Anglois.* 12. 2 vol. 1741.

T.

Traité de la Guérison des Plaies d'Armes à feu par LE DRAN, *Chirurgien des Armées de France & des Hôpitaux de Paris.* 12 1741.

F I N.

3



4

1941
The National Library of the Czech Republic
is pleased to announce that
it has acquired the following
books from the collection of
the late Mr. J. ...

F I 11

